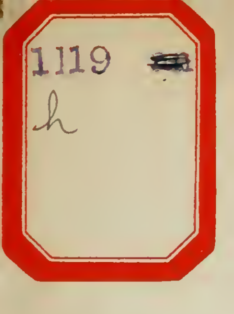
HISTOIRE

de

L'ÉGLISE

du

CANADA


1119
h

ERRATA

Carte de la Nouvelle-France lire *Casson* au lieu de *Cascon.*

Page	16	6e ligne	lire	*gouverneur*	au	lieu	de	*gouveren r.*
"	"	"	"	*circonstances*	"	"	"	*corconsta ces.*
"	28	bas de la grav.,	lire	*indiens*	au	lieu	de	*indie..*
"	59	25e ligne	lire	*Charnisay*	au	lieu	de	*Chamisay.*
"	121	23e "	"	*Jessé Fléché*	au	lieu	de	*Jessé, Fléché.*
"	132	Note	"	*congréganistes*	"	"	"	*cangréganistes.*
"	178	17e "	"	*Ciquart*	"	"	"	*Criquart.*
"	180	11e "	"	*B. Angus*	"	"	"	*Augus.*
"	302	22e "	"	*25*	"	"	"	*24.*

TABLEAU — Divisions Ecclésiastiques.

Page	334	4e ligne	lire	*Esglis*	au	lieu	de	*Essglis.*
"	335	5e "	"	*Charbonnel*	"	"	"	*Charbonnell.*
"	"	7e "	"	*Carbrey*	"	"	"	*Carbery.*
"	"	11e "	"	*Gaulin*	"	"	"	*Goulin.*
"	336	6e "	"	*Sweeny*	"	"	"	*Sweny.*
"	"	19e "	"	*Dotenville*	"	"	"	*Dontenwill.*
"	340	3e "	"	*Tahondecoren*	"	"	"	*Tahondecoreu.*
"	342	3e "	"	*Luttes*	"	"	"	*Lettres.*
"	343	III 7e ligne	lire	*Brunswick*	"	"	"	*Brunswck.*
"	344	7e "	"	*Sœurs*	"	"	"	*Sœuers.*

Histoire de l'Eglise du Canada. Montréal, 1908.
xiii, 345p. ill. cartes. 18cm.

Notes bibliographiques au bas des pages.

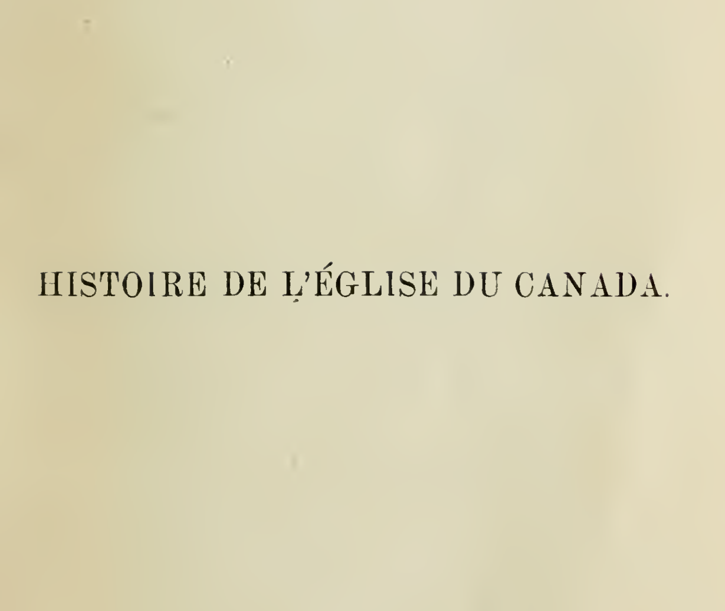
1. Canada--Hist. de l'Eglise

Imprimatur :

† Paul, arch. de Montréal.

25 mars 1908.





HISTOIRE DE L'ÉGLISE DU CANADA.



Saint Joseph, premier patron du Canada.

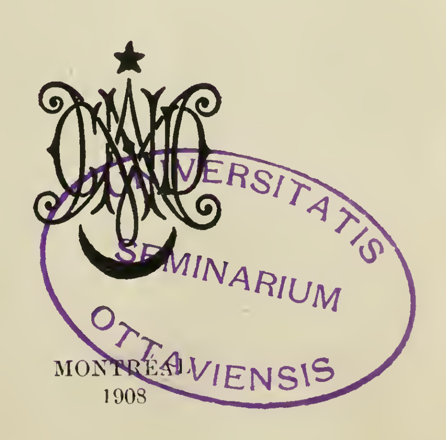
HISTOIRE...

de

L'ÉGLISE

du

CANADA



MONTRÉAL
1908

M. le Supérieur de St-Sulpice

aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame
de Montréal.

J'ai lu attentivement en manuscrit une histoire de l'Eglise du Canada par une religieuse de la Congrégation de Notre-Dame. Non seulement je n'y ai trouvé rien à reprendre, mais cette composition me semble tout à fait digne d'éloge, à la fois instructive et édifiante.

Charles Lecoq, p.s.s.

11 septembre 1907.

Lettre de M. l'abbé P. Perrier,

Visiteur des Ecoles Catholiques de Montréal.

Montréal, 6 février 1908.

Révérende Sœur..
Congrégation de Notre-Dame
de Montréal.

Ma révérende Sœur,

Le manuscrit de l'Histoire de l'Eglise du Canada que je viens de parcourir m'a vivement intéressé. Parler de l'Eglise, c'est parler de la société fondée par Jésus-Christ et dirigée par l'Esprit-Saint dans le but de sanctifier l'humanité et de la conduire vers Dieu, son but et sa fin

dernière. C'est montrer la réalisation du plan divin sur la terre, la libre glorification du Tout-Puissant.

Quand il s'agit de l'histoire de l'Église canadienne, nous y trouvons un intérêt plus palpitant. Nous étudions les manifestations de Dieu au milieu de nous, et nous voyons leur influence sur la nation. Jamais, en effet, la société civile ne saurait être indifférente aux "faits et gestes" de la société religieuse. Surtout, pour la race française en Amérique on sent quel bien séculaire et profond enchaîne les événements principaux de notre vie nationale et religieuse ; et quiconque veut simplement se tenir au courant de ce qui s'est passé et comprendre quelque chose aux besoins et aux aspirations de notre époque doit connaître l'histoire de l'Église en

ce pays. Le présent toujours a ses racines dans le passé. En remontant le cours des années, on remarque qu'une union intime entre les deux sociétés a donné à notre race cette cohésion merveilleuse devant laquelle des sectaires même s'étonnent, et force leur est d'avouer dans des mouvements sincères, qui sont pour notre foi une précieuse confession, leur crainte de voir se produire "de graves fissures dans le bloc séculaire de notre unité nationale" le jour où l'on détendra les liens qui unissent le peuple à l'Eglise. (1)

Il est sûr que le gouvernement général de Dieu se révèle dans l'histoire universelle. Mais les annales de l'Eglise du Canada nous offrent

(1) Siegfried. Le Canada. Les deux races. Page 68.

des exemples particuliers de sa sollicitude et de son amour. En les réalisant depuis les temps héroiques jusqu'à nos jours, on en voit des signes évidents, et c'est plaisir de constater que la foi surnage à tout. Vous avez voulu réunir comme en un faisceau tous les traits épars de la bonté divine qui se manifestent dans notre passé ; et les horizons que vous nous laissez apercevoir prouvent bien que la société religieuse est une force sociale et civilisatrice. Sans doute, il y a quelques déviations. C'est que le monde moral et religieux n'est pas gouverné comme le monde matériel. L'ordre physique, régi par des forces nécessaires, ne s'écarte jamais de ses lois ; et à son insu, il exprime toujours avec plus ou moins de justesse la pensée de son Créateur. Il n'en est

pas ainsi de l'ordre moral et de l'ordre social qui nous présentent le spectacle d'un conflit, d'une lutte incessante entre le plan de Dieu et la volonté de l'homme. Ces combats, il faut les étudier également pour "confirmer les générations dans la foi." (1)

Il y a deux phases dans l'histoire de l'Eglise au Canada. Elles évoluent dans les deux grandes périodes de la domination française et de la domination anglaise. Quand il y avait union entre l'Eglise et l'Etat jusqu'en l'année 1760, rien de la part du pouvoir ne s'opposait généralement à la diffusion de notre foi ; et vous avez fait ressortir le succès des missions prêchées aux Sauvages et les sages mesures prises pour n'envoyer au

(1) Luc. Ev. Ch. XXII, 32.

Canada que des colons catholiques, pieux et édifiants ; au surplus, la Providence se chargeait de déjouer les calculs humains qui auraient voulu peupler notre pays avec des repris de justice, des huguenots ou autres qui n'adhéraient pas aux croyances romaines. Plus tard, la séparation se fit entre la société civile et l'Eglise de Rome, quand le drapeau blanc "ferma son aile et repassa les mers." Vous avez alors bien mis en relief les luttes que nos pères eurent à soutenir pour la conquète de nos libertés religieuses sous le régime de l'Angleterre. La fière Albion aurait voulu que l'anglicanisme devint religion d'Etat. Elle trouva des lutteurs dont il fait bon relire les vies.

La jeunesse étudiante trouvera donc grand profit à méditer ces pages

qui supposent une immense lecture d'ouvrages et de monographies que nos enfants ne peuvent lire, et que très souvent nos maîtres et maîtresses n'ont pas le temps de parcourir. Par exemple, les missions en Acadie et au Nord-Ouest sont à peu près ignorées dans nos écoles à l'heure actuelle. Il faudrait lire plusieurs ouvrages pour les exposer d'une manière convenable. Votre travail comble une lacune, et les instituteurs et les institutrices lui feront, j'en suis sûr, bon accueil.

Les jeunes ont besoin d'être prémunis contre les attaques de l'ennemi. En apprenant ce que l'Eglise a fait pour la nation Canadienne, ils l'en aimeront davantage et s'efforceront de la faire aimer. Cet agréable voyage que vous leur faites faire dans le passé au milieu de beaucoup de détails leur

apprendra les traditions ancestrales, les coutumes nationales et religieuses ; en défendant l'édifice du passé, vous construirez celui de l'avenir ; car l'éducation d'un peuple doit se faire en conformité avec les institutions et les aspirations de la race.

Agréez, ma révérende Sœur, l'expression des vœux que je forme pour votre succès dans la grande œuvre que vous poursuivez au milieu des nôtres.

L'abbé Ph. Perrier,

Visiteur des Ecoles Catholiques de Montréal.


CARTES
pour servir à l'Histoire
DE LA NOUVELLE-FRANCE
OU DU CANADA
jusqu'en 1763.
Dressées principalement d'après des Matériaux inédits conservés dans les Archives du Ministère de la Marine.
PAR L. DUSSIEUX.
1851
QUEBEC
Fleuve St-Laurent
Fortifications
Collège des Jésuites
Hôpital
Batterie
MONTREAL
plan des rues tracées
par
M. DOLLIER DE CASCON, S. S
Fort de la Montagne
Fleuve St-Laurent
Baie d'Hudson
ou
Baie du Nord
Lac des Mistassins
Lac St Jean
LABRADOR
ILE DE TERRE-NEUVE
Anticosti
GOLFE DE ST LAURENT
GASPESIE
ILE ROYALE
Louisbourg
ACADIE OU NELLE ÉCOSSE
ATLANTIQUE
Lac Supérieur
Lac Michigan
Lac Huron
Lac Ontario
Lac Erié
Lac Nipissing
Lac Champlain
OUTAGAMIS
ALGONQUINS
Montréal
Trois Rivières
HURONS
IROQUOIS
NOUVELLE ANGLETERRE
BOSTON
NEW YORK
PHILADELPHIE
Long Island
PAYS DES ILLINOIS
MIAMIS
Lac de la Pluie
Lac Nepigon
Abitibis
Sault Ste Marie
Michilimakinac
Ft de Toronto
Ft Niagara
Détroit
Ft Duquesne
Ohio R.
Alléghanies
Ft Cumberland
Baltimore
Fort des Miamis

HISTOIRE

DE

L'EGLISE DU CANADA

" Louons les hommes pleins de gloire qui sont nos pères. Dès le commencement le Seigneur a signalé dans eux sa puissance. Les peuples ont reçu de leur sagesse des paroles toutes saintes.... Ils ont été riches en vertus....et leur nom vivra dans tous les siècles."

(Ecclé. ch. XLIV.)

— I —

ORIGINES RELIGIEUSES DU CANADA

Les annales DE LA NOUVELLE-FRANCE nous racontent des faits étonnants de sagesse et de vertu accomplis par les colonisateurs et les pre-

miers missionnaires: c'est toute une épopée. Ces récits des temps héroïques de notre pays forment une des plus belles parties de l'histoire de l'Eglise dans l'Amérique Septentrionale; intéressants en eux-mêmes, ils sont féconds en enseignements précieux. En les parcourant, nous voyons s'ajouter à l'admiration pour nos valeureux ancêtres, le désir d'imiter leur générosité et leur attachement à la foi.

Les œuvres merveilleuses des apôtres pour répandre l'Evangile au sein du monde païen, ont été renouvelées en ces temps modernes dans les solitudes américaines et sur les bords de leurs grands lacs, par les enfants de saint François, de saint Ignace et de M. Olier pour établir le règne de Dieu et celui de la civilisation chez les tribus sauvages du Canada. D'un côté comme de l'autre, on retrouve le même dévouement à la cause des âmes, aux intérêts de l'Eglise et de la patrie.

Aube de la foi en Canada. — Au début du XVI[e] siècle, les relations de la découverte et des progrès de l'Amérique pénétrèrent en Europe et y suscitèrent un véritable élan vers le nouveau monde. Déjà l'Espagne et le Portugal possédaient dans l'Amérique du Sud de nombreux établissements, qui se développaient à l'ombre protectrice de leurs drapeaux. En face de ces heureux résultats, les rois de France sentirent se réveiller leur

ambition, et prétendirent partager les trésors fabuleux qu'on venait de découvrir (1).

De plus, voulant prouver que leur titre de *fils aînés de l'Eglise* n'était pas un vain mot, ils résolurent de faire de puissants efforts pour introduire les lumières de la foi, en même temps que celles de la civilisation, dans quelques parties de ce continent enseveli dans le paganisme. Le Canada, jusque-là inexploré, présentait un champ spacieux au zèle des rois *très chrétiens*.

Bientôt, grâce à leur entrain généreux, la blanche bannière de la France protégera les pas de ceux qui iront planter la croix sur cette terre lointaine ; le nom de Dieu résonnera sous les voûtes sombres des forêts, dont les échos jusque-là n'ont répercuté que les rugissements des fauves, les cris de guerre des indigènes et les chants de la *jonglerie.*

L'expédition de VERAZZANO (1524) n'eut d'autre succès que de prendre possession, au nom du roi de France, de toute la région orientale de l'Amérique du Nord, s'étendant du 28° au 50° de latitude. L'explorateur nomma cette région NOUVELLE-FRANCE.

(1) "Eh ! quoi, dit en riant François 1er... ils partagent tranquillement entre eux toute l'Amérique sans souffrir que j'y prenne part comme un frère ! Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage ."

(Garneau, Hist. du Canada.)

François 1er autorisa JACQUES CARTIER à entreprendre une nouvelle expédition en 1534. A son expérience de marin, le navigateur de Saint-Malo, joignait un profond esprit religieux. En bravant



JACQUES CARTIER

les hasards et les dangers de ce long voyage, il semble n'avoir eu d'autre mobile que le zèle évangélique et la noble ambition de contrebalancer l'influence croissante du protestantisme en Europe. " Le soleil vient de l'Orient, comme notre sainte foi, disait-il, il passe de l'est à l'ouest ; ne pouvons-nous conclure que les rayons de l'Evangile doivent suivre sa trace et répandre leur brillante clarté dans la même direction ?"

Première croix élevée sur le sol canadien. — Cartier

s'embarqua le 20 avril 1534(1) ; il atteignit Terre-Neuve — *Blanc-Sablon* — le 10 mai, et suivit la côte jusqu'à la baie de Gaspé — *Honguedo,* — à l'entrée de laquelle il planta une croix monumentale portant avec l'écusson de la France, une inscription commémorative. En présence des sauvages accourus, tout l'équipage tomba à genoux pour adorer l'étendard de notre rédemption. Les indiens, par de joyeuses démonstrations, semblèrent indiquer qu'ils connaissaient déjà le signe sacré de notre salut (2).

---

(1) Après la célébration des saints mystères, toute la troupe s'avança jusque dans le chœur de la cathédrale et vint se ranger autour du trône, où l'évêque de Saint-Malo, Mgr Bohier, revêtu des ornements pontificaux, appela sur eux et leur expédition toutes les grâces du ciel, et leur donna sa bénédiction. Cet acte solennel fut le sacre de la France américaine à son berceau".

(l'abbé H.-R. Casgrain, Histoire de la Mère de l'Incarnation.)

(2) Des savants autorisés nous apprennent qu'au XVIe et au XVIIe siècle, on retrouva en Acadie non seulement des croix antiques, mais des réminiscences du christianisme qui attestaient le passage des missionnaires catholiques. Selon eux, le Markland (Acadie au Xe siècle) a eu ses évêques qui correspondaient avec la cour de Rome et qui payaient même le denier de Saint-Pierre. Ces prêtres et ces évêques ont dû bâtir des églises et élever des croix. Quoi qu'il en soit, les tribus indiennes de la Gaspésie et de l'Acadie avaient le culte de la croix bien avant l'arrivée des Européens.

Les Souriquois, les Etchemins, les Abénaquis, avaient conservé un certain nombre de pratiques chrétiennes relatives à la croix : ils la portaient sur leurs habits, en ornaient leurs coiffures et l'attachaient, comme un signe protecteur, au berceau de leurs en-

L'année suivante (1535) Jacques Cartier remonta la *grande rivière* qu'il nomma Saint-Laurent, en l'honneur du saint martyr dont l'Eglise célébrait la fête ce jour-là (10 août), et donna le nom de l'Assomption à l'île placée à son embouchure (Anticosti).

Première messe dite à l'ombre de nos forêts. — Le 8 septembre, l'explorateur jetait l'ancre devant STADACONÉ et, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe s'offrit sur la terre canadienne, en l'honneur de la nativité de Marie (1).

---

fants et à la porte de leurs cabanes ; de là le nom de *crucientaux* donné aux sauvages de l'Acadie. Ce sont eux qui ont nommé le Miramichi, rivière de la Croix. Ces indiens avaient pour grand principe de faire à autrui ce qu'ils souhaitaient qu'on leur fit à eux-mêmes. Dans un de leurs chants, se trouvait le mot *Alleluia*. Le nom de *Messou* pourrait bien correspondre à celui de Messie ; puisqu'il désigne une des trois personnes de la Sainte Trinité. " Nos Montagnais, dit le Frère Gabriel Sagard, reconnaissent trois déités, savoir : Atahocan, son fils, et Messou, représentant l'image de la très Sainte Trinité ; de plus, ils reconnaissent une mère à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouverne rien et semble représenter en quelque sorte la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ".

(1) Les auteurs ne s'accordent pas sur l'endroit où fut célébrée la première messe. Jean Cabot était accompagné de religieux augustins quand il débarqua à Terre-Neuve en 1497 et nous avons tout lieu de croire que la messe y fut célébrée le lendemain, 25 juin. Cartier, en 1534, avait deux prêtres avec lui ; il mentionne la messe pour la première fois au port de Brest, — aujourd'hui, baie du Vieux-Fort, sur la côte du Labrador — le 11 juin de cette même année. Une ancienne tradition veut que cette cérémonie



Première messe célébrée sur le sol de la Nouvelle-France.

De Stadaconé, il se rendit à Hochelaga, bourgade indienne située sur une île du fleuve Saint-Laurent. Du sommet de la montagne qui s'élève au milieu de l'île, sa vue embrassa un panorama grandiose. Emerveillé par la beauté et la fécondité du pays, ravi du bon accueil des indigènes, Cartier murmura une prière pour que cette terre et ce peuple fussent marqués comme l'héritage de la France, mais par-dessus tout, comme une portion du royaume de Dieu. Dans son enthousiasme, il appela la montagne où il se trouvait MONT-ROYAL. "A Hochelaga, les pauvres infirmes, borgnes et boiteux, viennent à lui comme autrefois les paralytiques couraient au-devant de Notre-Seigneur pour toucher le bord de sa robe. Cartier leur lit le commencement de l'Evangile de saint Jean, puis il fait sur eux le signe de la croix et il termine cette pieuse cérémonie, digne d'un missionnaire, par la lecture de la Passion. N'est-elle pas touchante cette scène admirable ?"

(N.-V. Dionne.)

Cartier enseigne les principes de la foi aux indiens de Stadaconé——Il fut obligé de passer l'hiver à

---

ait eu lieu au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, à l'endroit où s'élève Tadoussac. Quelques-uns enfin prétendent que c'est à l'île aux Coudres que le saint sacrifice fut offert pour la première fois en Canada.

Stadaconé (1), ce qui lui donna l'occasion d'exercer son zèle en instruisant dans la foi les indiens de la bourgade, avec l'aide de deux jeunes interprètes, Domagaya et Taignoagny, qu'il avait conduits en France lors de son premier voyage. Ces enfants des bois avaient un si grand désir de connaître les vérités religieuses que Jacques Cartier fut obligé de leur promettre de prendre les mesures nécessaires pour leur admission au baptême, à son retour d'Europe. Mais à son troisième voyage (1540), il trouva difficile de renouer ses premiers rapports avec les indiens. La disparition de leur chef Donnacona, qui avait accompagné le marin breton en France, les rendait défiants et soupçonneux. D'ailleurs, le rôle secondaire qu'il remplissait dans cette expédition, dont la principale partie avait été confiée au marquis de Roberval, paralysait son activité. Après une année passée dans l'inaction, il retourna dans la mère patrie, ramenant avec lui le reste des aventuriers qui avaient accompagné Roberval.

Durant les soixante années qui suivirent, les Français ne firent aucune démarche pour coloniser le Canada, ni aucun essai sérieux pour évangéliser les aborigènes.

---

(1) Le 30 mai 1536, Jacques Cartier, au milieu d'un grand concours d'indigènes, planta une croix haute de trente-cinq pieds sur le bord de la rivière Saint-Charles. Elle portait, avec l'écusson fleurdelisé, l'inscription suivante : *Franciscus primus, Dei gratia Francorum rex, regnat.*

Essais de mission chez les Micmacs et les Abénaquis. — Ce ne fut qu'en 1604 qu'un calviniste, M. de Monts, reçut du roi Henri IV, l'autorisation nécessaire pour organiser une nouvelle expédition, dont le commandement fut confié à l'illustre Samuel de Champlain. Dès lors, on travailla énergiquement à la conversion des Micmacs et des Abénaquis répandus dans les immenses régions de l'Acadie (1). Malheureusement, les divisions qui existaient entre les catholiques et les huguenots devin-

(1) Les "Américanistes" mentionnent trois colonies fondées par les Européens dans le Nouveau-Monde avant les voyages de Christophe Colomb: la *Grande Irlande*, le *Groënland*, et le *Vinland*. La plus ancienne d'entre elles: la *Grande-Irlande* était déjà habitée dans les dernières années du X[e] siècle par des "papas" ou religieux scoto-irlandais, et elle se perpétua jusqu'à la fin du XIV[e] siècle. Les Scandinaves y fondèrent une ville, dont le nom mystérieux de *Norambègue* apparaît et disparaît dans le cours du XVI[e] siècle, après avoir été employé par nombre de voyageurs et de cartographes qui, pour la plupart, y attachaient une idée de civilisation relative. Champlain, Lescarbot et le P. Biard, ayant déclaré qu'il ne restait pas de vestiges de la ville de *Norambègue,* et que ce nom même était inconnu dans le pays, on cessa de l'employer et on lui substitua la dénomination d'*Acadie;* de sorte que cette contrée s'est successivement appelée: *Grande-Irlande, Markland, Escotiland, Norambègue, Acadie* et enfin *Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse* et *Etat du Maine.* Les deux rives de la baie de *Fundy* portaient encore au XVI[e] siècle des noms scandinaves: *Norambègue,* côte septentrionale, *Sourikois,* côte méridionale. Il y avait dans le *Norambègue* de remarquables vestiges de civilisation. Champlain en vit lui-même un des plus frappants dans une croix élevée sur la rive septentrionale de la baie de Fundy.

rent une cause de scandale pour les indiens, et mirent obstacle à l'accomplissement de cette noble mission.

* * *

Fondation de Québec, 1608. — Quatre ans plus tard (1608), M. de CHAMPLAIN, chargé de fonder une colonie, choisissait STADACONÉ comme le site le plus avantageux pour servir de berceau à la nation canadienne. Ce fut au sommet du cap Diamant qu'il planta la croix, à l'ombre du drapeau fleurdelisé. QUÉBEC devint le centre de la NOUVELLE-FRANCE, "la sentinelle avancée" dit l'abbé Ferland, du vaste empire qui, selon les projets de Louis XIV devait s'étendre depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'au golfe du Mexique.

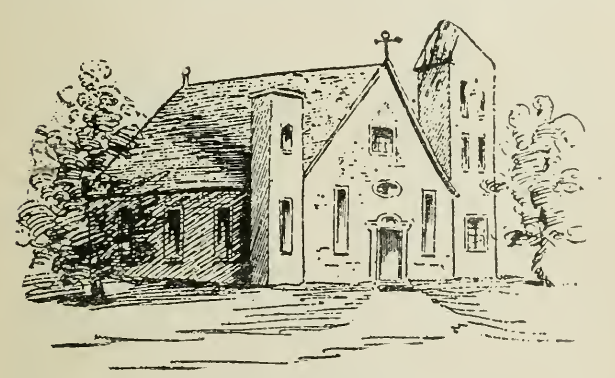

SAMUEL DE CHAMPLAIN

Epreuves de la colonie. — La colonie catholique ne pouvait s'établir sur des bases durables, sans passer par beaucoup de tribulations. Les annales primitives nous font connaître toute une série d'épreuves : maladies, privations, alarmes du côté des Iroquois, vexation de la part des Anglais, etc.

Elles nous disent que cette jeune nation, choisie par la Providence pour être missionnaire de la foi en Amérique, fut troublée par les armements réitérés des calvinistes au service de la Grande-Bretagne, qui voulait mélanger ces sectaires à sa population naissante. Mais Dieu et l'Eglise veillaient sur ses destinées, et nous verrons au cours de son histoire que, forte de cet appui divin, elle sut vaincre tous les obstacles.

Caractère de M. de Champlain. — Heureusement pour le résultat de l'entreprise, Samuel de Champlain (1565-1635), qui en était l'âme, possédait dans un insigne degré toutes les qualités propres à lui assurer le succès. Chrétien sincère, ce gentilhomme était de plus sage et énergique, courageux dans les revers, autant que modeste dans le triomphe. Il élabora ses plans avec une prudence consommée, et les accomplit avec une constance inlassable. Cette œuvre lui paraissait être celle de Dieu. Convaincu de son heureuse issue, il s'y dévoua avec générosité, sans vues personnelles, sacrifiant ses talents, ses richesses et sa vie, avec un héroïsme qui ne se démentit jamais. Son but principal était d'établir la colonie sur les solides fondements de la foi et de la piété. Pour cela, il veilla avec soin au recrutement des colons, n'admettant parmi eux que les personnes d'un caractère irréprochable.

Arrivée des premiers missionnaires, 1615. — Aussitôt qu'il lui fut possible, M. de Champlain invita les missionnaires à venir donner les secours spirituels à son peuple naissant. Quatre religieux Récollets répondirent à son invitation, les PP. Denis Jamay, Jean Dolbeau, Joseph Le Caron et le Frère Pacifique Duplessis (1). A peine



Chapelle de l'Immaculée Conception élevée à Québec par les Récollets en 1615.

arrivés, ces religieux s'empressèrent d'élever une chapelle dans un lieu voisin de la demeure de Champlain. A la grande joie des catholiques, la messe fut célébrée à Québec, — pour la première fois depuis Jacques Cartier, — le 25 juin 1615, et le chant du *Te Deum* se mêla au bruit de l'artille-

(1) Ces religieux se construisirent un monastère en 1620 à l'endroit où est aujourd'hui l'Hôpital-Général, et lui donnèrent le nom de Notre-Dame des Anges.

rie et aux acclamations de joie des colons. Elle avait été dite à la rivière des Prairies par le Père Denis Jamay le 15 juin 1615.

Les Récollets, premiers évangélisateurs de la Nouvelle-France, en furent également les premiers instituteurs. En 1616 le Frère Duplessis faisait l'école aux enfants sauvages, à Trois-Rivières, et le Père Dolbeau à Tadoussac. Dans une cabane qu'il bâtit, il aménagea une chapelle afin d'y réunir les Français et les sauvages pour les offices religieux. Le Père Dolbeau étant repassé en France pour les besoins des missions du Canada, apportait à son retour une grâce insigne : un jubilé obtenu du pape Paul V pour la Nouvelle-France, lequel fut publié le 29 juillet 1618, dans la chapelle de Québec. C'est le premier jubilé qui se soit gagné en Canada.



LE PÈRE DOLBEAU, RÉCOLLET

Dès 1624, les pionniers, sous l'inspiration des premiers missionnaires, choisirent solennellement SAINT JOSEPH pour patron spécial du Canada.

* * *

Luttes avec les calvinistes. — Les relations des calvinistes et des catholiques ne furent pas plus pacifiques en Canada qu'elles ne l'étaient en France. Les entreprises des protestants avaient amené des dissensions et des luttes, qui redoublèrent lorsque les Récollets appelèrent les Jésuites en 1625 (1). Ils voulurent s'opposer à l'entrée des nouveaux missionnaires, et essayèrent ensuite de les chasser de la colonie. Les désordres devinrent tellement graves que le cardinal de Richelieu, craignant qu'ils n'amenassent la ruine de la colonie, ordonna qu'à l'avenir, on admît seulement les catholiques dans la Nouvelle-France.

Les Anglais s'emparent de Québec, 1629. — Vers cette époque, les huguenots levèrent l'étendard de la guerre civile en France, et leur insurrection, soutenue par l'Angleterre et la Hollande, prit bientôt un aspect formidable. Pour se venger et compliquer les difficultés de la mère patrie, une bande de calvinistes français, au service de la

---

(1) Après avoir demeuré deux ans chez les Récollets, les Jésuites se fixèrent au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet. Ils y établirent un séminaire huron en attendant un édifice convenable à cette œuvre.

Grande-Bretagne, résolurent d'envahir les possessions françaises en Amérique. Ils avaient à leur tête David Kertk et ses frères qui, après s'être procuré le commandement d'une petite flotte, vinrent ravager les côtes voisines de Québec et sommer le gouverenur de rendre la ville. Les corconstances semblaient propices à leur sinistre projet. Depuis trois ans, les habitants étaient sans ressources et presque réduits à la famine. Néanmoins Champlain résolut de résister aux envahisseurs et, par l'exemple et la parole, s'efforça de soutenir le courage des assiégés. Il devint bientôt évident que, sans secours, la colonie ne pouvait tenir longtemps contre les forces ennemies. Quand tout espoir fut perdu par le naufrage de deux vaisseaux français chargés de provisions, M. de Champlain reconnut l'inutilité d'une plus longue résistance et, le cœur brisé, il rendit aux assiégeants l'héroïque petite ville qui, au milieu de si grandes difficultés, avait tenu en échec la flotte calviniste durant une année entière. Ce fut le 20 juillet 1629 que les Anglais prirent possession de Québec. Cet acte de piraterie anéantissait les plus belles espérances de la religion et de la patrie. Le mois suivant, Champlain et tout son peuple, y compris les missionnaires, s'embarquaient pour l'Angleterre d'où, selon les termes de la reddition ils devaient être transportés en France

Retour de M. de Champlain à Québec. — Tandis que David Kerth s'emparait de Québec, la guerre civile s'éteignait en France, et Richelieu triomphait à La Rochelle, boulevard des huguenots (1629). La paix ayant été conclue entre la France et l'Angleterre deux mois avant la prise de Québec, la restitution de la ville devenait un acte de justice. Il fut accompli trois ans plus tard par le traité de Saint-Germain-en-Laye (1632).

Le 5 juin 1633, le canon saluait joyeusement l'arrivée à Québec de M. de Champlain, qui venait de nouveau prendre possession de cette terre au nom du roi et de l'Eglise. Il fallait recommencer son œuvre sur des ruines. Le noble commandant se remit au labeur avec le même dévouement et la même vaillante énergie. Heureusement, il n'y avait plus de parti huguenot dominant dans la contrée pour traverser ses projets de zèle : l'ère des calvinistes avait passé et le triomphe des catholiques s'était levé.

Le premier soin de M. de Champlain, après son retour, fut de construire une église dédiée à Notre-Dame de la Recouvrance (1633), en action de grâces pour la restitution du Canada à la France : bienfait qu'on attribua à la spéciale protection de la Mère de Dieu. Cette chapelle, bâtie sur le terrain occupé aujourd'hui par la basilique de Québec, servit d'église paroissiale pendant plusieurs

années, la première ayant été incendiée lors de la prise de Québec par les calvinistes.



Eglise de Notre-Dame de la Recouvrance.

Vie édifiante des premiers colons. — Les nouveaux colons, exclusivement catholiques, comme le stipulait le dernier traité, saluèrent avec enthousiasme la facilité qui leur était offerte pour l'exercice de leur culte. Alors se leva une époque de ferveur, rappelant cet esprit de foi, qui faisait une des principales beautés de l'Eglise de Jérusalem aux temps apostoliques. A l'observation fidèle des préceptes

de Dieu et de l'Eglise, ce petit peuple si religieux joignait les pratiques de la plus exacte piété ; pas une seule famille où l'on ne se fît un devoir d'approcher des sacrements à intervalles fixes, et de dire en commun les prières du matin et du soir.

Si admirable était l'ordre établi par Champlain que, quelques années plus tard, un missionnaire écrivait : " On n'entend parler de meurtres, de vols, d'injustices et autres crimes semblables qu'une seule fois l'année, quand les vaisseaux arrivent de France et qu'un journal les racontant, trouve accidentellement son chemin parmi nous." Et encore : "Nos églises sont trop petites pour contenir nos fidèles : nous avons la consolation de les voir débordantes.... Par la grâce de Dieu, la vertu est en honneur, et marche la tête levée, le vice seul est en discrédit ".

Sous la direction du gouverneur, le *fort* ressemblait à un monastère. Ponctuels à leurs devoirs militaires, les soldats ne l'étaient pas moins à ceux de la religion, et fréquentaient régulièrement les offices de l'Eglise. Des lectures pieuses et instructives se faisaient durant les repas, et, la journée finie, M. de Champlain présidait lui-même la prière en commun. La fidélité de ces braves dans le service de Dieu était le gage de celle qu'ils montreraient pour la défense de la patrie (1).

(1) En 1665, arriva dans la Nouvelle-France le régiment de

A cette époque M. de Champlain introduisit dans la colonie la coutume, religieusement observée depuis, de sonner l'*Angelus* trois fois par jour.

Zèle de M. de Champlain. — Le fondateur de la Nouvelle-France manifesta son dévouement à l'Eglise par le zèle qu'il déploya à promouvoir la conversion des sauvages et à établir un solide esprit religieux parmi la population française (1). Il veillait si soigneusement sur les intérêts publics et privés des Français et des indiens, que tous le considéraient comme un père.

Souvent on l'entendait dire que le salut d'une âme est plus important que la conquête d'un empire, et que les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays idolâtres que pour y faire régner Jésus-Christ.

Sous sa protection, la jeune ÉGLISE DU CANADA s'affermissait sur ses bases, et notre patrie, demeurée si fidèlement attachée à la foi, lui doit d'avoir mérité le titre glorieux de CANADA CATHOLIQUE.

Carignan qui, l'année précédente, s'était distingué à la bataille de Saint-Gothard en Hongrie, contre les Turcs. Ce corps d'armée — licencié en 1670-72 — a été la source d'une grande partie de la population canadienne. Plusieurs officiers obtinrent des seigneuries et se fixèrent dans la colonie.

(1) Madame de Champlain, secondant le zèle de son époux, apprit la langue algonquine afin d'être en état de faire le catéchisme aux enfants de cette peuplade.

Ce n'est pas le moindre de ses droits à la gratitude de la postérité.

Mort du fondateur de la colonie, 1635. — M. de Champlain fut appelé à la récompense de ses longs travaux le 25 décembre 1635. Il mourut plein de confiance en la Providence : elle avait veillé sur la colonie à son origine, elle saurait la préserver contre les dangers à venir. Les regrets de son peuple le suivirent dans la tombe et sa mort fut considérée comme une calamité publique. Les indiens mêmes se racontaient avec étonnement la vie chrétienne et admirable de cet homme de bien (1).

* * *

Administration de M. de Montmagny (1636-1648). — La colonie, plongée dans la douleur et l'angoisse par la mort de M. de Champlain, attendit six mois celui qui devait lui succéder. M. DE MONTMAGNY n'arriva que le 15 juin 1636. Dès les premiers jours, le pieux chevalier de Malte s'appliqua à consolider le bien qu'avait opéré son prédécesseur. Sa sagesse, sa prudence, son désintéressement et l'intégrité de sa vie, lui gagnèrent bientôt l'estime et l'affection des colons, qu'il sut toujours maintenir dans la règle et le devoir. Pendant les douze années de son administration, l'Eglise canadienne

---

(1) A la mort de M. de Champlain, les missions du Canada comptaient quinze jésuites et deux prêtres séculiers.

prospéra ; la protection qu'il accorda aux missionnaires leur permit d'étendre les rameaux de la foi jusqu'aux bourgades les plus lointaines.

Zèle de M. de Montmagny pour la conversion des indiens. — Ce gouverneur fit de la conversion des indigènes une œuvre à la fois nationale et religieuse, joignant l'exemple aux procédés les plus efficaces pour les amener à la pratique de la morale chrétienne.

M. de Montmagny imposait par sa haute stature, et les sauvages, au langage imagé, l'appelait ONONTHIO " la grande montagne ". Il était doux, courtois, affectueux ; ses manières aimables et son exemplaire piété lui attiraient tous les cœurs. Au château Saint-Louis, on faisait les prières publiquement tous les matins et tous les soirs, comme les preux chevaliers du moyen âge.

Ce fut durant son séjour en Canada que l'on commença, le dimanche, à célébrer solennellement l'office divin comme il était d'usage en France : avec l'eau bénite et le pain bénit. Après le prône, avait lieu l'explication du catéchisme.

Les indiens venaient en grand nombre à ces fêtes religieuses, qui les frappaient d'étonnement. Le gouverneur lui-même donnait l'exemple en assistant avec sa suite aux cérémonies de l'Eglise. Le Jeudi-Saint, il allait laver les pieds des pauvres à l'Hôtel-Dieu ; c'est avec les fidèles

qu'il recevait l'encens et les cendres, avec eux aussi qu'il voulait communier. En 1638, M. de Montmagny, à la procession de la Fête-Dieu, porta un des bâtons du dais, et par humilité se fit accompagner d'un indien nouveau converti.

Saint Joseph choisi solennellement pour patron du Canada, 1637. — Le choix de saint JOSEPH pour premier patron du Canada n'avait pu être fait avec toute la pompe voulue en 1624, alors que les calvinistes dominaient dans la contrée. La veille de la fête de saint Joseph, (1637) il fut arrêté que les magistrats et le peuple, de concert avec l'autorité ecclésiastique, ratifieraient ce choix de la manière la plus solennelle. Le souverain Pontife Urbain VIII sanctionna cette décision, et accorda l'indulgence plénière pour le jour de la fête patronale(1).

Dès la veille, M. de Montmagny fit préparer des feux de réjouissances et arborer le drapeau blanc sur la citadelle. Le lendemain, aux premières heures du jour, le canon, par ses roulements sonores, annonça la joyeuse fête du 19 mars. Tous les habitants de la Nouvelle-France, après s'être réunis au pied des saints autels pour se vouer de nouveau au saint Epoux de la Reine du ciel, participèrent à la réjouissance publique, bénissant Dieu

---

(1) A cette occasion, la Compagnie des Cent-Associés envoya de France une image en relief de Saint-Joseph, qui fut placée sur l'autel de Notre-Dame de la Recouvrance.

de leur avoir donné pour protecteur le gardien même de son divin Fils. C'est par cette joie vive, cette piété simple et filiale, que nos ancêtres honoraient, à l'aurore de la colonie, le premier patron du Canada (1).

Au culte de saint Joseph s'ajouta celui de l'ENFANT JÉSUS qui s'est implanté en Canada dès les premiers jours de la colonie. En 1632, le Père Lejeune avait fait cadeau à la chapelle algonquine de Saint-Joseph de Sillery, d'une statuette en bois représentant le divin Enfant. Les Jésuites la donnèrent aux Hurons lorsqu'ils émigrèrent de Notre-Dame de Foy à l'Ancienne Lorette; elle orna la chapelle de la Jeune Lorette jusqu'au 10 juin 1862. Sauvée alors d'un violent incendie, qui consuma la petite église de fond en comble, la précieuse statue est demeurée la propriété des Hurons. Ils la conservent avec vénération comme un touchant souvenir de la piété de leurs ancêtres envers l'Enfant-Dieu (2).



(1) Voir les *Relations des Jésuites* pour les détails de cette fête mémorable, qui émerveilla grandement les pauvres *enfants de nos forêts*.

(2) On attribue au Père de Brébœuf le Noël *"Jes8s ahatonnia"* (Jésus est né) consigné par le P. Chaumonot dans son recueil de cantiques hurons. Le 25 décembre 1648, il était chanté sur les bords de la baie Georgienne par le futur martyr et ses néophytes.

— II —

MISSIONS DE LA NOUVELLE-FRANCE (1).

La France religieuse du XVII[e] siècle, qui avait fondé le Canada, ne pouvait demeurer insensible à la détresse spirituelle des pauvres indigènes, et ses missionnaires qui avaient été les pionniers de la civilisation sur le continent américain, témoignèrent de leur héroïque dévouement, dans les travaux qu'ils entreprirent pour leur conversion.

Nulle part, ils ne rencontrèrent de plus grandes difficultés et n'eurent à endurer de plus cruelles souffrances. Avec le crucifix sur la poitrine et le bréviaire à la main, ils parcouraient ces immenses régions s'étendant des plages rocailleuses de l'Acadie aux prairies lointaines de l'Illinois, des côtes de la baie d'Hudson et du Labrador aux grands lacs des territoires de l'Ouest. Ramant tout le jour dans leur canot d'écorce, ces héros faisaient souvent de longs et difficiles *portages* (2) ; épuisés de faim et de fatigue, souffrant du chaud et du froid, ils se frayaient péniblement des routes à

(1) Les missions canadiennes furent consacrées à l'Immaculée-Conception le 8 décembre 1635.

(2) Pour éviter les rapides et les endroits dangereux, les missionnaires chargeaient canots et provisions sur leurs épaules, et marchaient plusieurs lieues avant de trouver un endroit propice à la navigation : c'est ce qu'ils appelaient *portage*.



L'Immaculée Conception.

travers les forêts vierges, et le soir venu, pour reposer leurs membres brisés et endoloris, ils dormaient sur la terre nue, sans autre abri que le *wigwam* enfumé du sauvage, la voûte étoilée ou les futaies : telle était la vie des premiers apôtres du Canada (1). Ils persévéraient dans ces sentiers du sacrifice, soutenus par l'amour de Dieu, et le zèle pour le salut des âmes.

Un historien protestant, Bancroft, leur a rendu ce témoignage : "L'histoire des travaux des missionnaires se rattache à l'origine de toutes les villes libres de l'Amérique française ; on ne contourna pas un cap, on n'entra pas dans une rivière sans qu'un jésuite en eût montré le chemin".

Principales tribus sauvages. — A cette époque, différentes tribus indiennes vivaient éparses sur l'immense étendue de la Nouvelle-France. Les principales étaient les HURONS (2), les IROQUOIS et les

(1) L'un d'eux écrivait : "En danger cinquante fois par jour d'être renversés ou jetés contre les rochers ; brûlés durant le jour par les rayons ardents du soleil ; la nuit, devenir la proie des moustiques..... Quelquefois nous montons cinq ou six rapides en un jour, et le soir nous avons pour seule nourriture un peu de *blé d'inde* assaisonné à l'eau claire ; pour lit souvent le dur rocher, et ordinairement aucun autre abri que les étoiles et, tout cela, dans un silence perpétuel ".

(P. Brébœuf.)

(2) Ils s'appelaient *Wyandots*. Les Français les surnommèrent Hurons à cause du bizarre aspect de leurs cheveux grotesquement relevés, qui rappelaient la *hure* d'un sanglier.

ALGONQUINS. Les cinq tribus confédérées des Hurons habitaient la péninsule entre les lacs Huron, Erié et Ontario. Les Iroquois s'étendaient des bords du Vermont, à l'ouest de New-York, jusqu'au Saint-Laurent et à la rivière Richelieu — appelée alors rivière des Iroquois —; ils formaient également une confédération de cinq tribus, désignées dans l'histoire sous le nom de CINQ-NATIONS : les *Agniers* ou *Mohawks*, les *Onnontagués*, les *Goyogouins*, les *Onneyouts*, et les *Tsonnontouans*. Les Algonquins étaient disséminés sous différents noms, sur plus de la moitié du territoire au sud du Saint-Laurent. Plusieurs branches de la même famille vivaient errantes au nord du Canada.



Indien du Canada au XVII[e] siècle.

Religion de ces peuplades. — La religion de ces barbares consistait en une espèce de panthéisme. Esclaves de la superstition, ils se croyaient sans cesse entourés de bons et de mauvais génies, et

pour eux, toute la nature était animée : le murmure de la cataracte, le mugissement du vent, les soupirs de la brise, le bruit des feuilles, annonçaient la présence des *manitous*, pour l'Algonquin, et pour le Huron, celle des "*Okis*" (1). Dans le but de se les rendre favorables, et d'empêcher leur mauvaise influence sur les divers événements de leur vie, ils multipliaient les prières et les sacrifices en leur honneur.

Les rêves jouaient un grand rôle dans leurs pratiques superstitieuses ; leur naïve crédulité les considérait comme un décret irrévocable, qu'il ne fallait pas mépriser : les plus *intelligents* prétendaient y voir le langage de l'âme manifestant ses désirs intimes.

Quelques nations avaient une idée vague de l'existence d'un Etre suprême, appelé le "Grand Esprit", intuition d'ailleurs non raisonnée.

Selon leur croyance, l'âme, après avoir erré quelque temps dans le voisinage du corps, à la suite du trépas, partait pour un long voyage, vers une bourgade située dans la direction du soleil. Remplis de respect pour leurs morts, les sauvages ne craignaient pas d'entreprendre de longues marches, pour visiter quelques tombes perdues dans l'immensité de la forêt.

Mœurs indiennes. — Chez ces peuplades, la liberté

(1) Esprits divinisés chez les sauvages de l'Amérique du Nord.

était chose sacrée; chaque hameau, chaque chef dans le village, chaque enfant dans la famille était indépendant. Selon le code d'honneur *sauvage*, la guerre était le seul chemin qui conduisît à la gloire; les combats fréquents duraient des années, et les haines nationales, comme un héritage, se transmettaient de génération en génération.

Dans leurs expéditions guerrières, ils portaient pour armes, la flèche et le *tomahawk* (hache), et se montraient féroces et rusés. Les ennemis vaincus se comptaient par les scalpes suspendus, comme de sanglants trophées, à la ceinture du vainqueur. Leurs passions dominantes étaient l'orgueil et la vengeance. Le souvenir d'une injure ne s'effaçait jamais de leur mémoire, et leur haine, dissimulée longtemps, éclatait plus terrible à l'heure de la revanche.

Ils furent, dans leurs rapports avec les blancs, souvent trouvés traîtres et perfides, infidèles aux promesses comme aux traités. Les prisonniers de guerre avaient à subir leurs cruautés, mais s'ils échappaient au supplice, la tribu les adoptait et les considérait comme faisant partie de la nation.

Les indiens avaient un langage pittoresque, qui ne manquait pas d'une certaine poésie. Leurs habits de peaux de bêtes, la singularité de leur coiffure, et leur visage tatoué, les rendaient d'aspect étrange et peu agréable. Le tatouage leur

paraissait ajouter beaucoup aux charmes personnels et, par jalousie, ils en refusaient l'usage aux femmes. Celles-ci trouvaient à satisfaire leur vanité, en brodant avec beaucoup d'adresse des figures bizarres et symboliques, sur l'écorce ou les peaux qui servaient à leur parure. Elles excellaient surtout dans la confection des *mocassins*(1).

Les *jongleurs* et les *sorciers* jouissaient d'un prestige sans égal chez les PEAUX-ROUGES. On avait recours à eux dans les maladies, pour connaître la source magique du mal ; on les consultait également pour découvrir l'issue des événements futurs ; toujours leurs mystérieuses prédictions étaient reçues comme des oracles, et leurs charmes, considérés comme des talismans.

Condition de la femme sauvage. — Chez ces peuples, — comme partout où l'Evangile n'a pas adouci les mœurs par son influence, — la femme était asservie aux caprices de son *seigneur et maître*. C'est elle qui accomplissait les plus pénibles travaux des champs, subvenait aux besoins de la famille dans les *wigwams*, tressait les nattes, faisait les vêtements, et dans les fréquents voyages, portait la tente sur son dos, pendant que le mari se livrait aux plaisirs de la chasse et de la pêche,

(1) Chaussure des sauvages du nord de l'Amérique, en peau de castor ou autre, et brodée de poils de porc-épic teints en diverses couleurs.

aux horreurs de la guerre, ou passait ses jours dans la paresse.

Parmi les indiens du nord de l'Amérique, la femme, en général considérée comme un être in-



Sauvagesse en voyage.

férieur, était, par une étrange contradiction, unique maîtresse des enfants. Ceux-ci ne reconnaissaient que sa seule autorité, considérant leur

père comme un hôte auquel on permettait d'occuper une place dans la cabane. En retour, la sauvagesse aimait sa progéniture avec une tendresse passionnée. Chez elle ou à l'étranger, elle ne se séparait jamais de son nourrisson. Quand elle voyageait, elle le plaçait sur ses épaules dans son berceau d'écorce; ainsi chargée, elle allait gaiement: l'amour allégeait son fardeau. Si elle travaillait au champ, elle le déposait à ses pieds, sur l'herbe, parmi les fleurs, ou elle le suspendait aux branches d'un arbre; mais jamais elle ne le confiait aux soins étrangers. L'amour des parents indiens pour leurs enfants, fut un grand obstacle à la formation des écoles par les missionnaires; incapables de supporter la séparation, ils les rappelaient bientôt auprès d'eux, ce qui paralysait tout le bien qu'on voulait leur faire.

Influence de la foi sur les indigènes. — Tels étaient les peuples que les missionnaires projetaient de faire entrer dans le bercail de l'Eglise. L'entreprise était noble et généreuse, mais pleine de dangers et de périls. Rien ne put rebuter l'ardeur de ces vaillants apôtres. Pour réussir, ils mirent au service de cette cause, — celle de Dieu même, — leurs talents, leurs forces et leur vie, et ce champ aride, arrosé de leur sang, fécondé par leurs sacrifices, vit bientôt germer une abondante moisson de chrétiens. La religion produisit un change-

ment étonnant chez les indigènes; elle corrigea et adoucit ce qu'il y avait de dur et de farouche dans leur caractère, développa les bons côtés de leur nature inculte, et bientôt, l'homme sauvage devint l'émule de l'homme civilisé, dans la pratique de la foi et des vertus évangéliques.

* * *

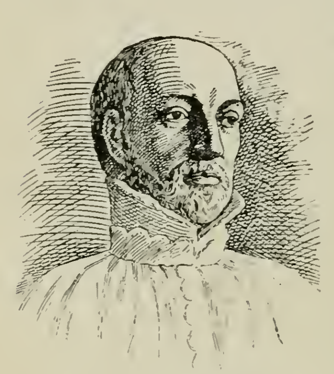
Les Récollets, 1615. — On se rappelle que les premiers missionnaires qui répondirent à l'invitation de Champlain, furent les RÉCOLLETS (1615). Leur champ de labeur était illimité et s'étendait bien au-delà de ce qui constitue aujourd'hui les provinces de Québec et d'Ontario. Bien que peu nombreux, ils se divisèrent, pour répondre aux besoins de leur apostolat. Le PÈRE JAMAY et le FRÈRE DUPLESSIS demeurèrent à Québec, pour l'utilité des Français et des tribus voisines; le PÈRE DOLBEAU se rendit à Tadoussac, (1615) pour évangéliser les Montagnais et les Esquimaux, pendant que le PÈRE LE CARON alla se dévouer au bien spirituel des Hurons, sur les bords du grand lac qui porte leur nom. Il dressa, en cet endroit, un autel pour la célébration des saints mystères. Champlain arriva assez tôt pour entendre la première messe; elle fut suivie de l'érection d'une croix, tandis que les Français saluaient par le chant du *Te Deum* — et au bruit de la mousqueterie — le signe du salut élevé sur cette terre

païenne. Le Père Le Caron eut peu de succès auprès des Hurons, car, à l'encontre des tribus visitées par Cartier, ces sauvages manifestaient une forte opposition aux dogmes de la foi catholique; et il était évident qu'un grand nombre d'années se passeraient, avant qu'ils fussent disposés à abandonner leurs superstitions.

Bientôt d'autres ouvriers évangéliques parurent dans le *champ du Seigneur* (1622-23). Parmi ces nouvelles recrues, nous trouvons le Frère GABRIEL SAGARD, destiné à devenir l'un des historiens de la Nouvelle-France, le Père POULLAIN qui fonda la mission des Nipissings, vers 1623, et le PÈRE NICOLAS VIEL, le premier à sacrifier sa vie pour la sainte cause qu'il avait embrassée. Tandis qu'il descendait aux Trois-Rivières, il fut noyé avec son néophyte Ahuntsic, dans la rivière des Prairies (près de Montréal), par la fourberie de l'indien qui le conduisait (1625). L'endroit où cette tragédie eut lieu, porte depuis, le nom de SAULT-AU-RÉCOLLET.

Les Jésuites, 1625. — Les Récollets, trouvant leurs forces inégales à la tâche qu'ils s'étaient imposée, cherchèrent l'aide de quelque autre ordre religieux. Les JÉSUITES répondirent aussitôt à l'appel (1625) et envoyèrent à leur secours, quelques-uns de leurs sujets les plus distingués. Parmi les nouveaux arrivants, se trouvaient les PP.

CHARLES LALLEMANT, ENNEMOND MASSÉ, JEAN DE BRÉBŒUF, AIMÉ DE NOUE. Les deux ordres travaillèrent ensemble à la grande œuvre de la conversion des aborigènes, jusqu'à ce que Québec tombât entre les mains des Anglais (1629). Les missionnaires, faits prisonniers, furent avec Champlain, transportés en Angleterre. A la restitution de la colonie à la France (1632), les Jésuites seuls revinrent (1).



LE PÈRE JEAN DE BRÉBŒUF.

Malgré leurs efforts, ce ne fut qu'en 1670 que les Récollets purent revoir le champ de leurs premiers labeurs. Depuis leur retour jusqu'à leur suppression, à la conquête du Canada par l'Angleterre en 1759, ces religieux semblent s'être particulièrement dévoués au service des colons français dans les différentes paroisses. En 1680, ils s'efforcèrent, sans succès, de former une chrétienté parmi les ILLINOIS. Le fondateur, le Père

(1) "La compagnie des Cent associés ne permit pas aux Récollets de revenir sous prétexte qu'étant religieux mendiants, la colonie serait trop pauvre pour les nourrir. Le Père Le Caron, premier apôtre des Hurons, conçut un tel chagrin de ne pouvoir retourner, qu'il retomba malale, et mourut le jour même où fut signé le traité de Saint-Germain (29 mars 1632)." (Baudoncourt)

Gabriel de la Ribourde fut mis à mort par le terrible *tomahawk* d'un iroquois, pendant qu'il récitait son bréviaire, et la mission fut abandonnée.

Missions des Jésuites. — Dès le commencement, les missions des Jésuites prirent un caractère permanent et reçurent une impulsion extraordinaire. Québec était le centre d'où les apôtres de la foi s'élançaient jusqu'aux extrémités septentrionales les plus reculées.

Le plan des Jésuites missionnaires dans l'Amérique du Nord, était d'essayer de s'introduire dans quelque village indien et, ce but atteint, d'y construire une *cabane*. Aussitôt que l'occasion favorable se présentait, ils annonçaient la parole de Dieu à tous ceux qui voulaient bien la recevoir. Peu à peu, une petite congrégation se formait autour d'eux, des liens s'établissaient entre les nouveaux convertis et leur tribu païenne, ce qui entraînait d'autres âmes de *bonne volonté* vers les "robes noires." Ils avaient soin de ne jamais changer le nom primitif du village mais ils y ajoutaient celui d'un saint, choisi pour patron.

Dans l'Amérique du Sud, au contraire, la pratique des Jésuites avait été de préparer des établissements appelés "Réductions", d'y attirer leurs néophytes, qu'ils engagaient à vivre en commun.

En 1635, René de Rohaut, petit-fils du marquis de Gamache, prit rang parmi les enfants de Saint-

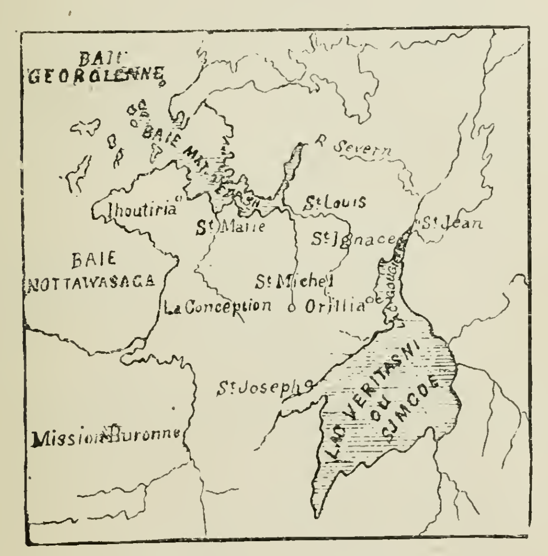
Ignace, et consacra toute sa fortune à la fondation du collège de la compagnie de Jésus à Québec, destiné à préparer des recrues pour les œuvres lointaines. Cette institution fut florissante jusqu'à la suppression de l'Ordre en Canada (1763).

Les Jésuites fondèrent en 1634, la résidence de la Conception aux Trois-Rivières, la mission de Sainte-Anne du Cap-Breton et celle de Saint-Charles de Miscou.

Mission de Sillery. — Le PÈRE LEJEUNE établissait, en 1637, la mission de SAINT-JOSEPH DE SILLERY pour les MONTAGNAIS et les ALGONQUINS, dont la conduite édifiante rappela bientôt celle des premiers chrétiens. Deux ans plus tard, il ouvrait une école pour les enfants sauvages, plus heureux de les enseigner, que s'il eût professé dans les premières universités de l'Europe. "Je suis devenu régent au Canada, écrivait-il ; j'avais l'autre jour un petit sauvage d'un côté et un petit nègre de l'autre, auxquels j'apprenais à connaître les lettres... Après tant d'années de régence, me voilà enfin retourné à l'A B C, mais avec un contentement et une satisfaction si grande que je n'eusse pas voulu échanger mes deux écoliers pour le plus bel auditoire de France".

Fondation de la mission huronne. — La plus importante mission que les Jésuites entreprirent, fut celle des HURONS. En 1634, trois d'entre eux,

les PP. Daniel, Brébœuf et Lallemant, s'établirent au vilage d'IHONATIRA (Saint-Joseph), sur les bords de la baie Georgienne, dans une pauvre cabane d'écorce, qui leur servait de résidence et de chapelle, et là, jetèrent la semence évangélique dans cette intéressante portion de l'Eglise du Ca-



Carte de la mission huronne.

nada. Les commencements furent longs et pénibles. Les missionnaires vivaient exilés de toute civilisation, en butte aux persécutions de toutes sortes et dans une crainte perpétuelle des plus effrayantes tortures et de la mort. Ils eurent à

lutter contre les préjugés, l'ignorance, le vice et la superstition. Les jongleurs surtout leur étaient hostiles. Chaque infortune qui tombait sur la nation était attribuée par ces esprits pervers, aux maléfices et à l'art magique des "robes noires". Mais les fervents apôtres, par leur courage, leur patience et leur grande charité, gagnèrent le cœur de ces pauvres indiens. Une neuvaine à saint Joseph ayant été suivie d'une pluie que les sorciers ne pouvaient obtenir, augmenta l'importance des missionnaires : les sauvages voulurent les admettre dans leurs "conseils."

En peu d'années, le Père Brébœuf et ses compagnons réussirent à établir, dans la région s'étendant entre la baie Georgienne et le lac Simcoe, quelques villages chrétiens, vers lesquels les Hurons, humiliés par les défaites successives que leur infligeaient les Iroquois, allaient chercher les consolations de la foi (1639). Le Père Brébœuf les visitait fidèlement ; il demeura trois années au milieu de ces nouveaux baptisés.

Les progrès de l'Evangile s'accentuaient chaque jour, et en 1641, les PP. Jogues et Raimbault racontaient l'œuvre mystérieuse de la Rédemption à une assemblée de Peaux-Rouges, sur les bords des rapides du Sault-Sainte-Marie.

Intrépidité des missionnaires.— Ces hommes apos-

toliques marchaient à l'ombre de périls continuels. Que de fois, dans les forêts obscures, la hache de l'indien a brillé sur leur tête et de mortelles embûches se sont dressées sous leurs pas! Mais Dieu veillait, retenant la main meurtrière, dirigeant loin d'eux la flèche empoisonnée; et ils continuaient leur mission de miséricorde, sans crainte du danger, comme sans timidité devant les regards farouches et les malédictions, luttant sans cesse avec les armes spirituelles, contre les superstitions, les maléfices des sorciers.

L'historien protestant Parkman rend à ces héros ce magnifique hommage: "Dans les nombreuses relations de cette lugubre époque, on ne trouve pas une ligne qui donne occasion de soupçonner qu'un seul homme de cette troupe fidèle ait fléchi ou hésité.... tous montraient une froide intrépidité qui étonnait les sauvages et imposait le respect."

Un tel dévouement trouva sa récompense. Les antipathies se changèrent en confiance affectueuse, les préjugés furent vaincus et les Hurons abandonnèrent leurs cruelles et cannibales pratiques pour embrasser la foi chrétienne. Bientôt les petits enfants apprirent à invoquer notre Père des cieux, à prononcer le nom de Marie, et ces rudes guerriers, touchés en entendant raconter la pathétique histoire du Sauveur, de son amour, de son pardon, commencèrent à prier pour leurs ennemis.

Hostilités entre les Hurons et les Iroquois. — Les Hurons avaient pour adversaire la puissante tribu des Iroquois (1). Cette peuplade est particulièrement célèbre dans l'histoire de la Nouvelle-France, par son astuce et sa férocité. Elle ne cessait de guerroyer contre les Français, et de tendre des pièges, pour les surprendre dans leurs différents établissements. Les Jésuites, voyageant entre Québec et les missions huronnes, étaient exposés aux plus grands dangers de la part de ces perfides ennemis. C'est ainsi qu'en 1642, le Père ISAAC JOGUES, retournant dans le pays des Hurons, fut saisi avec son escorte, sur le lac Saint-Pierre, par une bande d'Agniers. Ils condamnèrent au supplice du feu, trois de ses compagnons. Leur chef, le brave *Ahasastari*, après avoir reçu l'absolution, marcha à la mort en chantant sa chanson de guerre selon l'usage du pays. Quant au Père Jogues, il refusa d'abandonner les siens, et fut déclaré prisonnier.

Martyre du Père Jogues. — L'histoire du martyre de cet héroïque missionnaire est d'un tragique intérêt. Les mains enchaînées, le corps brisé et tout sanglant, il fut traîné de village en village, jusqu'au canton des MOHAWKS, comme un trophée dont s'enorgueillissaient ces êtres inhumains.

---

(1) Ainsi nommés parce que ces barbares avaient l'habitude, de terminer leurs discours par le mot "*hiro*" j'ai dit.

Sur son chemin, à travers les bois, le saint religieux grava la croix sur le tronc d'un arbre dessé-



Le Père Jogues se rendant prisonnier chez les Iroquois.

ché, et s'agenouillant en face, il éleva la voix dans une litanie d'angoisse et d'amour. *"Qui me sé-*

parera de l'amour de Jésus-Christ? sera-ce la tribulation ou la mort? etc., etc." Après une année de douloureuse captivité, il parvint, avec le secours des Hollandais, à s'échapper des mains des terribles Agniers. Il retourna en France, où la reine Anne d'Autriche l'entoura de respect, d'égards, et vénéra ses mains mutilées; le Souverain Pontife Innocent X lui accorda la faveur de dire la messe en dépit de ses doigts meurtris, disant "qu'il serait injuste qu'un martyr du Christ fût privé de boire au calice de son divin Maître."

Le Père Jogues revint au Canada après deux ans d'absence, plus enflammé que jamais de zèle et d'ardeur pour le salut des indigènes.

En 1645, la paix ayant été conclue entre les Iroquois et les Français, le Père Jogues fut chargé d'aller au centre même de la nation iroquoise. "J'irai, dit-il à ses amis en partant, mais je ne reviendrai pas." Dieu, cette fois, accepta l'holocauste de son prêtre.

En se rendant à son poste, il rencontra une troupe de guerriers iroquois, se dirigeant sur le fort RICHELIEU; ils se ruèrent sur lui, l'accablèrent d'injures et l'emmenèrent prisonnier à la bourgade d'OSSERNENON (1)—Auries-Creek—où déjà il avait passé treize mois de captivité. Un soir qu'il en-

(1) Auries-Creek ou Auriesville, N.-Y. — *Mission des Martyrs* — fondée en 1642, dans la vallée des Mohawks.

trait dans une cabane, où on l'avait perfidement invité à prendre un repas, un sauvage lui asséna un coup de hache sur la tête et finit ainsi son supplice (18 octobre 1646). Premier apôtre des Iroquois, il était aussi la première victime de leur cruauté. Son compagnon, RENÉ GOUPIL avait sous ses yeux, subi le même sort l'année précédente.

Souffrances du Père Bressani. — Le PÈRE BRESSANI également capturé par un parti d'Iroquois (1644), fut tourmenté par eux avec une malice infernale. Ces bourreaux, comme des chiens affamés, dévoraient ses chairs vives sur son corps tout ensanglanté. Il survécut cependant à ces souffrances indicibles, et dans une lettre émouvante adressée à son supérieur, il racontait sa captivité et ses tourments. De retour en Italie, il fit à ses compatriotes, les récits héroïques des missions de la Nouvelle-France, surnommée dès lors le *champ du martyre.* C'est là qu'il en écrivit l'intéressante relation (1672).

A Rome, le pape Innocent X l'accueillit comme un apôtre,et voulut par dévotion, baiser les cicatrices des plaies qu'il avait reçues pour Jésus-Christ. Il lui permit de célébrer la messe, bien que les premières phalanges de ses doigts eussent été broyées.

Sur le nouveau monde, comme autrefois dans le

vaste empire romain, le sang des victimes devint une semence de chrétiens. Son éloquente voix perça les cieux en faveur des pauvres indiens idolâtres. Avec la mort du Père Jogues commença la conversion des Hurons. La moisson avait été longue à mûrir, mais elle se fit si riche et si abondante, que les greniers éternels seuls furent assez vastes pour la recevoir.

* * *

Destruction des bourgades huronnes par les Iroquois. — Parmi les missions huronnes, la plus importante, celle de SAINT-JOSEPH, établie en 1640, était dans un état florissant. Mais un événement tragique mit bientôt fin à cette prospérité. Les Iroquois, désormais en paix avec les Français, ne déposèrent jamais les armes contre les Hurons, et leurs attaques aussi sanglantes que souvent renouvelées, tenaient ces derniers dans des appréhensions et des alarmes continuelles. Poussés par la haine, ils cherchaient sans cesse à détruire les bourgade huronnes.

En 1648, la tempête se déchaîna sur ces chrétientés. Les Iroquois choisirent la saison où les guerriers ennemis, absents pour la chasse, n'avaient laissé au village Saint-Joseph, que les vieillards, les femmes et les enfants. Le PÈRE DANIEL, depuis quatorze ans dans la localité, finissait de dire la messe, quand tout à coup, le cri

de guerre des Iroquois fut entendu. Ces sauvages féroces se ruèrent comme un torrent dévastateur, sur les palissades sans défense, et massacrèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main.

Martyre du Père Daniel, 1648. — Incapable de baptiser les catéchumènes, qui cherchaient la grâce du baptême, le Père Daniel trempa son mouchoir dans l'eau, et le secouant sur la foule, il s'écria: "Mes enfants, nous serons au ciel aujourd'hui..... Fuyez et gardez la foi jusqu'à votre dernier soupir". Bravant l'ennemi, le courageux missionnaire reçut une gerbe de flèches et tomba à l'autel en murmurant le nom de Jésus. Sept cents personnes, la plupart des femmes et des enfants, furent capturées et le corps du proto-martyr de la mission huronne devint la proie des flammes, qui réduisirent en cendres et la chapelle et le village (14 juillet 1648).

Massacre du village Saint-Ignace. — Le deuxième acte de cette tragédie s'ouvrit huit mois plus tard, au printemps de 1649. Mille Iroquois avaient frayé leur chemin jusqu'au village SAINT-IGNACE qu'ils surprirent à l'aurore du 16 mars. Tous les habitants furent massacrés ou réservés pour des tortures plus terribles que la mort. Trois de ces infortunés parvinrent à s'échapper. Ils coururent donner l'alarme au village SAINT-LOUIS, distant de trois milles, et racontèrent aux Pères Brébeuf

et Lallemant, le désastre dont ils venaient d'être les témoins. Immédiatement, les missionnaires organisèrent la résistance. Cinq cents femmes et enfants furent conduits à la résidence Sainte-Marie. Quatre-vingts guerriers hurons demeurèrent pour défendre leurs demeures et avec eux les Jésuites qui refusèrent de fuir: "Ma place est au milieu de vous, disait le Père de Brébœuf; je soutiendrai votre courage, et si vous mourez, je vous aiderai à entrer au ciel." Puis on le vit, avec le Père Lallemant, baptiser les catéchumènes et absoudre les néophytes. Le village fut promptement pris, saccagé, brûlé et les chefs immolés. Quant aux missionnaires, un sort plus cruel les attendait; ils avaient à cueillir une palme plus glorieuse.

Martyre des Pères Brébœuf et Lallemant, 1649. — Alors commença une série d'horreurs et de tour-



Martyre des PP. de Brébœuf et Lallemant.

ments sans nom. Les deux apôtres furent dépouillés de leurs habits. Les Iroquois arrachèrent les ongles des victimes, percèrent leurs mains, lacérèrent leur chair, etc. Le Père de Brébœuf, rempli d'un invincible courage, fut l'objet spécial de leur férocité ; ils épuisèrent sur lui les supplices les plus raffinés. Après lui avoir coupé les lèvres et percé la gorge, ils suspendirent à son cou un collier de haches brûlantes. Semblable à un roc, l'héroïque martyr, plein de la force de Jésus-Christ, ne bronchait pas ; il souffrit jusqu'à la fin sans pousser un soupir, ni une plainte. Son âme reposait en Dieu et contemplait déjà la gloire immortelle qui l'attendait. Cette constance surhumaine était un sujet d'étonnement et d'admiration pour ses bourreaux. "Mes enfants, disait-il, à ses compagnons, regardons le ciel ; souvenons-nous que Dieu est témoin de nos douleurs, et qu'il sera notre récompense infiniment grande." Ces monstres scalpèrent le généreux confesseur, lui arrachèrent le cœur et burent son sang pour s'incorporer son indomptable énergie. / Il succomba au bout de quatre heures de ces indicibles souffrances, (16 mars 1649). Ainsi finit l'apôtre des hurons, et avec lui, la mission à laquelle il avait sacrifié les plus belles années de sa vie(1).

(1) Son crâne et ses reliques sont conservés à l'Hôtel-Dieu de Québec. Un grand nombre de miracles s'opèrent journellement par son intercession.

Le Père Lallemant, plus jeune et plus délicat, fut enveloppé dans des écorces enduites de résine auxquelles les Iroquois mirent le feu. Comme les flammes et la fumée s'élevaient, le martyr s'écria : "Voilà que nous sommes en spectacle aux anges et aux hommes". Après lui avoir arraché les yeux et rempli les orbites béantes avec des charbons embrasés, ces bourreaux, sans pitié, lui répandirent de l'huile bouillante sur la tête en dérision du baptême. Ce ne fut qu'après sept heures de cruelles tortures, que ce saint missionnaire alla ceindre la couronne si vaillamment conquise au champ de ses labeurs apostoliques.

Surprise du village S.-Jean.—Mort des PP. Garnier et Chabanel. — Durant l'absence des guerriers hurons, les Iroquois surprirent le village SAINT-JEAN, le 7 décembre 1649 ,et massacrèrent un grand nombre de néophytes. Le PÈRE CH. GARNIER, qui dirigeait cette bourgade, s'était sacrifié pour favoriser la fuite de ses ouailles, il fut tué d'un coup de hache au moment où il baptisait un catéchumène. Un apostat huron enleva la vie au PÈRE NOEL CHABANEL.

Précédemment les Pères Garnier et Châtelain envoyés au lac Nipissing n'avaient eu, pour prix de leurs souffrances, que la consolation d'ouvrir le

ciel à plusieurs enfants, qu'ils baptisèrent au moment où ils allaient expirer (1).

Les restes de la tribu huronne se réfugient à Québec, 1651. — Ces sacrifices sanglants donnèrent le coup de mort à la nation huronne, et cette chrétienté si florissante, qui promettait une race aux mâles vertus, fut noyée dans le sang des martyrs. Les Jésuites, forcés d'abandonner la péninsule, se dirigèrent vers Québec, accompagnés de trois cents Hurons, restes malheureux d'une tribu nombreuse et prospère, (1651). La petite bande de fugitifs, sous la conduite du Père RAGUENEAU, atteignit Québec sans aucun événement fâcheux et chercha un refuge dans l'ILE D'ORLÉANS, où les Hurons demeurèrent sept années. Ils y construisirent la première chapelle qui ait été érigée sur l'île.

Mais là encore, la haine des Iroquois sut les découvrir et les attaquer (26 mai 1656), et de nouveau les Hurons furent dispersés. Quelques familles dressèrent leurs tentes à Québec, à l'abri du fort SAINT-LOUIS, à SAINTE-FOYE (1657), et enfin s'établirent définitivement au village de LORETTE, où leurs descendants subsistent encore aujourd'hui.

Durant sa courte existence, la mission huronne

---

(1) Quelques années plus tard, le Père Buteux se rendant chez les Attikamègues fut tué dans une attaque des Iroquois à Trois-Rivières. Il était le septième jésuite immolé par ces barbares.

avait vu trente-six missionnaires travailler à lui inculquer les principes évangéliques. Sept avaient péri victimes de leur apostolat; onze demeuraient après le massacre pour porter à d'autres tribus, le flambeau de la foi.

* * *

Tentatives des missionnaires pour s'établir chez les Iroquois. — De 1653 à 1654, les Jésuites firent de vains efforts pour pénétrer au centre de la fédération iroquoise; mais il n'y avait plus d'évangélisation possible chez cette sanguinaire peuplade. Après le massacre des apôtres de la nation huronne, la furie guerrière des alliés iroquois se tourna vers les tribus habitant la région des grands lacs; en 1654 ils détruisirent la nation des ERIÉS.

Les Onnontagués reçoivent les missionnaires. — La paix ayant été conclue (1645), avec les CINQ-NATIONS, le Père LEMOYNE se rendit chez les ONNONTAGUÉS où on le reçut avec joie; il trouva au milieu de ce canton idolâtre une église chrétienne composée d'une multitude de Hurons captifs dont la foi, mise aux plus rudes épreuves, était sortie brillant d'un nouvel éclat.

Les Onnontagués ayant demandé plus tard de nouveaux missionnaires au gouverneur de la Nouvelle-France, les Pères CHAUMONOT et DABLON furent envoyés avec une escorte de cinquante soldats. Les Iroquois, jaloux et implacables,

s'efforcèrent de capturer les canots et de mettre en pièces la petite troupe (1656) (1).

Les Outaouais demandent des ouvriers évangéliques. — Tandis que la chrétienté iroquoise s'annonçait sous des auspices si favorables, une troupe nombreuse d'OUTAOUAIS, peuple du Nord, était descendue à Québec pour demander des missionnaires. On leur accorda les PP. MESNARD et GAREAU. Ils furent assaillis en route par les Agniers en guerre avec les Outaouais, et dès la première charge, le Père Gareau eut l'épine dorsale fracturée. Il expira au bout de quatre jours en priant pour ses barbares agresseurs (1656).

En 1660, le Père René Mesnard suivit à KEWANA, sur les bords du lac Supérieur, une bande d'Outaouais, qu'il évangélisa durant vingt ans. Il releva la croix que ses compagnons Jogues et Raimbault avaient plantée au Sault-Sainte-Marie. Cet intrépide apôtre, en s'efforçant d'atteindre les Sioux, périt dans les bois, victime de la faim et de la barbarie des sauvages. Il jouissait d'une

(1) Le Père de Lamberville exerçait son apostolat chez les Onnontagués et engagea ces sauvages à la paix en 1684.

Le Père Millet eut beaucoup à souffrir chez les Onneyouths après que M. de Denonville, par une indigne supercherie, eût fait prisonniers les principaux chefs iroquois qu'il avait mandés à Cataracoui (1686). La fureur de ces indiens, en apprenant cette nouvelle, fut à son comble, et une déclaration de guerre s'en suivit.

grande réputation de sainteté parmi ses néophytes (1).

Mission chez les Illinois, 1670. — Sans se laisser effrayer par un sort si tragique, le Père Claude Allouez, en compagnie du Père Dablon s'avança jusque chez les Illinois (1670), où il érigea une chapelle et fit un grand nombre de prosélytes. Le Père Gravier, le fondateur de cette chrétienté, avait rencontré de grands obstacles, de la part des charlatans, qui exerçaient un empire absolu sur l'esprit grossier de ces peuples féroces et superstitieux. Il dut faire un voyage à Michillimakinac; ces imposteurs profitèrent de son absence pour recouvrer une partie de leur ascendant; à son retour le missionnaire fut massacré à Péouarias. Les Pères Bineteau, Daloes et Mermet qui le remplacèrent, recueillirent des fruits plus abondants.

Le Père Marquette chez les Illinois. — Le Père Jacques Marquette avait d'abord été destiné à entreprendre les missions de la baie d'Hudson, mais il se rendit chez les Outaouais (1668), où il

(1) La mission sulpicienne de *Kenté* (baie de Quinté, Ont.) était fondée par MM. *Fénelon* et *Trouvé* en 1668. L'année suivante, MM. *Dollier* et *Gallinée, s. s.*, exploraient le lac Ontario et plantaient la croix sur les bords du lac Erié; ils pensaient arriver au Mississipi en descendant l'Ohio, mais ils durent rebrousser chemin (1669).

trouva deux mille âmes remplies de la plus grande docilité. L'année suivante, l'infatigable apôtre était chez les Hurons du Sault-Sainte-Marie. La persécution iroquoise ayant obligé ces indiens à s'exiler, le P. Marquette les suivit à l'île de Michillimakinac où ils se réfugièrent. De là il pénétra chez les Illinois qui le sollicitaient avec instances de visiter leur pays (1673). Après un séjour de deux ans au milieu de ces sauvages, ce missionnaire voulut retourner chez ses premiers néophytes à Michillimakinac. Bien que sa santé fût épuisée par de longs travaux et d'incessantes fatigues (1), il se mit en route avec courage. Peu après son départ de Kaskaskia, ceux qui le conduisaient se virent obligés de le déposer à cause de sa grande faiblesse, au fond du léger canot d'écorce, puis on s'engagea sur le lac Michigan, espérant arriver à temps au village indien pour avoir du secours. Le saint religieux conservait en cet état une égalité d'esprit, une résignation admirable, consolant ses chers compagnons et



Le Père J. Marquette, S. J.

(1) Le Père Marquette, accompagné de Jolliet, découvrit le Mississipi le 18 juin 1673 et explora le fleuve jusqu'au golfe du Mexique.

s'entretenant dans une douce union à Dieu. Sentant sa dernière heure arrivée, il se fit descendre sur le rivage où, nouveau Xavier, plein de foi et de reconnaissance, il rendit le dernier soupir, dans une chétive cabane d'écorce au milieu des bois et privé de tout soulagement (19 mai 1675). Comme un vrai soldat du Christ, le Père Marquette mourut les armes à la main. Les indiens creusèrent sa tombe dans le sable, sur les bords de la rivière qui porte son nom, et au-dessus dressèrent une croix. C'est là qu'il repose.

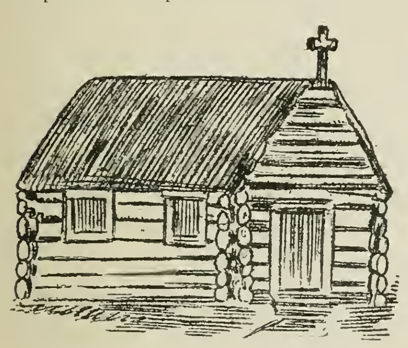
Premières missions à la Louisiane. — Vers la fin du XVII[e] siècle, des ecclésiastiques du séminaire des MISSIONS-ÉTRANGÈRES, récemment établis sur les bords du Mississipi, annonçaient l'évangile à tous les peuples de cette grande contrée connue sous le nom de LOUISIANE.

En 1697, le séminaire de Québec se joignit au mouvement enthousiaste qui entraînait tant de généreux apôtres vers les tribus illinoises; l'établissement d'un village à KASKASKIA est la preuve du dévouement qu'il sut déployer.

L'avantage de ces missions fut la découverte et le développement de l'Ouest américain où Jésuites, Récollets et prêtres du Séminaire travaillèrent en commun, pour étendre le règne de Dieu et les bienfaits de la civilisation.

* * *

La foi en Acadie. — L'ABBÉ AUBRY, qui accompagnait l'expédition de M. DE MONTS en 1604, a été le premier apôtre de l'ACADIE. Grâce à son zèle actif, des efforts sérieux furent faits pour convertir les MICMACS, les ETCHEMINS et les ABÉNAQUIS, répandus dans les immenses régions qui forment aujourd'hui la NOUVELLE-ECOSSE et le NOUVEAU-BRUNSWICK. On a vu précédemment que les discussions avec les calvinistes paralysèrent ces essais d'évangélisation.



Première chapelle de l'Acadie.

Un missionnaire , l'abbé JESSÉ FLÉCHÉ, envoyé par Robert Ubaldini, nonce du pape à Paris, suivit M. de POUTRINCOURT à PORT-ROYAL, en 1610 ; il parvint à convertir Mambertou, le chef des Abénaquis, et le baptisa avec vingt et un sauvages. Ce "sagamo" (chef) était spirituel et magnanime : ces qualités, jointes à son grand âge, lui donnaient un irrésistible ascendant sur toute sa tribu, qu'il amena à Jésus-Christ. Ce furent les prémices de la chrétienté abénaquise.

Les Jésuites à Saint-Sauveur. — Le provincial des

Jésuites, en exécution des promesses faites à Henri IV, nomma pour aller en Amérique avec le jeune de Biencourt, les PP. Biard et Massé. Mais arrivés à Dieppe, ils apprirent que deux marchands huguenots, associés de M. de Poutrincourt, ne voulaient point leur permettre de s'embarquer. Madame la marquise de GUERCHEVILLE, très dévouée à l'œuvre des missions, fut indignée de ces procédés; elle offrit quatre mille livres, pourvu que les Jésuites fussent adjoints à l'expédition de M. de Poutrincourt. Les deux religieux arrivèrent en 1611, et s'établirent à Saint-Sauveur; peu après, d'autres suivirent, parmi lesquels le FRÈRE DU THET (1612) et le PÈRE QUENTIN (1613). Ils étendirent graduellement le champ de leurs labeurs, jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Mais leur zèle ne rencontra pas tout le succès qu'il méritait. Les querelles intérieures et les guerres avec les colonies voisines entravèrent leur dévouement, et bientôt, il ne demeura de ces florissantes missions, que des ruines fumantes.

Destruction de Port-Royal. — ARGALL, sous-gouverneur de la Virginie, ravagea l'Acadie et détruisit Port-Royal, en 1613. Le Père Biard fut conduit prisonnier dans la Nouvelle-Angleterre, tandis que le Père Massé avec quatorze autres, abandonnés sur la mer, dans une barque, étaient recueillis par des vaisseaux de Saint-Malo; ils

atteignirent leur patrie, après avoir couru mille dangers (1).

Les Récollets en Acadie. — En 1619, six Récollets arrivèrent en Acadie. Ils parcoururent les forêts des deux rives de la Baie-Française (baie de Fundy), et évangélisèrent avec succès plusieurs tribus. L'un de ces missionnaires, le Père SÉBASTIEN, s'était avancé jusqu'à l'île de MISCOU, à l'entrée de la baie des Chaleurs. Après y avoir prêché la parole de Dieu, il retourna à travers les bois à Port-Royal, où, à peine arrivé, il mourut de faim et de fatigue. Les Récollets, empêchés de revenir à Québec avec Champlain, purent néanmoins repasser en Acadie (1633), et y poursuivre leurs œuvres apostoliques.

JEAN DE LAUNOY de RAZILLY, nommé gouverneur de l'Acadie (1632), donna un grand élan à la cause catholique. Il y établit les chevaliers DE MALTE, et intéressa l'Ordre entier à l'œuvre des missions, ce qui mit un grand sentiment de sécurité dans la colonie et soutint le courage des apôtres du Christ. On fonda une école pour les enfants indiens, ainsi qu'un hospice sur les bords de la baie de Fundy; la direction en fut confiée aux religieux Récollets.

"D'AULNAY DE CHAMISAY devenu chef de la colonie (1638), se hâta de transférer à Port-Royal, tous

(1) Le Père E. Massé revint dans la Nouvelle-France, en 1625, avec les missionnaires envoyés à Québec.

les colons établis à la Hève. Par ses ordres fut construit le séminaire de Port-Royal. C'était une sorte de monastère habité par douze religieux. Les religieux s'étaient engagés à desservir la colonie acadienne et à faire des missions parmi les peuplades indigènes. Malheureusement les circonstances ne permirent pas à cette bonne œuvre de se développer et de porter les fruits qu'elle donnait lieu d'attendre."*(P. Bourgeois, Hist. du Canada).*

Partage des missions. — A cette époque (1646), on projeta de diviser le travail apostolique entre les ordres religieux établis dans la colonie; aux Jésuites fut assignée l'évangélisation des indigènes; les stations de chasse et de pêche furent placées sous la direction des Récollets, tandis que les nouvelles paroisses étaient à la charge des prêtres de la Société des Missions-Etrangères. Ainsi organisée, l'œuvre de la foi fit d'immenses progrès et laissa de profondes impressions dans les cœurs. Quatre-vingts ans plus tard, Mgr de Saint-Vallier, visitant ces contrées, trouva les emblèmes de la Rédemption, révérés sur les bords du Miramichi, de la baie des Chaleurs et de la Gaspésie, ainsi qu'à l'Ile Saint-Jean.

Réorganisation des missions abénaquises. — Les Abénaquis, en 1646, envoyaient trente députés demander aux autorités de Québec, qu'un *chef de la prière* les visitât. Le Père Druillettes partit

sur le champ avec les délégués, réorganisa ces missions détruites en 1613, et fit de cette nation sauvage, l'amie fidèle des Français.

Le Père Albanel chez les Esquimaux. — En 1672, le Père CHARLES ALBANEL dirigeait ses pas vers la baie d'Hudson, pour christianiser les ESQUIMAUX et prendre possession, au nom de Dieu et du roi de France, de ces régions du Nord. Les efforts du missionnaire, demeurèrent à peu près stériles.

Les Sulpiciens en Acadie. — Mgr de Saint-Vallier introduisit les SULPICIENS en Acadie (1686). Ils avaient la charge des églises de PORT-ROYAL, de BEAUBASSIN, de MINAS, etc., etc. L'histoire mentionne particulièrement MM. GEOFFROY et BAUDIN. Eprouvés par la persécution, ces prêtres n'abandonnèrent le théâtre de leurs travaux qu'àprès l'expulsion des Acadiens (1755).

Jusqu'au traité d'Utrecht (1713), les officiers français de la marine et de la colonie se montrèrent empressés à promouvoir l'œuvre de l'Eglise, qu'ils regardaient, à bon droit, comme la clef de voûte de la civilisation des sauvages, et de l'organisation coloniale. Les progrès du catholicisme marchaient de pair avec ceux du pays. C'est pourquoi les intéressés étaient soigneux d'entretenir des communications constantes avec l'évêque de Québec, le séminaire de Saint-Sulpice et celui des Missions-Etrangères à Paris, d'où tant

d'apôtres partirent pour l'ORIENT et le NOUVEAU MONDE.

Les traditions de zèle ne se perdirent pas, et les annales de cette époque (1604-1760) pourraient s'intituler : "*Les actes des Apôtres de la Nouvelle-France*".



Les Missions de la Nouvelle-France au XVIIe siècle.

1° les Récollets.	*à Québec, 1615.*	**Principaux Missionnaires :** PP. D. Jamay, J. Dolbeau, J. Le Caron, F. Pac. Duplessis (1615) ; G. Le Baillif (1621) ; P. Huet (1622) ; N. Viel (†1625) (1) ; F. G. Sagard (1623). Retournés en France, lors de la prise de Québec, les Récollets reviennent en 1670.
		Principaux Faits : Construction de la chapelle de l'Immaculée-Conception ; célébration de la première messe dite depuis Jacques Cartier (25 juin 1615) ; ouverture d'une école à Trois-Rivières et à Tadoussac. Edification des sauvages qui se rendent aux cérémonies religieuses.
	en Acadie	à Port-Royal. Le gouverneur J. de Launoy aide les missionnaires, leur confie une école et un hospice.
	chez les Hurons	**Principaux Missionnaires :** PP. Le Caron, N. Viel (†1625) ; F. G. Sagard, historien des missions.
	" " Illinois	**Principal Missionnaire :** P. G. de la Ribourde (†1680).
2° les Jésuites	*en Acadie, 1604.*	**Principaux Missionnaires :** Les PP. E. Massé et Biart (1611) ; Quentin (1613) ; Druillettes (1646) ; F. Du Thet (1612).
		Principaux Faits : Les efforts des missionnaires sont contrecarrés par les colons calvinistes. Etablissement des missions de Miscou (St-Charles), de Ste-Anne, C. B., (1634). Les Abénaquis se joignent aux Français pour combattre les Anglais et leurs alliés.

Les missions de la Nouvelle-France au XVIIe siècle. — (Suite.)

2° les Jésuit s.

à Québec, 1625.

Principaux Missionnaires : PP. C. Lallemant, J. de Brébœuf, E. Massé et deux frères. Ces missionnaires chassés lors de la prise de Québec, reviennent en 1633. — PP. de Nouë, Le Jeune, Davoust, Daniel, Vimont, Pijart.

Résultats : Etablissement du premier collège classique (1635), d'un collège montagnais à Sillery (1638), d'un séminaire huron à Québec (1638).

*chez les **Hurons**, la plus importante des missions chez les sauvages.*

Principaux Missionnaires : PP. Daniel (†1648), J. de Brébœuf (†1649) (sa vie est un résumé admirable des travaux et des souffrances des apôtres chez les Peaux Rouges). — PP. Jogues (1642), Raimbault, Bressani, Chs Garnier (†1649), N. Chabanel (†).

Principaux Faits : Etablissement d'une résidence et d'une chapelle à St-Joseph d'Ihonatiria, et de cinq villages hurons.— Les Hurons sont dispersés par les Iroquois. Le P. Ragueneau en conduit un bon nombre au village de la Jeune Lorette, près Québec, où sont encore leurs descendants.

Princ. Missionnaires.

*a **Trois-Rivières*** — P. Buteux établit la résidence de la Conception (1634).

*chez les **Iroquois*** — PP. Lemoyne (1645), Jogues (†1646), Buteux (†1652), de Lamberville (1684). — Une résidence est établie pour les sauvages à Laprairie de la M, une partie de la tribu s'y retire ; en 1674, elle se transporte au Sault-St-Louis.

*chez les **Ériés*** — PP. Fremin, Le Mercier et Mesnard (1654).

*chez les **Outaouais*** — Le P. Mesnard y réside vingt ans (1660).

*chez les **Illinois*** — P. Gravier, fond., PP. Allouez et Dablon (1670), Bineteau et Mermet, Marquette (1673).

3° les Sulpiciens.

à Montréal, 1657.

Principaux Missionnaires : MM. de Queylus, grand vicaire de l'archevêque de Rouen, Souart, Galinier et d'Allet, Le Maître et Vignal (†1661).

Résultats : Fondation du séminaire de Montréal.—Construction d'une enceinte palissadée pour les Iroquois, sur le Mont-Royal "fort de la montagne" (1677). En 1686, cette résidence est transférée au Sault-au-Récollet, de là au lac des Deux-Montagnes, en 1720. Des écoles sont fondées pour l'instruction des enfants.

en Acadie, 1686. MM. Geoffroy et Beaudin desservent les églises de Port-Royal, de Beaubassin et des Mines. Ces missions sont abandonnées après l'expulsion des Acadiens en 1755.

à Kenté, 1668. MM. Fénelon et Trouvé (1668).

RESULTATS GENERAUX. — On peut dire des missions de la Nouvelle-France, comme on a dit des Croisades : "Aucune n'a réussi, mais toutes ont réussi." En effet, si elles n'amènent pas la civilisation des indigènes en même temps que leur conversion, elles posent les fondements solides sur lesquels le pays va se fixer et croître :

1° — L'attention des catholiques français se tourne vers le nouveau monde.
2° — De généreuses aumônes et des dévouements plus généreux encore, le soutiennent.
3° — Nos principales maisons d'éducation et des institutions de bienfaisance s'établissent solidement.
4° — L'influence française s'étend et triomphe dans le pays.
5° — L'instruction se donne dans les principaux centres, la culture du sol est encouragée.
6° — Les chemins sont ouverts aux explorateurs. . . . et, dans le sens précis du mot, le Canada est **découvert**.

REMARQUES. — Dans les années qui précèdent la fondation de Québec, il y eut quelques essais d'évangélisation, mais les missions proprement dites commencent à l'arrivée des Récollets en 1615.

EN ACADIE. — Le premier apôtre de l'Acadie est l'abbé Aubry qui fait partie de l'expédition de M. de Monts (1604).—Un missionnaire, l'abbé Jessé Fléché, envoyé par le nonce du pape, accompagne M. de Poutrincourt en 1610 et convertit Membertou, le chef des Abénaquis. — Les prêtres du séminaire des Missions-Etrangères partagent les travaux apostoliques des Jésuites et des Récollets dans cette contrée. — En 1699 les Chevaliers de Malte s'y établissent.— Les prêtres du séminaire de Québec s'unissent aux Jésuites pour évangéliser la Louisiane.

(1) Quand la date est accompagnée d'une croix, elle indique l'année du martyre ; seule, elle marque l'année de l'arrivée du missionnaire.



Association de La Sainte-Famille.

L'acte de fondation est signé par M. Souart, s. s., le Père Chaumonot, Mme d'Aillebout, la Vénérable Marguerite Bourgeoys, la Sœur Macé, supérieure de l'Hôtel-Dieu et Mlle Jeanne Mance (1663).

III.

FONDATION DE VILLE-MARIE.

Société de Notre-Dame de Montréal. — Les relations des Jésuites, qui circulèrent en France à cette époque éveillèrent un grand intérêt pour le Canada, et firent surgir plus d'un noble dévouement à sa cause.

M. l'abbé Olier et M. de la Dauversière s'étant



M. l'abbé Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice

rencontrés dans une galerie du château de Meudon, se saluèrent comme autrefois saint François d'Assise et saint Dominique; par une inspiration

divine, ils se reconnurent destinés à travailler à la gloire de Dieu dans la Nouvelle-France. Après s'être communiqué leurs vues, ils formèrent une association sous le titre de SOCIÉTÉ DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL. Les membres qui la composèrent, résolurent d'élever sur l'île de ce nom, une ville qui serait comme le boulevard de l'Eglise catholique dans cette partie du monde. Ils déterminèrent que cette cité, consacrée à la Mère de Dieu, bouclier de la vraie foi, porterait le nom de VILLE-MARIE, et qu'on y établirait trois communautés religieuses vouées à honorer l'une des trois augustes personnes de la SAINTE FAMILLE. "Au moyen de ces mesures, disaient-ils, les associés espèrent de la bonté divine voir en peu de temps une nouvelle chrétienté, qui imitera la pureté et la charité de la primitive". C'est avec ce religieux enthousiasme que fut conçu et exécuté le plan de la fondation de Montréal. Le Père Leclerc, dans sa "Relation de la foi", écrivait à ce sujet : "M. l'abbé Olier, qui le premier conçut ce dessein, en formait le projet depuis longtemps ; et on peut dire que de tous les projets que l'on a faits pour soumettre le nouveau monde à l'empire de Jésus-Christ, il n'y en a point eu de plus désintéressé, de plus solide, ni de mieux concerté que celui-là."

M. P. Chomedey de Maisonneuve. — Pour exécuter cette entreprise, Dieu suscita un chevalier

chrétien dont "l'âme était aussi bien trempée que l'épée". M. PAUL CHOMEDEY DE MAISONNEUVE (1600-1676), profondément ému par la lecture des Relations de la Nouvelle-France, s'offrit au Père J. Lallemant, arrivé depuis peu du Canada, pour consacrer sa vie, son temps et ses services à l'œuvre de Montréal et à la conversion des peuplades sauvages. Le jésuite, qui vit en cette démarche du gentilhomme le secret dessein de la Providence, le proposa sur le champ aux Associés comme un serviteur dévoué de l'Eglise et un militaire brave et expérimenté (1). On se hâta de l'accepter comme étant vraiment l'homme qui convenait à un établissement projeté au nom de la religion, et sous la protection de Marie, dont il était un fervent serviteur. Avant le départ de l'expédition, les Associés se réunirent à Notre-Dame de Paris, et, d'un commun accord,



M. P. CHOMEDEY DE MAISONNEUVE.

(1) "Je suis sans intérêt, dit M. de Maisonneuve à M. de la Dauversière, j'ai assez de bien pour mon peu d'ambition. J'emploierai ma fortune et ma vie à votre entreprise, sans autre récompense que l'honneur de servir mon Dieu et mon Roi dans les armes que j'ai toujours portées."

consacrèrent l'île de Montréal à la sainte Famille (1).

Départ pour la Nouvelle-France. — En 1641, la petite troupe, composée de quarante-cinq hommes ayant à leur tête M. de Maisonneuve, fit voile pour la Nouvelle-France. On comptait à peine deux cents Européens dans le Canada lorsque arrivèrent les premiers colons pour l'île de Montréal.

M. de Maisonneuve passa une année à Québec (2), et l'on fit beaucoup d'instances pour l'empêcher d'accomplir son généreux dessein, lui représentant surtout les dangers qu'il aurait à rencontrer de la part des sauvages: "Je suis venu, dit-il, pour fonder une colonie à Montréal; il est de mon honneur d'accomplir ma mission, dût chaque arbre de la forêt se changer en Iroquois".

Arrivée des colons de Montréal. — Accompagné du gouverneur M. de Montmagny, du Père Vimont, supérieur des Jésuites, de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, il débarquait sur l'île de Montréal, à la Pointe a Callières, le 17 mai 1642.

---

(1) L'île de Montréal fut consacrée à la sainte Famille le 2 février 1642. Le pape Urbain VIII (1643) accorda une indulgence pour tout associé ou colon qui visiterait ce jour-là une chapelle dédiée à la sainte Vierge.

(2) En compagnie de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, il reçut l'hospitalité de M. Pierre de Puiseaux, durant l'hiver de 1642, dans l'anse Saint-Michel, en bas de Sillery.

En mettant pied à terre, M. de Maisonneuve et toute sa troupe se jetèrent à genoux pour offrir à Dieu leurs hommages, et prendre possession en son nom de ce domaine nouveau, après quoi on dressa des tentes pour passer la nuit.

Première messe au pied du Mont-Royal. — Le lendemain, sur un autel préparé et orné de feuillage par les soins de Mlle Mance et de Mme de la Peltrie, le Père Vimont, après avoir entonné le *Veni Creator,* célébra la sainte messe au milieu des chants de joie de ces fervents chrétiens. Le saint Sacrement demeura exposé toute la journée et Jésus-Christ prit ainsi possession de cette terre, qui n'était colonisée que pour l'augmentation de sa gloire et l'extension de l'Eglise catholique dans les lointaines contrées de l'Amérique du Nord.

Après la messe, le Père Vimont adressa aux colons ces remarquables paroles qui résonnaient comme une prophétie: "Ce que vous voyez ici n'est qu'un grain de sénevé, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de foi et de religion, qu'il faut sans doute que le ciel ait de grands desseins, puisqu'il se sert de tels instruments pour son œuvre; je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne soit multiplié et ne s'étende de toutes parts." Deux siècles et demi, écoulés depuis, ont réalisé les magnifiques espé-



Chapelle érigée à Ville-Marie en 1642, par les premiers colons de Montréal.

rances que ces paroles inspirées avaient fait concevoir.

A la chute du jour, on s'empara de quelques mouches phosphorescentes — vulgairement appelées *mouches à feu* — qui voltigeaient sur les herbes des prairies voisines; on les enferma sous un verre qu'on suspendit au-dessus de l'autel en guise de lampe. Ce fut la première veilleuse de Jésus-Hostie dans la ville de Marie.

Edification donnée par la jeune colonie. — On vit alors ce peuple naissant offrir une image des premiers âges chrétiens par la touchante piété, le zèle désintéressé, le courage à toute épreuve de ses membres, qui tous ne voulaient que la gloire de Dieu et le salut des indigènes.

A l'automne de 1642, l'inondation menaça le fort. Dans ce danger, M. de Maisonneuve, se confiant en la Providence, planta au bord des flots une croix de bois et fit vœu, si Dieu sauvait l'enceinte qui renfermait toutes les espérances de la petite colonie, d'en porter une semblable sur ses épaules jusqu'au sommet de la montagne. Sa confiance fut récompensée: les eaux s'arrêtèrent et reprirent lentement leur cours. Le 25 décembre 1642, le fondateur de Ville-Marie accomplit sa promesse en portant, l'espace d'une lieue, une croix qu'il planta au sommet du Mont-Royal. A partir

de ce jour, un pèlerinage s'établit à la *croix de la montagne*.

Les sauvages, touchés par la bonté du gouverneur et par la vie admirable des colons français, se présentaient nombreux pour embrasser la foi. Dès 1643, soixante-dix à quatre-vingts néophytes entrèrent dans le giron de l'Eglise ; le chef même de l'île des *Allumettes*, que les Français appelaient le BORGNE, se convertit et reçut au baptême le nom de Paul.

Fondation du séminaire Saint-Sulpice. — En 1657, les abbés de QUEYLUS, SOUART, GALINIER, d'ALLET, jetèrent à Montréal, les fondements du SÉMINAIRE SAINT-SULPICE, destiné à la formation scientifique et religieuse du clergé. Ce sont les SULPICIENS qui ont fait Montréal ; c'est à leur charité et à leurs sacrifices que la grande métropole doit la plupart des établissements de religion et d'éducation, qui font aujourd'hui sa gloire (1). Dès leur arrivée, ils se dévouèrent aux intérêts de la religion et de la colonie avec un zèle qui ne s'est jamais démenti ; partageant la bonne et la mau-

(1) M. Gabriel Souart, fonda à Montréal, en 1668, une école pour les enfants sauvages, dont M. François de Belmont fut le premier maître. Jusqu'en 1800, tous les curés de Notre-Dame faisaient l'école en face du séminaire dans une maison qui a été remplacée par le cabinet de lecture. Ils se plaisaient à joindre à leur signature, dans les registres, le titre de *"maître d'école."*

vaise fortune des CANADIENS-FRANÇAIS, ils conservèrent par leur sage direction et leur vigilance assidue, la foi et les mœurs, au sein de cette chrétienne population.

Origine du pèlerinage de Sainte-Anne de Beaupré.— M. de Queylus, abbé de Loc-Dieu, avait reçu le titre de vicaire général de l'archevêque de Rouen, titre que le supérieur des Jésuites portait jusque-là. Après l'installation de ses confrères, il fixa sa résidence à Québec, et s'empressa d'aller visiter le sanctuaire Sainte-Anne de Beaupré. Ce lieu, que la protection du ciel et la piété de nos pères ont rendu célèbre, avait vu, dès l'origine du pays, s'élever sur le rivage du Saint-Laurent, une modeste chapelle dédiée à sainte Anne — pieux souvenir de la dévotion des Bretons à Sainte-Anne d'Auray, sans nul doute.— Malheureusement, placé trop près du fleuve, l'humble édifice était sans cesse en danger d'être emporté par les inondations printanières. M. de Queylus désigna l'endroit où devait être bâtie la nouvelle église. Livrée au culte en 1660, elle fut dès lors visitée par de nombreux pèlerins. Les



M. l'abbé de QUEYLUS, S. S.

sauvages chrétiens, inspirés par les missionnaires, avaient l'habitude, chaque année, de se rendre à Sainte-Anne de Beaupré pour assister à la fête de la patronne des marins et des colons français.

L'île de Montréal cédée aux MM. de Saint-Sulpice. — Ville-Marie semblait peu prospérer entre les mains de la Société de Notre-Dame de Montréal; c'est pourquoi la joie fut immense parmi les colons, quand ils apprirent que l'Ile avait été cédée à la compagnie de Saint-Sulpice (1663). Cette société jouissait déjà d'un grand renom de science et de piété, et comptait parmi ses membres un bon nombre d'hommes distingués par leurs talents et leurs vertus, ce qui faisait bien augurer pour l'avenir de la jeune cité.

* * *

Les Iroquois multiplient leurs attaques contre les établissements français. — L'ILE DE MONTRÉAL était le lieu le plus exposé à la fureur des Iroquois. Encouragés par leurs triomphes sanguinaires chez les Hurons, ils multiplièrent leurs attaques contre les établissements situés sur les bords du SAINT-LAURENT, et, de 1650 à 1660, le règne de la terreur prévalut chez les Français. A peine une année, un mois se passait-il sans qu'une alerte fût donnée par ces terribles ennemis, qui remplissaient les forêts et les rivières avoisinantes. Souvent, les pionniers étaient obligés de se réfu-

gier dans les *forts* pour échapper à leur poursuite ; Ville-Marie, dans un seul mois, perdit cent hommes. Mlle Mance et les religieuses hospitalières trouvèrent plus d'une occasion d'exercer leur dévouement, en soignant les blessures des défenseurs de la patrie, et il arriva maintes fois que les Iroquois se tinrent en embuscade, des nuits entières, dans les jardins de l'Hôtel-Dieu, pour surprendre "les filles blanches," le matin à leur sortie.

Pour protéger la ville contre ces attaques, M. de Maisonneuve, peu après son arrivée, forma une confrérie militaire de soixante-trois colons, chargés de la défendre. Ces confrères, appelés les *Soldats de la très Sainte-Vierge,* avaient pour chef le gouverneur lui-même. Ils montaient la garde à tour de rôle, et la sentinelle, dès la veille, se préparait par la confession et la communion : les périls les plus grands , la mort même de leurs compagnons, ne pouvaient rebuter la confiance, ni affaiblir le courage de ces braves.

Deux prêtres de Saint-Sulpice devinrent la proie de la fureur iroquoise. M. Le Maitre saisi par ces sauvages, à la ferme Saint-Gabriel, pendant qu'il disait son bréviaire, eut la tête coupée, le 29 août 1661 ; ces barbares l'emportèrent comme un trophée dans leur village. La tradition rapporte qu'à leur grande terreur les traits de la victime



Massacre de M. Le Maitre, s. s.

restèrent imprimés, comme sur une cire blanche, sur le mouchoir qui enveloppait sa tête. Deux mois plus tard, M. VIGNAL était surpris et massacré à l'île Saint-Pierre (25 octobre 1661) ; les Iroquois en firent un horrible festin sous les yeux de ses compagnons épouvantés.

Trait d'héroïsme accompli par seize jeunes Montréalais. — A cette époque de luttes, fut accompli un trait de vaillance chrétienne, qui mérite d'être signalé. Un jeune héros, DOLLARD DES ORMEAUX, voyant l'audace des Iroquois grandir de jour en jour, et la vie des colons si remplie d'anxiétés, que plusieurs, découragés, repartaient pour la France, résolut de se dévouer pour sauver la colonie. Il réunit seize jeunes gens de Montréal, et leur communiqua sa généreuse ardeur. Avant d'aller rencontrer l'ennemi, ces hommes courageux firent leur testament, et après s'être confessés et avoir communié, ils se mirent en route pour aller attendre les Iroquois au LONG-SAULT (sur l'Ottawa). Avec l'aide d'une cinquantaine de Hurons et d'Algonquins, ils repoussèrent pendant dix jours, les attaques de sept cents Iroquois, et leur firent éprouver des pertes considérables. A la fin, abandonnés par la plupart de leurs alliés, ils succombèrent, mais en braves (1660). Les cadavres amoncelés autour de la palissade, servirent d'échelles aux vainqueurs, pour pénétrer dans le

fort. Les guerriers indiens furent si stupéfaits de la résistance de ces quelques hommes, qu'ils abandonnèrent leur projet de détruire Québec et s'enfuirent dans leurs cantons. Le dévouement de Dollard et de ses compagnons avait sauvé la Nouvelle-France, pour cette année.

Ces dix-sept hommes étaient des héros chrétiens. Chaque fois qu'ils avaient repoussé un assaut, ils se mettaient à genoux pour rendre grâce à Dieu de leur victoire. C'est la foi qui leur donnait le courage invincible dont ils firent preuve. L'un de ces vaillants, prisonnier et brûlé à petit feu par les Iroquois, les étonna par sa ferveur et sa patience. On lui coupait un doigt d'heure en heure, pour prolonger son supplice ; il ne poussa pas une plainte ; et après chaque amputation, il remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour lui. *(Pris en partie de l'Histoire du Canada, par Baudoncourt.)*

Voilà quelles scènes d'horreur nos ancêtres avaient à contempler, et à quels malheurs ils étaient jour et nuit exposés. Pour faire face à ces dangers sans cesse renaissants, et sur l'invitation de M. de Maisonneuve, cent quarante citoyens de Montréal s'offrirent pour former la milice de la SAINTE-FAMILLE, et s'engagèrent à défendre l'île au prix de leur sang (1663) (1). "Les miliciens de

---

(1) L'ordonnance de M. de Maisonneuve, instituant la milice

la Sainte-Famille montrèrent tant de valeur, qu'à voir leur mépris de la mort, on les eût pris pour des croisés" (1). A cette époque c'était tout ce qui se trouvait d'hommes capables de porter les armes, pour la défense de la petite ville française contre les Iroquois. Leur foi généreuse reçut sa récompense, car jamais ces cruels indiens ne réussirent à s'emparer de la cité naissante, si bien placée sous la sauvegarde de JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

Sage administration de M. de Maisonneuve. — M. de Maisonneuve gouverna Ville-Marie durant vingt-quatre ans, avec une prudence sans égale. "Gentilhomme de cœur et de vertu," il s'employa en toute occasion à favoriser l'établissement du règne de Dieu dans la colonie. La série d'ordonnances qu'il a laissées est une preuve évidente de sa fermeté pour le maintien de la justice et de la morale, et de son dévouement à la religion catholique. Il sut toujours allier dans un rare degré, le caractère résolu et décidé d'un militaire à la simplicité et à la douceur d'un saint. "Administrateur sage et habile autant que vaillant capitaine, il fit de ses colons des citoyens dignes

---

de la Sainte-Famille, portait ces mots: "Nous, attendu que *cette île appartient à la sainte Vierge,* avons cru devoir inviter et exhorter ceux qui sont zélés pour son service, de s'unir ensemble, etc., etc."

(1) M. l'abbé L. Colin, s. s. Discours prononcé à l'inauguration du monument Maisonneuve, le 1er juillet 1895.

des admirables destinées de Montréal" (1). Son désintéressement, sa générosité, surtout son admirable charité, qui ne connaissait pas de bornes, le rendaient un modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes. Homme de grande oraison il était profondément pénétré des maximes de l'Evangile ; cette conviction lui donnait une force d'âme admirable dans les plus grandes adversités.

Mais comme pour tant d'autres bienfaiteurs de l'humanité, l'ingratitude récompensa les bienfaits qu'il s'était plu à répandre sur le sol de la Nouvelle-France. A l'arrivée de M. DE TRACY en Canada, la colonie était aux abois et les difficultés semblaient surgir de toutes parts. Le nouveau gouverneur crut devoir destituer et renvoyer en France M. de Maisonneuve," comme étant incapable de la place et du rang qu'il tenait" (1664). Sa haute vertu l'empêcha de se plaindre de cette injustice, qui ne servit qu'à faire briller dans tout son éclat, le magnanime caractère de l'illustre gentilhomme.

Laissant Ville-Marie en deuil, M. de Maisonneuve partit calme et digne. A Paris, il vécut dans l'obscurité et le silence, tout occupé de sa sanctification, et heureux encore de saisir l'occasion de faire du bien à sa chère cité canadienne.

Sa mort en 1676. — C'est à Saint-Etienne du

---

(1) (M. l'abbé Colin, s. s.)

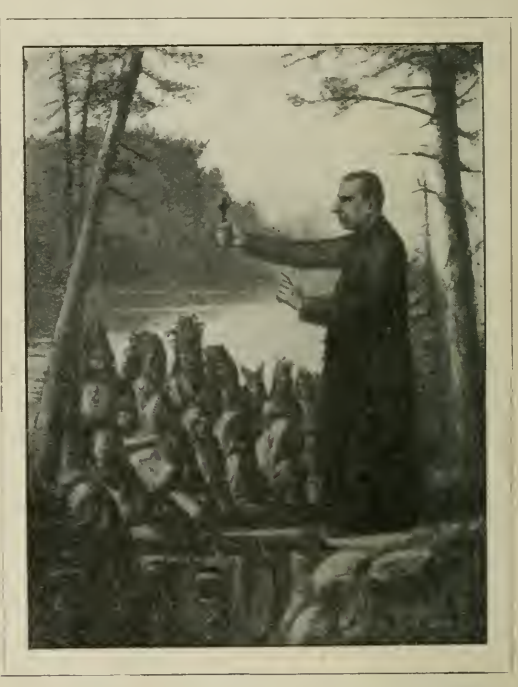
Mont que le premier gouverneur de Montréal, onze ans après son départ (9 septembre 1676), fut appelé à la récompense de ses labeurs. "Sa vie avait été aussi rude que celle de nos missionnaires; comme eux exposé au martyre, il avait peut-être été anxieux de le souffrir, tant sa foi était grande, son dévoûment sublime, sa charité héroïque." (D. Dionne.)

La paix de 1666 permet aux missionnaires d'étendre leurs travaux. — Malgré les nombreuses difficultés de la colonie, l'esprit de prosélytisme n'abandonna jamais ses prêtres et ses religieux. La paix conclue en 1666, avec la fédération iroquoise, par M. le Marquis de Tracy, eut d'heureux résultats pour la foi; elle permit aux missionnaires d'étendre leurs travaux apostoliques. A la demande des Iroquois, trois jésuites allèrent se fixer au centre de leurs tribus; ils recueillirent des fruits abondants dans cette vigne jusque-là si stérile, et une bande de néophytes agniers manifestèrent surtout une grande ferveur. Le supérieur de la mission, craignant de les voir perdre la foi au contact de leurs compatriotes païens, obtint de M. de Courcelles, la permission de les établir parmi les Français (1669).

Fondation de la mission de La Prairie 1669. — Ils furent reçus avec la plus cordiale charité, et placés à La Prairie, où Mgr de Laval autorisa l'érection

d'une chapelle pour leur usage. Plus tard, on les transféra au SAULT SAINT-LOUIS. On y voit encore leurs descendants.

Etablissement du Fort de la Montagne. — Plusieurs de ces "enfants des bois", attirés par les exemples



Sulpicien évangélisant les sauvages, au Lac des Deux-Montagnes.

édifiants des colons, renoncèrent à leur vie vagabonde, et vinrent en grand nombre à Ville-Marie

demander le baptême. Après plusieurs tentatives faites par les MM. du séminaire, pour grouper ensemble ces nouveaux chrétiens, ils se décidèrent à les fixer au pied de la montagne, dans une enceinte palissadée, que l'on désigna sous le nom de Fort de la Montagne.

Quelques années plus tard, les Supérieurs, désirant mettre leurs néophytes à l'abri des occasions d'intempérance, résolurent de les éloigner de Montréal. En 1696, ils les établirent au Sault-au-Récollet, et, de là, au Lac des Deux-Montagnes, en 1720.

* * *

Erection du sanctuaire de N.-D. de Bonsecours. — Le sanctuaire le plus vénéré du Canada, Notre-Dame de Bonsecours, doit son origine à la Vénérable Marguerite Bourgeoys.

Cette femme admirable, qui devait retracer à Ville-Marie la vie et les vertus de la Mère de Dieu, donnant l'essor à son amour pour cette Vierge bénie, voulut établir son culte dans une ville qui lui était toute consacrée (1). Dès les premières

(1) Non seulement la Vénérable Mère réveilla la confiance en Marie dans les cœurs des colons, mais elle inspira son amour aux jeunes personnes qu'elle réunit en "*Congrégation externe de la très Sainte-Vierge,*" — 2 juillet 1658. Ces Congréganistes prirent le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, en 1711. Jusqu'à nos jours, cette association a porté la bonne odeur des vertus de la Mère de Dieu dans tous les rangs de la société, partout où les

années de son séjour à Montréal, elle forma le dessein d'élever une chapelle en l'honneur de Marie. Au printemps de 1657, elle obtint du PÈRE PIJARD, jésuite, desservant de la colonie, l'autorisation nécessaire pour réaliser son pieux projet. Les contradictions, compagnes ordinaires des œuvres de Dieu, en firent différer l'exécution pendant seize ans. Ce ne fut qu'en 1673, que la première église en pierres s'éleva, grâce au zèle de la servante de

---

Sœurs de la Congrégation ont des établissements. La confrérie de *Notre-Dame de la Victoire* a été transférée à l'église paroissiale de Notre-Dame de Montréal, le 23 août 1900.

La Confrérie de la Sainte-Famille prit naissance à Ville-Marie et se répandit dans tout le Canada, où elle subsiste encore aujourd'hui. Madame d'Aillebout, femme d'une grande piété, en conçut le projet dans le but de sanctifier les ménages chrétiens, par l'imitation de Jésus, Marie, Joseph. Son directeur, le Père Chaumonot, jésuite, découvrit ce dessein à M. Souart, supérieur du séminaire Saint-Sulpice, qui le confirma par son approbation. L'acte de fondation fut signé par M. Souart, le Père Chaumonot, la Vénérable Marguerite Bourgeoys, la sœur Macé, supérieure de l'Hôtel-Dieu, Madame d'Aillebout et Mademoiselle Mance (1663). Ainsi, par le concours simultané des trois communautés destinées à répandre l'esprit de la sainte Famille dans la colonie, s'établissait cette belle dévotion, dont Madame d'Aillebout avait été le premier instrument.

Mgr de Laval, si rempli de zèle pour les intérêts de son troupeau, voulut que le premier établissement canonique s'en fit à Québec, dans la cathédrale (1665). (D'après M. Faillon, s. s.).

La Congrégation des hommes de Ville-Marie fut fondée en 1693 par le lieutenant-général Migeon de Bransac, et agrégée à celle du Collège romain, sous le titre de l'*Assomption de la sainte Vierge*.

Dieu. Pour hâter les travaux, elle se fit un devoir avec ses compagnes de servir les maçons, transportant la pierre et le mortier, sans souci de la fatigue. Cette généreuse ardeur encourageait les ouvriers et leur donnait du zèle. M. de Maisonneuve, jaloux de contribuer à une si belle œuvre, "fit abattre les arbres pour la charpente, et aida lui-même à les traîner hors du bois."



Première chapelle de Notre-Dame de Bonsecours.

Le sanctuaire achevé, on y plaça la statue miraculeuse, donnée à la Sœur Bourgeoys, dans un de ses voyages en France, par M. DE FANCAMP (juin 1673) (1).

(1) Cette statue était faite du bois miraculeux de Montaigu. Notre-Dame de Montaigu était une image très renommée, trouvée par un berger dans le tronc d'un chêne. La statuette n'eut d'abord qu'un oratoire champêtre, et les Gueux le dévastèrent au XVIe siècle. Le vieux chêne fut coupé par les catholiques, et les parcelles en furent distribuées dans toute l'Europe. La statue des abbés Leprêtre était une de ces reliques. Ils se dépouillèrent de ce trésor et le mirent à la disposition de M. de Fancamp, qui le déposa entre les mains de la sœur Bourgeoys.

Depuis cette époque, Notre-Dame de Bonsecours a toujours été le pèlerinage le plus cher à la piété des Canadiens. Il serait impossible de raconter toutes les faveurs que Marie s'est plu à répandre de là, sur son peuple bien-aimé. Grâce à sa protection, Montréal, comme une citadelle imprenable, échappa toujours aux invasions des sauvages. Les Iroquois étendirent leurs ravages aux environs de la ville sans en pouvoir jamais franchir les fortifications (1).

Chapelle de Sainte-Anne. — Au sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours, s'ajouta bientôt celui de SAINTE-ANNE, la patronne si chère des Canadiens. Monsieur PIERRE LEBER (2) l'érigea à l'extrémité de la ville, opposée à Notre-Dame de Bonsecours (3). On y célébra la messe le 17 novembre 1698. Cette chapelle isolée en dehors de la cité,

---

(1) Le 5 août 1689, au point du jour, quatorze cents guerriers iroquois se jetèrent sur l'île de Montréal, près de Lachine, et pendant que les habitants étaient plongés dans le sommeil, massacrèrent toute la population. Ils s'avancèrent à une lieue de Ville-Marie, brûlant, dévastant tout sur leur passage, et se livrant aux plus abominables cruautés. Jusqu'au mois d'octobre, on les vit errer sur l'île, se dissimulant à l'ombre de la forêt et dans les hautes herbes bordant le fleuve. Mais, protégée par la Reine du Ciel, la simple palissade de Montréal était un rempart que les Iroquois ne purent forcer.

(2) Frère de Mlle Jeanne Leber, recluse.

(3) Pointe Saint-Charles. C'est l'origine du nom de Sainte-Anne donné à ce quartier.

fut démolie lors de la conquête du Canada par l'Angleterre, crainte de profanations. Rebâtie depuis par le séminaire de Saint-Sulpice. Cette église est aujourd'hui desservie par les RR. PP. Rédemptoristes.



IV

VICARIAT APOSTOLIQUE DE QUEBEC. (1657)

Les JÉSUITES missionnaires ayant le contrôle des affaires spirituelles de la colonie depuis vingt-cinq ans, il parut aux autorités religieuses, plus régulier et plus conforme à l'esprit de l'Eglise d'avoir un gouvernement ecclésiastique selon les canons.

A ce sujet, des négociations furent ouvertes auprès du Saint Siège et de la cour de France, et en 1658, MGR FRANÇOIS DE LAVAL (1623-1708), abbé de Montigny, était nommé vicaire apostolique pour la NOUVELLE-FRANCE, et sacré à Paris, avec le titre d'évêque de PÉTRÉE. Des difficultés, soulevées par l'archevêque de Rouen, qui prétendait avoir des droits de juridiction sur la colonie, retardèrent son départ. Le litige apaisé, en 1659, il quitta sa patrie pour le nouveau champ de ses labeurs. La tâche qu'il embrassait n'était pas une sinécure. La contrée penchait vers



Vén. F. DE MONTMORENCY-LAVAL, premier évêque de Québec.

sa ruine, par suite d'un demi-siècle de guerres avec les Iroquois et les Anglais ; la peste, l'intempérance et les calamités de toutes sortes avaient aussi fait leur œuvre de destruction. Cependant, plein d'un courage surhumain, celui qu'on a nommé "l'apôtre du Canada" se mit à l'œuvre. Son diocèse s'étendait depuis la vallée du Saint-Laurent et du Mississipi jusqu'à l'océan et au pôle, l'île de Terre-Neuve comprise (1). Mais son zèle était aussi vaste que le théâtre de son apostolat.

Un des premiers actes de son administration fut d'établir une *officialité,* ou tribunal ecclésiastique chargé de juger les affaires concernant le clergé. Il voulait que tout au Canada fût conforme au droit canonique.

Mgr de Laval combat le trafic des liqueurs enivrantes. — Le prélat entreprit de combattre le trafic des liqueurs enivrantes (2) et de protéger les sauvages contre ceux qui les leur vendaient aux dépens de la morale chrétienne, ce qui l'exposa à de grandes

(1) Aujourd'hui, cet immense diocèse est divisé en 22 provinces ecclésiastiques, comprenant 104 diocèses. Mgr de Laval ne trouva à son arrivée que trois paroisses dans la Nouvelle-France, celles de Québec, de Montréal et de Château-Richer.

(2) De grands tremblements de terre survenus en 1663 dans la Nouvelle-France, furent considérés comme un châtiment du ciel pour ce désordre. Le commerce d'eau-de-vie cessa, les conversions furent nombreuses parmi les indigènes, et la colonie offrit de nouveau le spectacle de l'union et de la vertu.

persécutions de la part des officiers intéressés, et l'obligea d'entreprendre plusieurs voyages outre-mer, pour y plaider cette cause importante. " Il est impossible, dit l'abbé Ferland, de ne pas admirer l'énergie de ce noble évêque, implorant la pitié du roi de France pour les pauvres sauvages du Canada, avec le même courage que le fit Las Casas en faveur des indiens de l'Amérique Espagnole."

Une autre difficulté fut très pénible au saint prélat. M. de Queylus, représentant l'évêque de Rouen, exerçait dans la Nouvelle-France les pouvoirs d'un vicaire apostolique. N'ayant pas été notifié de la nomination de Mgr de Pétrée et, d'un autre côté, mal renseigné par les lettres contradictoires qui arrivaient d'Europe, il crut devoir continuer ses fonctions, ce qui occasionna un conflit. Dès qu'il fut mieux informé, ce digne ecclésiastique se hâta de reconnaître l'autorité de Mgr de Laval.

Erection du siège de Québec. — En 1674, Mgr de Laval obtint l'érection du siège épiscopal de Québec, avec juridiction sur la plupart des parties connues de l'Amérique du Nord. Il se montra à la hauteur de cette œuvre colossale. Comme les premiers apôtres, son ardeur ne s'effrayait ni des dangers, ni de la distance; il visitait avec une fidélité courageuse le vaste territoire confié à ses soins,

depuis les missions de l'Acadie jusqu'à la vallée du lac Champlain, et les régions lointaines des grands lacs. Il encouragea les missionnaires dans leurs travaux et se montra très affectionné au bien des peuplades sauvages. En 1660, il s'occupa des tribus du LABRADOR et de la baie D'HUDSON, et un peu plus tard, des SIOUX que les Jésuites entreprirent d'évangéliser. La conversion des ABÉNAQUIS et des MICMACS apporta une grande consolation à son cœur d'évêque.

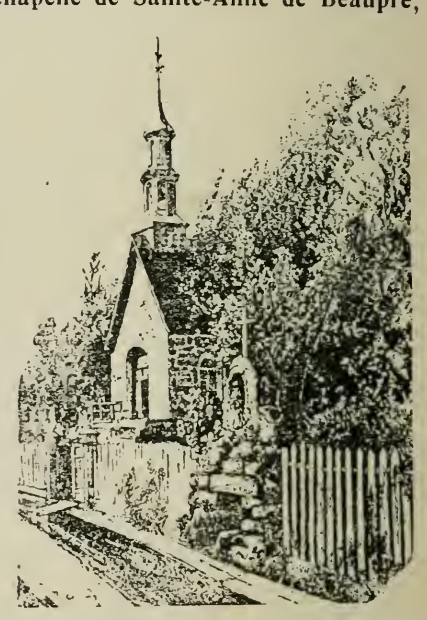
Fondation du séminaire de Québec. — L'œuvre par excellence de Mgr de Laval, destinée à immortaliser son nom, fut la création du SÉMINAIRE DE QUÉBEC 1663 (1), appelé par Latour son "chef-d'œuvre." Promoteur zélé de l'éducation, il établit le petit séminaire, en 1668, et donna tous ses soins à ces deux institutions, qui contribuèrent beaucoup à entretenir l'esprit sacerdotal parmi les prêtres de la colonie. "La sainteté du clergé, dit un mémoire du temps, était le but que poursuivait Mgr de Laval... rien ne représentait mieux la primitive Eglise que la vie de ce clergé (2)."

(1) La même année la dîme fut établie dans la Nouvelle-France.

(2) Le 6 novembre 1684, il créait le chapitre de la cathédrale de Québec, composé de douze chanoines et de quatre chapelains. Le premier prêtre ordonné par Mgr de Laval dans la Nouvelle-France fut M. Henri de Bernières.

Là ne se borna pas son dévouement; en 1665, il érigea à Québec la confrérie de la SAINTE-FAMILLE qui s'étendit dans un grand nombre de paroisses, ce qui fortifia l'esprit chrétien au milieu de cette jeune population (1).

Erection de la chapelle de Sainte-Anne de Beaupré, 1665. — Mgr de Laval, très dévot à sainte Anne, fit plusieurs fois le pèlerinage au sanctuaire de Beaupré et s'occupa de faire reconstruire la chapelle en bois, qui avait été commencée du temps de M. de Queylus. Elle fut remplacée en 1675 par une grande église en pierres. Ce lieu, illustré par



Première église de Sainte-Anne de Beaupré.

(1) Déjà plusieurs sociétés avaient été fondées à Québec : la Confrérie du Saint-Rosaire, en 1649 ; la Congrégation de la Sainte-Vierge pour les hommes (1657) ; la Confrérie de Sainte-

des miracles éclatants (1), est devenu l'un des pèlerinages les plus fréquentés de l'Amérique du Nord.

En 1667, Mgr de Québec voulant encourager de plus en plus la dévotion à SAINTE ANNE et à SAINT FRANÇOIS-XAVIER, rendit obligatoire la célébration



SAINT- FRANÇOIS-XAVIER.

Anne pour les menuisiers (1657), enrichie d'indulgences par Alexandre VII. En 1664, la Confrérie du Scapulaire du Mont-Carmel avait été érigée dans la chapelle Saint-Joseph, par le P. Poncet, s. j.

(1) "A sept lieues d'ici, écrit la Mère de l'Incarnation, se trouve un bourg, appelé le *Petit cap*, où il y a une église de Sainte-Anne, dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte Mère de la très sainte Vierge."

de leurs fêtes. Depuis longtemps déjà, le grand Apôtre des Indes avait été choisi par les Jésuites, pour le second patron du Canada.

* * *

Les colons de la NOUVELLE-ANGLETERRE avaient formé le projet de chasser les Français du Canada. Le 5 octobre 1690, une armée de trois mille hommes, sous les ordres de WINTHROP, se dirigeait vers Montréal, pendant qu'une flotte de trente-cinq voiles, sous le commandement de l'amiral W. PHIPPS, paraissait dans les eaux du Saint-Laurent, en face de Lévis. Le but de cet armement était de soumettre la Nouvelle-France au prince Guillaume d'Orange, l'usurpateur du trône de la Grande-Bretagne. La haine et le fanatisme protestants voulaient porter un coup sensible à notre mère patrie, en attaquant à l'improviste sa colonie sans défense. Quinze cents soldats reçurent l'ordre d'assiéger Québec, et débarquèrent sur la grève de Beauport, 18 octobre 1690. Dieu se plut à déjouer les calculs des hérétiques. Dans cette extrémité, on recourut à Marie, patronne de la colonie, et Mgr de Laval ordonna des prières solennelles pour obtenir le succès des troupes catholiques. Phipps bombardait la ville depuis quatre jours, lorsque, pleins de confiance, les colons firent une attaque soudaine, qui jeta la confusion parmi les ennemis; ceux-ci, dans leur fuite précipitée, laissèrent leurs



Eglise de Notre-Dame de la Victoire. Québec.

armes et leurs munitions sur le rivage, et en descendant le fleuve, une partie de la flotte anglaise se perdit dans les brouillards et les tempêtes (1). La joie du peuple en apprenant cette heureuse délivrance fut sans bornes, et pour commémorer ce fait, l'église de la basse-ville, construite en 1682, fut consacrée à la Libératrice du Canada, sous le titre de NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE (1690) (2).

Mort de Mgr Laval, 1708.—Tel était l'état prospère de l'Eglise canadienne quand le vénérable prélat, après avoir résigné son siège (1688), se retira dans la solitude du séminaire, pour préparer ses années éternelles dans le silence et la prière. Depuis trente-cinq ans, il gouvernait cette portion de l'Eglise avec une fermeté tout apostolique. Mgr de Laval, à un esprit large et éclairé, à un cœur généreux, joignait l'âme d'un saint. Ce grand évêque fit revivre en Canada les vertus des Charles Borromée et des François de Sales, s'occupant à former un clergé pieux et savant, à ériger des paroisses et à fonder des communautés religieuses. Il sut améliorer les conditions des Français et des indiens, et à tous, il donna l'exemple d'un courage invincible, et d'un zèle ardent

(1) A la nouvelle de ce désastre, l'armée de Winthrop jugea prudent de retourner sur ses pas.

(2) Cette église qui s'élève sur l'emplacement de l'habitation de Champlain avait été primitivement dédiée à l'Enfant Jésus.

pour la religion. Il mourut le 6 mai 1708, à l'âge de 58 ans (1).

"Jamais prélat ne fut plus sincèrement regretté. Chacun perdait en lui un père, un bienfaiteur, un ami." Ses restes mortels reposent dans les caveaux du séminaire. Sa Sainteté Léon XIII a déclaré vénérable le fondateur de l'Eglise du Canada, en 1891 (2).

---

(1) Mgr de Laval avait eu la douleur de voir sa ville bien-aimée assiégée par les Anglais et son séminaire réduit deux fois en cendres. Ce séminaire avait été uni à celui des Missions-Etrangères de Paris en 1665 ; union que Mgr de Laval renouvela le 19 mai 1675.

(2) En 1878, ses ossements ont été transportés dans la chapelle du séminaire de Québec.



V

LES COMMUNAUTES RELIGIEUSES

Le Canada, ainsi que la France, se montra dès l'origine une terre propice à la vie religieuse. Aux instituts d'hommes, venus pour se livrer à l'apostolat et moissonner la palme du martyre au milieu des indigènes, s'ajoutèrent plusieurs communautés de femmes, non moins désireuses de cueillir leur part de travaux et de souffrances.

Les Ursulines de Québec. — L'ignorance et la misère des petites filles sauvages touchèrent le cœur de MADAME DE LA PELTRIE, qui résolut de consacrer sa fortune à leur procurer le bienfait de l'instruction chrétienne. En 1639, elle arrivait à Québec en compagnie d'une fervente recrue de religieuses ursulines, pour y fonder la première maison d'éducation de la Nouvelle-France.

Un écrivain protestant, HAWKINS, parlant de ces femmes admirables, qui abandonnèrent tout pour venir en Canada, disait: "Des personnes jeunes et délicates, s'arrachant aux douceurs de la civilisation, sont venues, bravant tout, apporter aux sauvages étonnés, les remèdes du corps et ceux de l'âme,... affronter les rigueurs du climat, la famine et la mort...; soutenues par une force surhumaine, elles ont réussi à établir solidement,

au sein de nos contrées, les autels de leur Dieu et la foi de leur pays."

Vénérable Mère Marie de l'Incarnation. — Une des plus remarquables parmi ces héroïnes chrétiennes, fut la Vénérable MÈRE MARIE DE L'INCARNATION (Marie Guyart, 1599-1672.) Elle avait été mariée toute jeune encore; devenue bientôt veuve elle eut le courage, à l'exemple de sainte Jeanne de Chantal, d'abandonner son fils en bas âge, pour embrasser la vie religieuse. Peu de temps après sa profession, Dieu lui manifesta sa vocation au Canada d'une manière mystérieuse. Durant son oraison, il lui montra une vaste contrée et lui dit: "Ma fille, c'est le Canada que je te fais voir; il faut que tu ailles y élever une maison à Jésus et à Marie." Quatre années s'écoulèrent avant qu'elle pût répondre à cet appel divin. Enfin l'heure arriva où les obstacles enlevés, elle dit adieu à la France et vint établir le monastère des Ursulines pour l'instruction des jeunes filles de la colonie et des sauvagesses. Afin d'être plus en état de s'employer au bien spirituel de ces pauvres enfants, elle ap-



Vén. MÈRE MARIE de l'INCARNATION.

prit, avec ses compagnes, les langues huronne et algonquine, et se dévoua à leur service "avec autant de joie et d'application que si elle n'eût été au monde que pour cela," dit dom Martin, son fils.

On voyait briller en elle toutes les vertus de la femme forte. Sa fermeté, sa prudence et son admirable patience, la rendaient éminemment propre aux fonctions qu'elle eut à remplir dans la Nouvelle-France. Elevée à une très sublime oraison, la sainte religieuse était dans une union continuelle avec Dieu, malgré ses occupations extérieures nombreuses et absorbantes ; sa grande intelligence des voies spirituelles l'a justement fait surnommer "la Thérèse du Canada" (Bossuet). Elle mourut le 30 avril 1672 en grande réputation de sainteté. Mgr de Laval, dans une lettre qu'il écrivit de Paris, attribuait à ses prières une partie des faveurs dont jouissait l'Eglise naissante du Canada. PIE IX l'a déclarée vénérable en 1877.


Madame DE LA PELTRIE.

Madame de la Peltrie.— Sa généreuse bienfaitrice, MADAME DE LA PELTRIE, donna un sublime exemple de désintéressement en sacrifiant tout ce qu'elle possédait pour la

cause de l'éducation. Elle poussa le zèle jusqu'à se dépouiller du nécessaire, et jusqu'à cultiver la terre de ses mains, pour avoir de quoi subvenir aux besoins des pauvres et des malheureux. La grande dame s'était faite *servante* pour l'amour du Christ.

Hôtel-Dieu de Québec. — En 1639, les HOSPITALIÈRES DE DIEPPE prenaient possession de l'HOTEL-DIEU, fondé avec les largesses de Madame la DUCHESSE D'AIGUILLON. Plus tard, Mgr DE SAINT-VALLIER détachait une colonie de religieuses de cette communauté, pour établir l'HOPITAL-GÉNÉRAL (1693). Québec se trouvait ainsi doté de tous les établissements nécessaires aux besoins de sa population; aucune misère n'avait été oubliée par les "Anges de la charité."



Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON.

Ursulines des Trois-Rivières. — TROIS-RIVIÈRES (1634), la ville la plus ancienne après Québec, reçut à son tour un *essaim* de ces apôtres de la bienfaisance. En 1694, les URSULINES y fondaient, par l'initiative de Mgr de Saint-Vallier, une maison de leur ordre. Ces dévouées religieuses voulant suffire à tout le bien qu'on attendait d'el-

les, ajoutèrent à leur œuvre d'instruction, celle du soin des malades.

* * *

Privilégiée sous le rapport des institutions religieuses, Ville-Marie dès sa fondation, vit surgir selon les intentions de ses fondateurs, les trois communautés destinées à honorer la sainte Famille: SAINT-SULPICE, l'HOTEL-DIEU et la CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME.

Hôtel-Dieu de Montréal. — MADEMOISELLE MANCE, (1606-1673) ayant entendu raconter les merveilles qu'opéraient, en Canada, Madame de la Peltrie et les Hospitalières de Québec, conçut le projet de se consacrer elle-même au bien des missions de la Nouvelle-France, et s'offrit à M. de Maisonneuve pour s'employer au service des malades dans la colonie de Montréal (1642). Sa grande piété, son esprit de sacrifice et son courage non moins admirable, la firent triompher de tous les obstacles pour établir l'HOTEL-DIEU de cette ville (1644) (1). Elle sut intéresser à son œuvre MADAME DE BULLION qui



Mademoiselle JEANNE MANCE.

(1) Elle administra les biens de l'Hôpital, de 1644 jusqu'à l'arrivée des religieuses de La Flèche en 1659.

répandit ses bienfaits sur le nouvel hôpital, ne posant d'autre condition à ses grandes libéralités, que celle de les tenir secrètes.

Malgré son zèle et sa virile énergie, l'héroïque fondatrice ne pouvait seule suffire à la tâche; elle réclama le secours des HOSPITALIÈRES DE LA FLÈCHE, communauté fondée par M. DE LA DAUVERSIÈRE, en 1639, et spécialement appliquée à honorer saint Joseph. Ces religieuses vinrent avec joie se mettre au service des malades et des sauvages (1659), sans autre désir que celui de procurer la gloire de Dieu et de rencontrer le martyre sur le théâtre de leur dévouement. Si les annales de ces premières institutions de notre patrie pouvaient être ouvertes à notre légitime curiosité, que d'exemples de charité et d'abnégation il nous serait donné d'admirer!

Congrégation de Notre-Dame. — En 1659, la CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, vouée à l'instruction des jeunes filles, prenait naissance sous les auspices de Marie. Sa fondatrice, la VÉNÉRABLE MARGUERITE BOURGEOYS (1620-1700), s'était occupée, dès son arrivée à Montréal (1653), à faire l'école aux enfants sauvages, lorsque, en 1658, elle se décida à passer en France, afin de s'adjoindre des compagnes pour son œuvre, ne leur promettant, vu sa pauvreté, que "*du pain et du potage.*"

Tout dans la vie de cette femme éminente et

vraiment apostolique, porte le cachet du surnaturel et du divin : sa conversion à la vie parfaite, en présence de la statue miraculeuse de Notre-Dame-aux-Nonnains ; sa vocation manifestée providentiellement dans une rencontre avec M. de Maisonneuve, à Troyes ; son voyage entrepris sur l'ordre de Marie, qui, avec une maternelle bonté, calme ses appréhensions en lui disant : "Va, je ne t'abandonnerai pas," etc., etc. Rassurée par cette parole céleste, l'*intrépide Troyenne* part, se confiant en la protection du gouverneur de Ville-Marie "ce premier chevalier de la Reine des Anges."

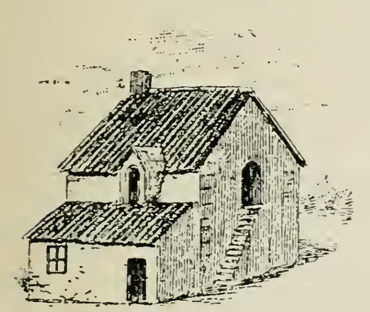


Vénérable MARGUERITE BOURGEOYS.

Soutenue par sa foi, son invincible fermeté, et la noble ambition de contribuer à l'œuvre de Dieu en ce pays, elle n'hésita pas en présence des difficultés à surmonter. Elles étaient énormes : il s'agissait de venir au milieu de forêts incultes, s'exposer à la cruauté des indiens et à des dangers nombreux, sans secours ni moyens d'aucune sorte.

Contrairement aux vues humaines, elle se dépouilla de tout avant de quitter la France, et, n'ayant que sa pauvreté et sa confiance en Dieu

pour richesses, elle vint jeter les fondements de son institut dans une étable, que M. de Maisonneuve lui abandonna, le 25 novembre 1659. Aucuns dons n'assurèrent son œuvre naissante, qui n'eut pour pierre fondamentale que le dénûment de Bethléem (1). C'est à force de travail, de dévouement et de sacrifices sans nombre, qu'elle put asseoir sur des bases solides son admirable communauté.



L'*étable*, berceau de la Congrégation de Notre-Dame.

Les plus mâles vertus jetèrent en elle un vif éclat, et on ne saurait trop louer son zèle, sa constance inlassable, son humilité et sa charité sans bornes; le dénûment et l'austérité de sa vie rappelaient ceux du Patriarche d'Assise.

La sœur Bourgeoys, dès son arrivée, parcourait seule, chaque jour, presque toutes les maisons du

(1) Durant un de ses voyages en France, rapporte M. Dollier de Casson, "un homme riche et vertueux de la compagnie lui voulant donner en ce voyage du bien pour l'établir ici, elle ne voulut l'accepter, appréhendant que cela ne fît tort à cet esprit de pauvreté qu'elle conserve religieusement." (Hist. de Montréal.)

fort, pour y instruire les enfants et les ignorants; elle semblait se multiplier pour visiter et servir les malades, consoler les affligés, blanchir le linge, raccommoder les hardes des pauvres et des soldats, ensevelir les morts; on la voyait se dépouiller en faveur des nécessiteux, des choses les plus indispensables. "Elle fit à pied, dit Latour, plus de soixante lieues sur les glaces et dans la neige" pour se rendre à Québec, où Mgr de Saint-Vallier l'invitait à fonder une maison de son ordre. Elle transporta elle-même les meubles qu'on lui donnait, de la haute à la basse ville, où sa maison était située, et passa la nuit entière du jeudi au vendredi saint à genoux et immobile devant le saint Sacrement, malgré l'extrême rigueur du froid."

Après avoir dépensé sa vie entière au service de Dieu et de son auguste Mère, cette *femme apôtre* alla recueillir le "*centuple*" promis par le divin Maître, le 12 janvier 1700. Sa grande réputation de sainteté la fit profondément regretter de tous ceux qui l'avaient connue.

Le jour même de ses funérailles, un prêtre écrivait: "Il n'y a jamais eu tant de prêtres et de religieux dans l'église de Montréal, qu'il en est venu ce matin aux obsèques de la sœur Bourgeoys. Le concours du peuple a été extraordinaire, et si les saints se canonisaient comme autrefois, on dirait demain la messe de sainte *Marguerite du Canada*."

Léon XIII l'a déclarée vénérable le 7 décembre 1878.

La sphère d'action de Marguerite Bourgeoys ne se limita pas seulement à Montréal ; des branches de son institut furent établies dans toutes les parties de la Puissance, et de nos jours, il s'en trouve dans les plus importantes cités de la république voisine. Un grand ami de l'éducation, M. l'abbé Verreau, appréciait ainsi l'œuvre de cette femme incomparable : "La Congrégation de Notre-Dame est une institution vraiment nationale, dont les ramifications s'étendent au-delà des limites du Canada. Marguerite Bourgeoys prit en main l'éducation de la femme du peuple, qui est la base de la société ; elle enseigna aux jeunes personnes à devenir ce qu'elles devaient être, — surtout à cette époque, — des femmes remplies de force morale, de modestie, de courage en face des dangers au milieu desquels elles vivaient." Il faut le reconnaître, si la foi et les mœurs se sont conservées si pures en ce pays, on le doit dans une grande mesure à l'œuvre de cette admirable servante de Dieu.

* * *

La sainteté en Canada.— Cette terre de la Nouvelle-France arrosée par le sang des martyrs, fécondée par les fortes vertus des premiers colons, produisit dès l'origine de merveilleux fruits de sainteté. Outre les martyrs et les fondateurs

d'ordres religieux qui enrichissent de leurs noms les fastes de l'Eglise du Canada, le cloître abrita quelques-unes de ces âmes d'élite, que le Seigneur se plaît à cultiver avec un soin délicat et jaloux.

Mère Marie de Saint-Joseph, ursuline. — Une des premières compagnes de la Vénérable Mère de l'Incarnation, MÈRE MARIE DE SAINT-JOSEPH, se dévoua avec un grand zèle au soin des enfants sanvages, et "après avoir vécu comme une sainte, mourut comme une sainte" dit la pieuse annaliste du monastère (1652).

Mère Catherine de Saint-Augustin, hospitalière. — Plus remarquable encore fut la Mère CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN (1668), religieuse de l'Hôtel-Dieu, que le Seigneur conduisit par les voies de la plus haute spiritualité. Sa vie a été une longue suite de merveilles et de faveurs extraordinaires, ce qui ne l'empêchait pas d'être une parfaite hospitalière, toute remplie d'abnégation et de charité. Elle connut, par révélation, les terribles bouleversements de la nature arrivés en 1663 dans la Nouvelle-France (1). Tous étaient unanimes à rendre hommage à ses éminentes vertus.

---

(1) Un tremblement de terre des plus violents précédé, durant l'automne de 1662, par des phénomènes extraordinaires, bouleversa le sol de la Nouvelle-France au mois de février 1663. Des secousses se renouvelèrent fréquemment jusqu'au mois d'août de la même année.

Madame d'Aillebout. — MADAME D'AILLEBOUT, (Barbe de Boulongne), joignait à la distinction de l'esprit, la vertu la plus éprouvée. Elle donna dans le monde les plus beaux exemples de fidélité chrétienne, en se livrant aux exercices de zèle, et de piété. Cette dame eut, avec le Père Chaumonot, une large part à l'établissement de la dévotion à la sainte Famille. A sa mort, arrivée en 1685, "toute la colonie, dit Ferland, la regardait et la vénérait comme une sainte."

Le Père CHAUMONOT est l'une des plus belles figures de l'Eglise du Canada, et l'une des gloires les plus pures de la Compagnie de Jésus. Sa vie ne fut qu'un tissu de sacrifices de toutes sortes. Après une carrière apostolique d'un demi-siècle, il mourut à Québec, le 21 février 1693.

Le Frère Didace. — Claude Pelletier — connu sous le nom de FRÈRE DIDACE — fut le premier Canadien qui embrassa la vie religieuse. Il naquit d'une honnête famille de cultivateurs, à Sainte-Anne de Beaupré (1657). A l'âge de vingt et un ans, il entra dans l'ordre des Franciscains, en qualité de frère convers. L'existence du Frère Didace fut toute d'édification. On loue son obéissance parfaite, sa pauvreté vraiment évangélique, son amour du travail, son humilité profonde, son respect pour les prêtres et sa solide dévotion à la sainte Vierge. A sa mort, arrivée à Trois-

Rivières, le 21 février 1699, il n'y eut qu'une voix pour glorifier le pauvre frère et lui décerner le plus beau titre que l'on puisse donner à un homme, le



FRÈRE DIDACE, RÉCOLLET.

nom de *saint*. Les foules accoururent en pèlerinage à son tombeau, et Mgr de Saint-Vallier, lui-

même, témoigne avoir été guéri d'une fièvre lente par son intercession. Sur l'ordre de Mgr de Québec, un grand nombre de prodiges opérés par le Frère Didace, ont été rédigés en procès-verbaux par son grand vicaire, M. Glandelet. Cependant le silence se fit sur la tombe de l'humble religieux jusqu'à l'époque actuelle, où l'on voit revivre une confiance extraordinaire dans son crédit auprès de Dieu.

Durant ce siècle, non seulement la sainteté se produisit au sein des communautés et parmi les fervents chrétiens de la colonie, mais l'ombre épaisse de nos forêts abrita plus d'une vie héroïque. Ces âmes neuves, charmées par les attraits de la loi évangélique, se livraient avec toute l'ardeur de leur nature à la pratique des vertus qu'elle commande et enseigne.

Katari Tékakouita. — Mentionnons particulièrement KATARI TÉKAKOUITA, vierge iroquoise, qu'on a surnommée le "lis de la vallée des Mohawks." La vie de cette douce enfant sortie des forêts incultes du nouveau monde, est pleine d'un touchant intérêt. Elle naquit chez les Agniers en 1656, et fut instruite des vérités de la foi, par le Père de Lamberville. Après son baptême, Katari devint en peu de temps un modèle accompli de la vie chrétienne. Désirant suivre sa religion avec plus de fidélité, elle se joignit à la petite colonie

iroquoise fondée à La Prairie de la Madeleine (1670). Dès ce moment, livrée tout à Dieu, cette



KATARI TÉKAKOUITA.

âme pure passait des heures entières en communication avec lui ; on la voyait comme une lampe

ardente se consumer au pied du saint Sacrement, qu'elle laissait, le soir, aussi tard que possible. Dégagée de tout lien terrestre, elle ne soupirait que vers le ciel, et ses austérités ne connaissaient plus de bornes.

Le 17 avril 1680, une mort précieuse couronna cette vie plus angélique qu'humaine, à la mission du Sault-Saint-Louis.

Plusieurs guérisons miraculeuses attestèrent la haute sainteté de celle que le Père de Charlevoix a surnommée "la Geneviève de l'Amérique Septentrionale." Les Jésuites ont adressé une demande au saint-Siège, pour l'introduction de la cause de l'héroïne indienne, en même temps que celle des *martyrs du Canada* (1).

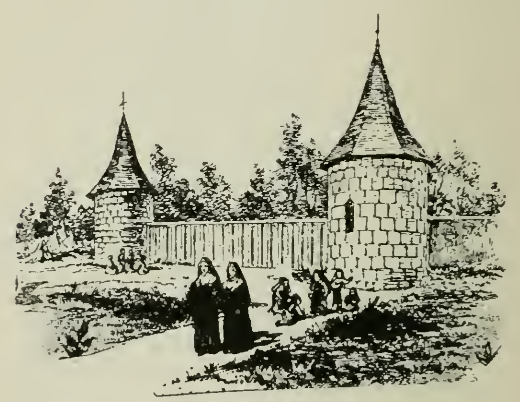
Thérèse Gannansagouas. — Marie-Thérèse Gannansagouas est une autre fleur virginale éclose au centre des bois, et transplantée à la Congrégation de Notre-Dame "jardin privilégié de Marie." La Vénérable Marguerite Bourgeoys ayant ouvert une école au "fort de la Montagne," dans une cabane d'écorce, pour l'instruction des petites sauvagesses, cette enfant y fut conduite pour apprendre à connaître Dieu et les principes de la morale chrétienne (2). Baptisée en 1681, à l'âge de quatorze

(1) Ces notes biographiques ainsi que les suivantes ont été puisées en partie dans "Fleurs de nos forêts" par M. Dionne.

(2) Cette école fut plus tard transportée au Sault-au-Récollet (1696), et de là au Lac des Deux-Montagnes (1720).

ans, elle donna les preuves d'une solide vertu et sollicita bientôt la faveur d'être admise au noviciat de la Congrégation de Notre-Dame.

C'est à l'*école de la Montagne* que la religieuse iroquoise, exerça son apostolat et se sanctifia dans la pratique de toutes les vertus. On admirait surtout "son silence, sa modestie et son grand



L'Ecole de la Montagne.

esprit de mortification." Elle mourut pleine de ferveur et de mérites en 1695, et repose aujourd'hui dans une des tours du séminaire de la Montagne auprès de son aïeul THORONHIONGO.

Ce saint vieillard, dans sa fidélité de néophyte, se reprochait la moindre action accomplie sans l'avoir offerte à Dieu. Devenu aveugle, il se faisait conduire chaque jour à l'église, et là, il adressait à Jésus-Christ des prières ardentes pour son

fils, qui avait abandonné la religion et était retourné chez les Iroquois. La conversion de cet apostat et sa mort édifiante furent attribuées aux mérites et aux vertus de ce fervent chrétien.

Il y aurait beaucoup d'autres vies pieuses à admirer chez les différentes tribus, mais la liste en serait trop longue. Citons seulement quelques-unes des plus remarquables.

E. Tegananokoa. — Etienne Tegananokoa a été l'un des principaux martyrs dans cette partie du monde. Après son baptême, il se conserva pur au milieu de la corruption de ses compatriotes idolâtres, et vint s'établir au Sault Saint-Louis avec toute sa famille. Au mois d'août 1690, il partit pour la chasse d'automne et fut surpris en route par une troupe de Goyogouins, sauvages très hostiles aux Français, qui le martyrisèrent en haine de la foi avec une barbarie inouïe.

Catherine Gaudiaktéha, de la tribu des Eriés, édifia par sa modestie et son zèle, la petite colonie iroquoise de La Prairie. Elle introduisit dans la mission la dévotion à la sainte Famille, et se fit toujours remarquer par sa grande piété envers Marie.

François-Xavier Nenascoumat, algonquin baptisé par le Père Buteux (1637), donna de grandes preuves de sa fidélité à la morale de l'Evangile. Il mourut à l'Hôtel-Dieu (1639) comme un héros

chrétien, avec tous les signes de la prédestination.

NOEL NEGABAMAT, chef algonquin de la mission de Sillery (1666), se fit l'apôtre de sa nation et montra une admirable patience dans l'adversité.

Tahondechoren. — LOUIS TAHONDECHOREN, capitaine huron, doué d'un esprit droit et d'un excellent naturel, fut un des premiers convertis de sa tribu, qu'il haranguait à la façon des missionnaires. Il manifesta une profonde dévotion à l'Enfant Jésus et en inspira la pratique dans son village de Lorette.

Outre les nombreux exemples de ferveur chez les sauvages adultes, rapportés dans les Relations des Jésuites, le Père Chaumonot nous parle d'un enfant de sept ans, nommé IGNACE, qui se faisait un bonheur de servir la messe et d'interpréter les missionnaires. Il mourut à Québec (1678) dans les plus grands sentiments de piété après avoir fait sa première communion en viatique.

La jeune Agnès. — Rappelons aussi cette petite indienne de douze ans, que le Père de Quen trouva dans les bois, ramassant des écorces pour allumer le feu. En voyant le missionnaire, elle courut vers lui, et lui dit : "Enseignez-moi, mon Père ! enseignez-moi à être chrétienne !" Conduite chez les Ursulines de Québec, son ardent désir fut comblé et au baptême, elle reçut le nom d'AGNÈS. La sainteté de sa vie surpassa bientôt ses plus gran-

des qualités ; elle devint un apôtre au milieu de ses compagnes, en leur apprenant avec patience à aimer et à pratiquer les enseignements de l'Eglise. La mort enleva la jeune néophyte avant qu'elle pût mettre à exécution son désir de se consacrer à Dieu, dans la vie religieuse. Elle n'avait que quinze ans.

Telle a été l'abondante moisson recueillie par l'Eglise du Canada dès son origine. "Le sang de ses missionnaires avait vraiment été une semence de sainteté(1)."

---

(1) A Chartres, en France, on conserve avec le soin le plus précieux, deux monuments de la consécration à Notre-Dame, des Hurons et des Abénaquis, tribus chrétiennes, fidèles alliées des Français. Ce sont des ceintures en perles ; sur l'une on lit ces mots : "*Virgini pariturœ votum huronum,*" et sur l'autre : "*Virgini Matri abenaquiœi D. D.*" Ces ex-voto séculaires sont près de l'autel de Notre-Dame de Sous-Terre.

Mgr Plessis, lors de son voyage à Rome, en 1819, fut surpris de lire sur le mur de Notre-Dame de Lorette l'inscription suivante : "Vœu de la nation huronne pour supplier la bienheureuse Vierge de procurer la conversion des sauvages de la Nouvelle-France, l'an 1673."



RESUME

Premières lueurs de la foi en Canada. — Au XVI[e] siècle, la découverte de l'Amérique excite l'ambition des rois de France, qui conçoivent le désir de partager avec l'Espagne et le Portugal les trésors fabuleux du nouveau monde. — l'expédition de Vérazzano prend possession au nom de François I[er] de toute la région orientale de l'Amérique du Nord, que l'explorateur nomme "Nouvelle-France" (1524). — Dix ans plus tard (1534) Jacques Cartier, en trois différents voyages, visite Terreneuve, la Gaspésie, où sur les bords de la baie il plante une croix monumentale aux armes de la France, remonte le Saint-Laurent, jette l'ancre devant Stadaconé — et pour la première fois le saint sacrifice de la messe est offert à l'ombre des forêts canadiennes, le 8 septembre.... Avec l'aide de deux jeunes intreprètes, il donne aux indigènes les premières notions de la foi, et en leur présence élève une croix au pied du cap Diamant.

Samuel de Champlain. — Après un intervalle de soixante-dix ans (1604), une nouvelle expédition s'organise sous le commandement de Samuel de Champlain. — Dès lors, de sérieux efforts se font pour convertir les sauvages Micmacs et Abénaquis, qui peuplent l'Acadie. — En 1608, Champlain choisit Stadaconé pour être le berceau de la colonie catholique qu'il veut établir. Il veille soigneusement à sa formation en n'admettant que des colons d'un caractère irréprochable. — Grâce à son zèle éclairé, à sa ferme vigilance,

la foi et les vertus prospèrent, et ce petit peuple, par sa ferveur, rappelle les chrétiens de la primitive Eglise.— En 1624, saint Joseph est choisi pour premier patron du pays.

Premiers missionnaires. — A la demande du gouverneur, les Récollets arrivent à Québec en 1615, et les Jésuites en 1625. Les deux ordres se livrent de concert, à l'évangélisation des tribus indiennes. — Des plages du golfe Saint-Laurent à l'extrémité des grands lacs, ils portent partout avec les lumières de la foi, celles de la civilisation.

Les Martyrs. — Le sol de la Nouvelle-France est fécondé par le sang généreux de ses premiers apôtres. — Chez les Iroquois et les Hurons, les Pères Jogues, Daniel, Brébœuf, Lallemant, Garnier, etc., etc., reçoivent la palme du martyre en récompense de leur dévouement et de leur vie de sacrifice. — Leur holocauste attire les bénédictions célestes sur l'œuvre des missions, qui s'accroissent rapidement.... Les PP. Mesnard, Dablon, Raimbault, Marquette, portent la foi jusque chez les Illinois.

En Acadie. — Les aborigènes sont évangélisés par les abbés Aubry, Jessé, Fléché, par les Jésuites et les Récollets.—Mgr de Saint-Vallier y introduit les Sulpiciens en 1686, et leur confie les églises de Port-Royal, Beaubassin, Minas, etc., etc. — Jusqu'au traité d'Utrecht, les progrès de l'Eglise marchent de pair avec ceux du pays.

Fondation de Ville-Marie. — M. l'abbé Olier et Monsieur de la Dauversière, par une inspiration divine,

forment la société de Notre-Dame de Montréal dont le but est de fonder une ville qui, sous la protection de Marie, sera le boulevard du catholicisme dans cette partie du nouveau monde.—Monsieur P. Chomedey de Maisonneuve, chevalier chrétien, au caractère fortement trempé, est choisi pour exécuter ce merveilleux dessein. Avant le départ de l'expédition, l'île de Montréal est consacrée à la sainte Famille (2 février 1642), et le 17 mai 1642, la petite troupe débarque sur ses bords; le lendemain, le saint sacrifice de la messe est offert par le Père Vimont, S. J., au milieu des chants de ces fervents chrétiens. — Ville-Marie subit fréquemment les attaques des Iroquois.... les premières victimes de leur fureur sont deux prêtres de Saint-Sulpice, MM. Le Maître et Vignal. — Le gouverneur établit la milice de la Sainte-Famille, dont les membres s'engagent à défendre l'île au prix de leur sang — mais jamais les Iroquois ne franchirent l'enceinte de la ville si bien gardée par *Jésus, Marie, Joseph*.

Vicariat apostolique de Québec. — En 1657, Mgr de Laval est nommé vicaire apostolique pour la Nouvelle-France, avec le titre d'évêque de Pétrée. —Son premier soin est de combattre la vente des liqueurs enivrantes qui se fait aux sauvages; il plaide cette cause avec énergie auprès de l'autorité royale. — En 1674, a lieu l'érection du siège épiscopal de Québec, dont la juridiction s'étend à toute l'Amérique du Nord.

Les ordres religieux. — Le Canada se montre une terre propice au développement de la vie religieuse. En 1639, les Ursulines, ayant à leur tête la Vénérable

Mère de l'Incarnation, fondent à Québec leur premier monastère avec les largesses de Madame de la Peltrie. — Madame d'Aiguillon institue les Hospitalières de Dieppe (1639), tandis qu'à Montréal, Mademoiselle Mance établit l'Hôtel-Dieu (1644), administre le bien des pauvres jusqu'à l'arrivée des religieuses de Saint-Joseph de Laflèche (1657), et que la Vénérable Mère Bourgeoys y jette les fondements de sa communauté pour l'instruction des enfants (1659).

La sainteté. — Elle fleurit sur notre terre canadienne. Outre les martyrs et les fondateurs d'ordres religieux, dont les noms bénis enrichissent les fastes de l'Eglise, on mentionne : Mère Marie de Saint-Joseph, ursuline, et Mère Catherine de Saint-Augustin, morte en odeur de sainteté chez les Hospitalières de Québec. — L'ombre épaisse de nos forêts abrite plus d'une vie héroïque : les vierges iroquoises : Katari Tekakouita, Marie Thérèse Gannansagouas et le saint vieillard Thoronhiongo, etc., etc., sont les arrhes des tribus indiennes offertes au Dieu de l'Evangile.





SAINTE ANNE.
Patronne des Canadiens-Français.

XVIIIe SIECLE

I

EPREUVES DE L'EGLISE DU CANADA

Fonder une Eglise au milieu des forêts à peine explorées de la Nouvelle-France, procurer aux chrétiens épars sur une si vaste étendue, les secours de la religion, continuer les missions chez les sauvages, malgré le peu de ressources et le nombre très limité d'ouvriers évangéliques, c'était une œuvre laborieuse et difficile. Ce fut cependant celle des premiers évêques du Canada, apôtres intrépides et pleins de confiance en la Providence.

Dans la privation des choses les plus indispensables, ils étaient obligés de réclamer sans cesse au-delà de l'Atlantique, l'aide matérielle qui leur faisait défaut ; le clergé, plein de zèle, tombait, épuisé avant le temps, sous le poids d'un travail trop lourd. Souvent dans les intervalles de la prédication et des œuvres du ministère sacerdotal, le prêtre s'exerçait aux plus rudes travaux, soit à la construction des édifices religieux, soit à la culture de la terre. Les annales de la Nouvelle-France abondent en détails de ce genre ; détails précieux pour l'histoire de l'Eglise canadienne.

A l'époque où MGR DE LAVAL jetait les fondations

de cette Eglise, les gouvernements avaient d'autres préoccupations que celle de pourvoir aux besoins des chrétientés naissantes ; ils étaient plus soucieux d'étendre leur domination que l'influence du christianisme. L'illustre évêque dut s'ingénier pour suffire à tous les besoins, et compter uniquement sur Dieu pour asseoir sur des bases solides cette œuvre si importante. Ses successeurs se firent un devoir de l'imiter ; ils continuèrent son apostolat avec le même courage et le même désintéressement.

Episcopat de Mgr de Saint-Vallier. — Mgr de SAINT-VALLIER, deuxième évêque de Québec, fut sacré le 25 janvier 1688, à Saint-Sulpice de Paris. Il arriva en Canada le 15 août de la même année, rempli du désir de se dévouer entièrement au bien spirituel de son diocèse. Plus tard (1691), il dut repasser en France pour y régler certaines questions concernant les droits de l'évêque, ceux du chapitre et du séminaire de Québec. Durant ce voyage, il obtint du roi, l'au-



MGR DE SAINT-VALLIER.

torisation d'établir dans sa ville épiscopale un Hôpital-Général destiné à recevoir les pauvres et les infirmes; cette maison de charité fut confiée aux religieuses de l'Hôtel-Dieu.

Tracasseries suscitées à l'évêque de Québec par M. de Frontenac. — Ainsi que son prédécesseur, Mgr de Saint-Vallier eut à se plaindre de la trop grande liberté laissée par M. DE FRONTENAC, au commerce des liqueurs enivrantes. A la suite de quelques démêlés entre l'évêque et M. DE CALLIÈRES, le gouverneur prit le parti de ce dernier, et manifesta son mécontentement contre le prélat et son clergé, en faisant représenter au château Saint-Louis la comédie de *Tartuffe*. De plus, il voulut que les acteurs allassent la jouer dans les communautés religieuses, chez les Jésuites, dans la salle des pauvres de l'Hôtel-Dieu, et au parloir des Ursulines, où les religieuses reçurent l'ordre de se rendre.

Mgr de Saint-Vallier ayant publié un mandement contre les théâtres, M. de Frontenac cita l'évêque devant le conseil supérieur, qui, après l'avoir entendu, réserva la cause à la décision du roi. Ce dernier se contenta d'ordonner aux parties de bien vivre ensemble, et il ne fut plus question ni de comédie, ni de mandement.

(M. l'abbé Gosselin.)

Mgr de Saint-Vallier en Angleterre. — En 1705, le vaisseau *La Seine*, se rendait à Québec portant une

importante cargaison, quand tout à coup, les Anglais le capturèrent. Mgr de Saint-Vallier, qui était à bord fut, ainsi que tous les passagers, conduit en Angleterre et retenu prisonnier pendant huit ans. Dans son exil, l'évêque de Québec s'employa avec un grand zèle à consoler les catholiques persécutés, en exerçant le saint ministère au milieu d'eux, et en visitant les prêtres et les religieux cachés dans le royaume. Il put enfin rentrer en Canada (1713), où de grands travaux l'attendaient.

Organisation ecclésiastique du diocèse de Québec, 1722. — La paix signée à Montréal (1701) avec les tribus sauvages, avait donné un peu de répit à la colonie; on profita de ce calme pour opérer l'organisation ecclésiastique du vaste diocèse de Québec. Quatre-vingt-deux paroisses furent érigées en 1722, par Mgr de Saint-Vallier. Dans ces divisions si importantes pour le bien spirituel du peuple, l'autorité religieuse rencontra plus d'une tracasserie. Les évêques de Québec, en vertu de leurs bulles, ne relevaient que du Saint-Siège; mais pour éviter de plus grands maux, ils étaient obligés de recourir au pouvoir séculier et de consulter les *ministres* dans l'érection des paroisses; ceux-ci ne manquaient pas de saisir l'occasion de prendre le ton de maîtres absolus. En Canada comme en France, on aurait voulu asservir l'Eglise à l'Etat. Le baron d'Avaugour

et le comte de Frontenac en avaient essayé la méthode avec Mgr de Laval, mais sans succès.

Mort de Mgr de Saint-Vallier. — Mgr de Saint-Vallier, miné par les fatigues d'une laborieuse administration, mourut à l'Hôpital-Général le 26 décembre 1727. Il avait, au milieu de difficultés de tout genre, rempli les fonctions d'un pasteur zélé et vigilant.

Le lendemain de sa mort, le chapitre nomma vicaire général, M. l'abbé Boullard, curé de Québec. L'archidiacre, M. de Lotbinière s'apercevant qu'on voulait lui disputer le droit de conduire la sépulture de l'évêque défunt, se rendit à l'Hôpital-Général, avec l'intendant Dupuy, et, à l'entrée de la nuit, accomplit la cérémonie funéraire à huis-clos, pendant que le chapitre faisait une pompe funèbre à la cathédrale, où le corps de Mgr de Saint-Vallier devait être porté avant son inhumation dans l'église de l'Hôpital. Quelques amis du chapitre, informés de ce qui se passait et voulant donner l'alarme, sonnèrent le tocsin et firent circuler la rumeur que le feu s'était déclaré à l'Hôpital, ce qui fut cause de désordres.

Après ces difficultés, l'abbé Boullard porta contre l'église de l'Hôpital-Général un interdit, qu'il leva au commencement de février suivant, et la supérieure de la communauté fut déposée. Les suites de cet incident regrettable ne prirent

fin qu'au mois de septembre 1728, lorsque le roi eut fait connaître sa volonté et déchargé l'intendant Dupuy de ses fonctions. *(M. l'abbé Gosselin.)*

* * *

Menaces d'une invasion anglaise. — Pendant que les évêques travaillaient avec ardeur et persévérance à organiser l'Eglise canadienne, le pays était de nouveau menacé d'une invasion anglaise. En l'année 1711, ces ennemis séculaires de la France firent de grands préparatifs pour s'emparer du Canada, qu'ils ne cessaient de convoiter. Dans ce but, quatre mille six cents hommes, sous la conduite du colonel Nicholson, partirent de New-York pour surprendre Ville-Marie par terre, tandis qu'une flotte, que commandait l'amiral Walker, devait mettre le siège devant Québec.

Cette fois, grande fut l'anxiété des colons, qui pensèrent que c'en était fait de la Nouvelle-France. Le baron de Longueuil, gouverneur de Ville-Marie, — surnommé le "*Machabée de Montréal,*" — résolut d'aller rencontrer les troupes ennemies près de Chambly. Avant le départ, les militaires canadiens se réunirent dans l'église de Notre-Dame pour implorer le secours du ciel. En présence d'une foule considérable, un étendard sur lequel était peinte l'image de la Mère de Dieu, fut remis à M. de Longueuil, chef de cette vaillante armée. On était plein de confiance que cette puis-

sante Reine protégerait une fois encore son peuple bien-aimé. La pieuse Jeanne Leber avait rassuré ceux qui lui exprimaient leurs craintes en disant : "Soyez sans inquiétude, la sainte Vierge aura soin de ce pays ; elle en est la gardienne, nous ne devons rien appréhender."

La colonie sauvée par Marie. — Les événements confirmèrent les paroles de la sainte recluse. La flotte anglaise qui s'anvançait vers Québec, étant entrée dans le golfe Saint-Laurent, une tempête s'éleva avec tant d'impétuosité dans la nuit du 2 au 3 septembre, qu'en moins d'une demi-heure, sept des vaisseaux se brisèrent sur les rochers de l'île aux Œufs. Pour compléter le malheur des Anglais, la foudre éclata sur le huitième navire et le fit sauter si haut que sa quille retomba bien loin sur le rivage. Le lendemain, on trouva sur la grève près de neuf cents cadavres. En apprenant ce désastre, l'armée anglaise qui marchait vers Ville-Marie, se hâta de rebrousser chemin.

La joie fut grande à Québec, quand on apprit l'*heureuse nouvelle* de ce naufrage qui débarrassait la colonie d'un ennemi redoutable. Les citoyens reconnaissants s'assemblèrent, et d'un commun accord, décidèrent de faire réparer l'église de Notre-Dame de la Victoire, et d'en construire le portail, ajoutant qu'un *Te Deum* y serait chanté tous les ans, en action de grâces de cette délivrance.

Chapelle de Notre-Dame de la Victoire à Montréal. — A Montréal, les associées de la "Congrégation externe" avaient promis que si le ciel les proté-



Chapelle de Notre-Dame de la Victoire de Montréal.

geait dans ce grand danger, elles bâtiraient une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, qui serait pour la postérité un témoignage de leur gratitude. Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame donnèrent une portion de leur jardin pour l'érection de ce sanctuaire, heureuses de partager la reconnaissance nationale (1).

(1) A cette occasion les Cangréganistes prirent le nom de *Filles de Notre-Dame de la Victoire*. Cette chapelle a été détruite par le feu en 1768 et reconstruite l'année suivante avec l'aide de M. Montgolfier, s. s. Ses ruines ont été démolies en 1903.

Après cet événement mémorable,le gouverneur, M. de Vaudreuil, écrivait au ministre de la marine: "Nous rendons grâces à Dieu pour la miraculeuse protection qu'il lui a plu d'accorder à la colonie. Tous sont unanimes dans la croyance que le Tout-Puissant a préservé la Nouvelle-France, et que sa main seule a causé la destruction de la flotte anglaise, tandis que pas un homme ne fut perdu de notre côté."

* * *

Etat de la société canadienne avant la conquête. — De 1713 à 1750, la paix régna en Canada. Vers la fin de cette période, la ferveur primitive que nous avons admirée chez les colons au temps de Champlain, semblait avoir considérablement diminué. Pendant que la patrie menacée dans son existence était sur le penchant de sa ruine, disent les chroniqueurs, on s'amusait à Québec et à Montréal, où l'on s'efforçait d'imiter Versailles et Paris, malgré les avertissements donnés du haut de la chaire, par les pasteurs zélés et clairvoyants. Le marquis de la Jonquière, gouverneur de la Nouvelle-France, et l'intendant Bigot déployaient un luxe insolent: leurs jours étaient une série de fêtes ininterrompues. Les mauvais exemples de ceux qui étaient au pouvoir, exerçaient une malheureuse influence sur la population; et sur les bords glacés du Saint-Laurent apparaissait la France du

XVIIIe siècle, spirituelle, frivole et légère, pardessus tout insoucieuse du lendemain.

L'habitant des campagnes ployé sous le fardeau des misères et des difficultés de l'époque, préservé par l'austérité de sa vie, se conserva seul dans la foi et la pureté de mœurs de ses ancêtres. En parcourant les registres des cours criminelles, on remarque que pendant les années qui suivirent la conquête, peu de Français ont été cités devant les magistrats pour des délits qui méritaient le fouet, le pilori. Ce qui prouve combien les colons étaient fidèles et obéissants aux lois de l'Eglise et à la voix de leurs prêtres (1).

Episcopat de Mgr Pontbriand. — L'épiscopat de Mgr de Pontbriand (1741-1760), dernier évêque du régime français, embrassé les jours les plus sombres de la colonie. La guerre, la famine, la peste se succédaient et semblaient vouloir détruire ce petit peuple, qui grandissait et se développait sous la protection de l'Eglise. La vie du prélat fut remplie d'actes héroïques de vertu et de dévouement ; sa sage prudence durant ces temps

(1) "En 1733 la petite vérole se répandit dans le pays et fit un grand nombre de victimes. Le clergé et les religieuses hospitalières des trois villes firent preuve d'un dévouement sans bornes et plusieurs payèrent de leur vie leur héroïque charité. A la suite de cette grande mortalité, Mgr Dosquet recommanda à tous les prêtres du diocèse d'élever dans leurs presbytères quelques enfants intelligents afin de les préparer au sacerdoce."

(M. l'abbé Gosselin)

d'affliction contribua dans une large mesure à pacifier la contrée. Ses premières œuvres furent importantes : il répara et agrandit la cathédrale, fonda l'Hôpital-Général de Montréal, restaura le couvent de la Congrégation de Notre-Dame de Louisbourg, après le premier siège de cette ville en 1745 (1). Quand arriva l'épreuve suprême de la colonie, comme un vigilant et fidèle pasteur, il demeura au milieu de son troupeau ; pour le soutenir et l'encourager, il ordonna des prières publiques (6 mai 1759).



MGR DE PONTBRIAND.

Après avoir supporté les horreurs du siège de Québec par le général Wolfe, Mgr de Pontbriand fut témoin du combat final livré sous les murs de la ville, le jour à jamais mémorable du 13 septembre 1759. On le vit sur le champ de bataille, indifférent à sa sûreté personnelle, prodiguer ses soins et ses consolations aux blessés et aux mou-

(1) A la suggestion du ministre des colonies, il supprima en 1745 quelques-unes des fêtes d'obligation. Plus tard, il fit confirmer ces changements par le Saint-Siège qui, seul, avait le droit de les décréter.

(M. l'abbé Gosselin.)

rants, sans distinction de nationalité. Lorsque le drapeau d'*Albion* flotta sur le haut de la citadelle, le vénéré prélat dit un dernier adieu aux ruines fumantes de sa cathédrale et de sa ville épiscopale, et le cœur brisé s'en vint à Montréal chercher un asile au séminaire de Saint-Sulpice. De là, l'évêque décrivait dans un touchant "*Mémoire*" adressé à l'épiscopat français, l'état désespéré de son peuple. "Québec, disait-il, a été bombardé pendant l'espace de deux mois ; cent quatre-vingts maisons ont été incendiées ... les autres criblées par les obus... Les murs de six pieds d'épaisseur n'ont pu résister ; les voûtes renfermant les effets des particuliers ont été brûlées, écrasées et pillées pendant et après le siège. L'église cathédrale a été entièrement consumée. Les prêtres du séminaire, les chanoines, les Jésuites sont dispersés ça et là dans le pays qui n'est pas encore sous la domination anglaise ; les citoyens sont sans bois pour leur hivernement, sans pain, sans farine et sans viande ; ils ne vivent que du peu de biscuit et de lard que le soldat anglais leur vend de sa ration. Telle est l'extrémité où sont réduits les plus riches bourgeois. Les campagnes ne fournissent point de ressources et sont peut-être aussi à plaindre que la ville même. Toute la côte de Beaupré et l'île d'Orléans ont été détruites avant la fin du siège, et les granges, les maisons des cultivateurs, les presbytères incen-

diés; les bestiaux qui restaient ont été enlevés; ceux qu'on avait transportés au-dessus de Québec ont tous été pris pour la subsistance de notre armée, de sorte que le pauvre habitant qui retourne sur sa terre sera obligé de se cabaner et de vivre à la façon des sauvages." Tel était l'état déplorable de la belle colonie française après les horreurs du siège.

L'infortuné prélat était affecté non seulement par la pensée que la conquête avait couvert le pays de désolation et de ruines, mais encore par la prévision qu'elle causerait la perte de la religion catholique, que l'hérésie ne manquerait pas de supplanter. Ses yeux ne pouvaient percer le voile qui lui cachait l'avenir... Quelques jours avant sa mort, il adressa une circulaire à son clergé, lui recommandant de veiller avec le plus grand soin sur les peuples confiés à sa garde, et l'exhortant à se dévouer aux intérêts spirituels plus particulièrement qu'aux affaires temporelles. Il écrivit au général Murray pour implorer sa protection en faveur des vaincus, tandis qu'il prenait des mesures pour faire respecter le nouveau pouvoir.

Mgr de Pontbriand mourut le 8 juin 1760, avant de voir la cession finale de sa contrée à la puissante Angleterre (1).

(1) Le 8 septembre 1760 fut signée la capitulation qui livrait le Canada à l'Angleterre, et la loi martiale s'établissait en attendant la fin des hostilités.

Efforts des Canadiens pour reconquérir leur patrie. — Cependant les Canadiens et le courageux évêque n'avaient pas désespéré un seul instant de reconquérir ce qu'ils avaient perdu ; à l'appel de la religion et de la patrie, sous la conduite du chevalier de Lévis, ils s'efforcèrent de reprendre Québec à l'ennemi par la célèbre bataille de Sainte-Foye (28 avril 1760). Il n'entrait pas dans les desseins de la Providence de couronner par le succès l'héroïque fidélité de nos ancêtres, et ses vues miséricordieuses sur la contrée se dévoilèrent quand éclata la Révolution française en 1793. Dieu, par de si profondes humiliations et de si grands désastres, avait sauvé le Canada de malheurs encore plus grands et plus dangereux pour la foi et le bon esprit de son peuple. L'influence de l'organisation paroissiale et féodale contribua à donner à cette poignée d'hommes épars sur l'incommensurable surface de la Nouvelle-France, l'énergie nécessaire pour lutter contre les forces de l'ennemi.

Intervention du clergé. — Les Anglais avaient établi dans les paroisses des tribunaux militaires (1760-1764) ; les habitants surent se mettre à l'abri en soumettant aux curés et aux notables les différends qui survenaient entre eux, imitant en cela les premiers chrétiens, qui avaient recours à leurs pasteurs pour se soustraire à la juridiction des

juges païens. De même qu'on a pu dire que les évêques avaient fait la France, on peut affirmer avec autant de vérité, que le clergé a fait le Canada français. Les mandements de Mgr de Pontbriand, les pressantes exhortations des curés, modifièrent dans un sens favorable les sentiments des populations rurales envers la Grande-Bretagne. L'accueil bienveillant fait aux exilés français, — membres du clergé et de la noblesse,—réfugiés en Angleterre pendant la Révolution, contribua également à maintenir le peuple dans la fidélité.

Trois vicaires généraux administrent le diocèse de Québec. — Après la conquête, le gouvernement anglais refusa pendant quatre ans de reconnaître l'évêque catholique de Québec. Trois vicaires généraux administraient le diocèse: MM. BRIAND à Québec, MONTGOLFIER à Montréal et PERRAULT à Trois-Rivières. Quand la paix fut signée (1763),—paix terminant une guerre cruelle, qui avait divisé toutes les puissances de l'Europe durant sept ans, — M. Briand n'hésita pas à faire chanter un *Te Deum* pour ce bienfait, et à recommander l'obéissance et la soumission aux nouveaux gouvernants. "Le Canada, disait-il, a été cédé à la couronne britannique, mais rapportez-vous-en aux soins de l'adorable Providence, dont la conduite est très souvent d'autant plus miséricordieuse qu'elle est moins conforme à nos désirs.... vos

intérêts temporels ne sont pas seuls à exiger de vous la fidélité, c'est un devoir que la foi vous prescrit."

L'année précédente, il avait également demandé des prières publiques à l'occasion du mariage du roi Georges III (1762). Il se rencontra quelques esprits disposés à murmurer au sujet de cet acte qui, après la conquête si récente, leur semblait une adhésion au nouvel ordre de choses. Le vicaire capitulaire ne balança pas : avec dignité et fermeté, il traita la question comme il convenait de le faire.

Dans un mandement — document historique important — M. Briand rappelle aux Canadiens-Français que la religion leur enseigne et leur fait un devoir de prier pour ceux qui les gouvernent ; il leur cite l'exemple des premiers chrétiens implorant Dieu pour leurs persécuteurs, les empereurs romains, ainsi que la première épître de saint Paul à Timothée, dans laquelle l'apôtre insiste sur les devoirs des fidèles envers les autorités établies. Ce sage exemple, suivi par les autres vicaires généraux à Montréal et à Trois-Rivières, contribua grandement à la pacification des esprits.

Les Canadiens-Français demandent l'exécution du quatrième article du "traité de Paris." — Cependant, cette situation anormale ne pouvait se prolonger

sans préjudicier aux intérêts de l'Eglise en Canada ; elle se trouvait dans l'impossibilité de se soutenir et de prospérer sans un chef spirituel. On résolut d'envoyer une députation à Londres pour demander au roi l'exécution du quatrième article du traité de Paris, lequel accordait aux Canadiens le libre exercice du culte romain avec la restriction : "autant que le peuvent permettre les lois de la Grande-Bretagne" (1).

L'interprétation de cette clause fit naître des conflits qui durèrent plusieurs années. Le gouvernement anglais prétendait que l'article en question n'exigeait pas nécessairement la nomination d'un évêque. Des instructions à ce sujet, et sur beaucoup d'autres d'une nature aussi peu tolérante, furent communiquées par la cour au général Murray et à ses successeurs immédiats. Les réponses du cabinet de Saint-James aux appels et aux représentations des députés, contre ces règlements injustes, ne furent pas très satisfaisantes.

Bien qu'aujourd'hui l'Eglise jouisse de la plus grande liberté sous le sceptre de l'Angleterre, l'histoire impartiale ne peut passer sous silence les épreuves et les luttes de ces jours remplis de tristesses et de douleurs.

Malgré l'accueil peu favorable fait par l'Angle-

---

(1) In as much as the laws of Great Britain may allow.

terre, on ne se découragea pas. La nécessité de se hâter et de ne négliger aucun moyen pour assurer aux Canadiens la liberté religieuse, était pressante. On revint donc à la charge afin d'obtenir à tout prix la nomination d'un évêque pour remplacer celui qu'on venait de perdre.

M. Montgolfier, s. s., désigné au siège épiscopal de Québec. — Le chapitre de Québec chosit M. MONTGOLFIER, S. S., le jugeant digne d'occuper le trône épiscopal dans ces circonstances difficiles. Celui-ci partit aussitôt pour Londres; mais une lettre du général Murray à lord Shelburne l'avait rendu suspect à la cour. Rencontrant une très grande hostilité parmi les autorités civiles, l'évêque élu renonça à l'épiscopat, afin de permettre au chapitre de désigner un autre sujet, au choix du Saint-Siège.



M. MONTGOLFIER, S. S.

M. Briand accepté par la cour de Londres. — M. Briand réunit les suffrages, et le gouvernement britannique lui fit savoir *en secret* qu'aucune opposition ne serait faite à son élection au siège episco-

pal de Québec, à la condition expresse qu'il ne dépendrait d'*aucun pouvoir étranger,* et qu'il n'aurait aucune relation avec Rome. Cette clause, opposée à la constitution de l'Eglise et à ses principes fondamentaux, plaçait M. Briand dans une position extrêmement difficile : une véritable impasse.

Le nouveau prélat s'était fait connaître favorablement durant le siège de Québec. On l'avait vu se multiplier sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, prodiguant ses soins aux blessés et aux mourants avec une égale sollicitude, et sans distinction de race; les officiers anglais frappés d'admiration avaient conçu pour lui la plus haute estime.

En acceptant la *mitre* dans ces temps orageux et si difficiles, M. Briand cédait aux représentations du clergé et des fidèles. Les intérêts catholiques en jeu, il fallait profiter des circonstances favorables, pour obtenir le libre exercice de la religion, dont l'existence aurait été compromise par un refus.

Episcopat de Mgr Briand. — Avec MGR JEAN-OLIVIER BRIAND (1764-1784), commence ce que l'on pourrait appeler la période diplomatique de l'Eglise du Canada. Rarement prélat fut environné de plus grandes difficultés et de plus sérieuses

complications; sa position exceptionnelle demandait un tact, une prudence consommée. D'un côté, il lui fallait ménager les susceptibilités de la nouvelle administration, de l'autre apaiser et calmer la défiance du peuple envers elle. Il dut soutenir une lutte très épineuse contre le pouvoir colonial, qui prétendait assujettir l'Eglise à l'Etat, et nommer les curés comme il nommait les ministres anglicans. Mgr Briand sut se concilier l'estime et le respect des gouverneurs anglais et, contribuer dans une large mesure à sauvegarder les intérêts du catholicisme et les droits de son peuple. Il mérita les félicitations du Souverain Pontife pour la fermeté qu'il sut déployer durant les jours de son épiscopat.



MGR J.-O. BRIAND.

Le serment hérétique du Test. — D'autres conflits surgirent à l'occasion du serment hérétique du "*Test*". Dans une assemblée des représentants du peuple que convoqua le général Murray selon les instructions royales (1765), les catholiques au nombre de cent cinquante ne purent siéger à cause

de ce serment (1), qui était une véritable abjuration. Il consistait à nier *l'autorité du pape*, la *transsubstantiation* et le *culte de la sainte Vierge* considéré comme une idolâtrie par les protestants. Cet acte excluait également les catholiques de toute charge civile et militaire. Les Canadiens, prêts à jurer fidélité au roi, ne pouvaient être parjures à leur foi (2).

Etat de la colonie après la conquête. — Le spectacle que présentait l'ancienne colonie française sous le nouveau régime était bien triste. La désolation régnait dans les villes et dans les campagnes. Les cultivateurs attachés au sol, demeurèrent dans le pays pendant que la plus grande partie de la noblesse française et l'armée s'en retournaient

---

(1) Le serment du *Test* fut aboli en 1828.

(2) Le général Murray ne voulut pas exclure les catholiques de cette assemblée, malgré le désir des Anglais et des Ecossais *nouveaux arrivés*. Il recula devant le dilemme qui s'offrit lorsque les Canadiens, comme il devait s'y attendre, refusèrent de prêter le serment d'abjuration. Il ne voulut ni les admettre dans cette condition, ni former une assemblée uniquement protestante ; il ajourna donc indéfiniment la promesse faite par le Souverain lui-même.

Jusqu'au traité de Paris, la religion catholique n'était ni reconnue ni tolérée en Angleterre et dans ses colonies. L'orage à propos de la suprématie papale, suivit la découverte d'un ancien statut, du temps de la reine Elisabeth, que fit le jurisconsulte Mazère. Ce descendant d'une famille huguenote se montra toujours très hostile aux Canadiens-Français.

vers la mère patrie (1). Le clergé, fidèle au troupeau qui lui était confié, partagea son pénible sort; il resta pour consoler, encourager et diriger ceux qui, livrés à eux-mêmes, avaient plus que jamais besoin de secours et des lumières de la foi.

A la suite des troupes anglaises, une légion d'aventuriers et d'intrigants, s'abattit sur la contrée "comme les corbeaux sur un champ de bataille," et sans scrupule, exploitèrent la générosité des *"nouveaux sujets."*

Non seulement les Canadiens-Français étaient exclus de tous les emplois civils, magistrature, barreau, etc., etc., — à cause de leur religion, mais de plus, ils étaient soumis à l'arbitrage de jurés entièrement protestants qui, un jour, osèrent déclarer l'existence de la population catholique comme un désordre social — *as a nuisance* — ; à peine comptait-on cinq cents dissidents dans la colonie, et cette minorité appelait la proscription de tout un peuple à raison de sa foi!

---

(1) "Les Anglais facilitaient l'émigration des familles de cette classe et les achats de terre qui en résultaient. Cependant la noblesse canadienne ne s'éloigna jamais; il fallut lui témoigner certains égards en raison de l'influence qu'elle pouvait exercer sur le peuple de la campagne, et bien que sa pauvreté fut un grand obstacle, elle ne se tint pas trop à l'écart des Anglais dans les commencements."

(B. Sulte. Hist. des Canadiens-Français.)

Le jurisconsulte Marriott demande l'extinction de la religion catholique. — La population française avait de justes sujets de plaintes ; on fit des enquêtes sur l'état des choses du Canada, où deux races si différentes étaient aux prises. Les rapports furent envoyés en Angleterre et le jurisconsulte Marriott se prononça pour l'extinction aussi prompte que possible de là religion catholique. Quelques-unes de ses insinuations étaient vraiment *machiavéliques ;* c'était un long cri de proscription contre la religion, les lois et les usages de nos ancêtres.

La Grande Bretagne adoucit les rigueurs de sa politique. — Le gouvernement prolongea ses enquêtes et ses indécisions jusqu'en 1774. A cette époque, les colonies de la Nouvelle-Angleterre, mécontentes de la mère patrie, commençaient à manifester leur désir d'indépendance. La Grande-Bretagne, craignant de voir les Canadiens partager leur révolte, adoucit les rigueurs de sa politique, révoqua l'ordonnance royale qui exilait du Canada tous ceux qui refusaient de prêter le serment du *Test,* et résolut de donner une nouvelle constitution, plus juste et plus favorable aux catholiques.

Le serment d'Allégeance substitué au "Test Oath". — Les requêtes multipliées de nos pères eurent pour résultat la conservation de leur foi, l'accès aux emplois civils et la dispense de l'hostile "Test

Oath" auquel on substitua le serment d'*Allégeance*. L'acte de 1774 reconnut également les droits du clergé à qui il accorda des subsides (1). Les questions relatives à la langue française, à l'instruction, à l'administration de la justice et à l'abolition de l'esclavage y furent aussi traitées (2).

Les protestants demandent la révocation de l'Acte de Québec, 1774. — La ville de Londres s'émut à la nouvelle des concessions faites aux catholiques; la requête qu'elle adressa au roi Georges III pour qu'il refusât sa sanction à l'Acte de Québec, donne une idée des haines religieuses de cette époque. Les plus amers sentiments se manifestèrent dans les colonies de l'Amérique, et toute une panique fut créée chez les protestants résidant alors en Canada, qui se voyaient frustrés du pouvoir tyrannique dont ils avaient si largement abusé. Ces fanatiques demandèrent la révocation de ce *statut* favorable aux Canadiens-Français. Sans se

(1) La charte de 1791 pourvut au soutien de l'Eglise anglicane en mettant de côté à cette fin, un septième des terres publiques, appelé *réserves du clergé*.

(2) L'esclavage, introduit dans la colonie sous le régime français, fut déclaré illégal dans le Haut-Canada par une loi passée en 1793. Un *Bill* présenté (1793-99) à la Législature du Bas-Canada dans le même but ne fut pas accepté. Ce n'est qu'en 1833 qu'un acte du Parlement anglais abolit l'esclavage dans tout l'empire britannique. En 1780, un négre "Néro" avait été vendu publiquement à Montréal, pour £60. Le dernier esclave fut vendu en 1797 pour £6.

soucier de l'orage, le gouvernement anglais maintint les clauses du traité de Paris, ce qui lui concilia l'estime du peuple (1).

* * *

Attitude du clergé catholique en face de la révolte américaine, 1775. — Pendant que la condition des Canadiens s'améliorait, les Américains insurgés contre la métropole s'efforçaient de les engager dans la rébellion. L'attitude prise par l'Eglise catholique, durant le soulèvement des colonies anglaises, contribua grandement à assurer la fidélité de la population française envers la Grande-Bretagne ; le clergé engagea le peuple à repousser les envahisseurs avec énergie. Il était impossible de compter sur une plus grande loyauté si tôt après la conquête. Le drapeau anglais n'avait pas encore conquis la sympathie des Canadiens, et, malgré la justice tardive qu'on venait de leur rendre, le souvenir des criantes vexations passées était resté chez eux, vivace et très profond : la neutralité fut tout ce que le clergé put obtenir d'un grand nombre de citoyens.

(1) Malgré l'acte de 1774, une défiance réciproque régnait entre toutes les classes de la population. Les libéraux anglais cherchaient à soulever la bourgeoisie et les cultivateurs contre les prêtres et les nobles. "Secouez le joug du clergé et de la noblesse, leur disaient-ils, vous n'aurez plus de corvées à remplir ni de dîmes à payer." Ces mauvais conseils furent paralysés par l'influence du clergé.

Mgr Briand confirme la loyauté des Canadiens envers l'Angleterre. — Pour empêcher la désastreuse influence de cette révolution sur le peuple, Mgr Briand publia (22 mai 1775) une lettre pastorale dans laquelle il exposait des raisons de nature à confirmer la loyauté des Canadiens envers la couronne britannique. Une autre lettre suivit, lorsque les généraux américains Montgomery et Arnold assiégèrent Québec. Toutes deux eurent l'effet désiré ; le clergé et le peuple refusèrent de se joindre à l'insurrection des colonies voisines. L'évêque prêcha d'exemple en s'enfermant avec ses ouailles dans la capitale assiégée. Dieu bénit sa généreuse résolution ; après quelque incertitude, le peuple resta dans le devoir et défendit avec courage ses possessions et ses frontières. Si alors l'Angleterre conserva la colonie, elle le dut au noble prélat et à son clergé. Ce dernier, par sa conduite ferme et prudente, sut en toute occasion faire respecter les droits et les intérêts de la nation franco-canadienne et contribua ainsi à son affermissement. "Heureux furent nos ancêtres dans leur sagesse d'avoir préféré, en 1775 et en 1812, les conseils de la religion à ceux de la vengeance, et d'avoir profité des événements qui ont assuré la conservation de notre foi et de notre nationalité." *(Garneau)*

Démission et mort de Mgr Briand, 1784-1794. — Ce fut le dernier acte de l'administration de Mgr

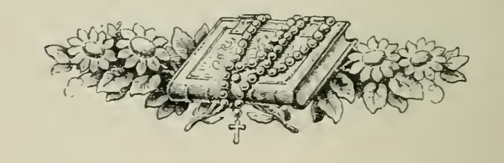
Briand qui, épuisé de travaux et de fatigue, se démit de sa charge en 1784. Son épiscopat avait été laborieux et rempli d'épreuves, car les besoins de la colonie étaient grands et multipliés lorsqu'il avait été élevé sur le trône pontifical. Le courageux évêque avait su faire face à tout par son énergie, sa patience et sa rare prudence. Durant sa dernière maladie, Mgr Briand écrivait à lord Dorchester ces admirables paroles: "De ma vie, je n'ai craint homme. Je me reproche même à présent de ne pas assez craindre Dieu, mon redoutable juge; je sais aimer, mains non craindre. Les bontés me rendent faible et mou, les grossièretés et les duretés me trouvent homme et ferme." Tel fut le digne évêque qui gouverna l'Eglise du Canada aux jours les plus orageux de son histoire.

Il survécut dix ans à son successeur Mgr d'Esglis, qu'il avait lui-même choisi, et mourut le 25 juin 1794.

Sous l'épiscopat de Mgr d'Esglis, l'érection du diocèse de Baltimore en 1789, détacha de Québec l'Illinois et les autres parties cédées aux Etats-Unis par le traité de 1783.

Mgr Hubert réclame son droit à la cour d'Angleterre. — Mgr Hubert (1788-1797) vit les difficultés s'augmenter et la situation de l'Eglise, déjà critique, se compliquer par le conflit survenu avec le gouverneur Prescott au sujet de l'érection de nou-

velles paroisses que ce dernier refusait de sanctionner, et de la nomination des curés que le gouvernement prétendait s'arroger. L'évêque jugea expédient de réclamer son droit à la cour d'Angleterre; le roi Georges III ne donna aucune réponse à cette revendication. On attendit cinq ans cet acte de justice; la liberté religieuse et civile ne fut accordée que sous l'administration de Mgr Plessis.



II

MISSIONS CANADIENNES AU XVIII[e] SIECLE

Au XVII[e] siècle, la France, par la croix et l'épée, avait opéré des merveilles sur les bords du Saint-Laurent et dans les immenses forêts de sa jeune colonie. Les premières missions accomplies par l'héroïsme de ses enfants ont été la gloire de l'Eglise à cette époque; elles nous font voir en raccourci toute l'histoire des origines de la foi dans notre patrie. Au siècle suivant, cette œuvre d'apostolat inaugurée par les martyrs chez les indigènes de la Nouvelle-France, fut continuée avec un zèle non moins grand par les prêtres du séminaire de Québec, les Capucins et les Jésuites.

A la Louisiane. — Sept missionnaires suivirent les explorateurs du Mississipi (1697), pour se dévouer à la conversion des indiens de la LOUISIANE (1). Le plus distingué d'entre eux était M. FRANÇOIS JOLLIET DE MONTIGNY, grand vicaire de l'évêque de Québec, qui visita le fort La Salle pendant la guerre des Natchez avec les sauvages du nord, tandis que l'abbé BERGIER se dépensait pour évangéliser les Tamarois *(Tamaroa)*. "Quel-

(1) La Louisiane resta sous la juridiction de l'évêque de Québec, jusqu'à la cession du Canada à l'Angleterre, en 1760.

ques-uns de leurs confrères les suivirent plus tard et remplacèrent les Jésuites que la mort avait enlevés." *(M. l'abbé Gosselin)*

M. D'IBERVILLE, gouverneur de la Louisiane (1700), forma le projet de rassembler les différentes tribus disséminées dans le pays, afin de les rendre susceptibles d'être disciplinées et instruites (1703). M. BUISSON DE SAINT-COSME, chez les Natchez, partageait les vues du gentilhomme chrétien à ce sujet. Dans une lettre datée de 1704, il écrivait : "Le fruit que j'ai fait ne paraît pas encore bien grand ; j'ai sauvé quelques petits enfants en les baptisant.... Pour assurer le succès de ces missions , il faudrait d'abord rassembler les sauvages et rendre ces barbares des hommes avant d'en faire des chrétiens" (1). La vie nomade était l'obstacle à la conversion de ces peuplades ; les colonisateurs, de concert avec les missionnaires, s'efforçaient de le faire disparaître, mais sans beaucoup de succès.

M. l'ABBÉ GAULIN, envoyé à Pentagoët, se rendit à la Louisiane en 1700 ; deux ans plus tard, il revenait de ce champ d'apostolat, quand il fit naufrage sur les côtes du Maine, ce qui lui fournit l'occasion d'évangéliser les Abénaquis. M. NICOLAS

(1) "M. de Saint-Cosme se rendant à Mobile en 1718, fut tué en chemin par les sauvages Tchoumackas, qui voulaient s'emparer de son bagage."

FOUCAULT, apôtre plein de zèle et de dévouement, fut massacré chez une nation établie au-delà des Arkansas. Après ce meurtre, l'abbé ANTOINE DAVION, prêtre du séminaire des Missions-Etrangères, qui annonçait la foi chez les Tonicas, se retira à Mobile dans la crainte d'être victime de ces barbares; mais il revint à son poste en 1704 et y demeura plus de douze ans, logé dans une maison qui n'avait ni porte ni fenêtres et le laissait exposé à toutes les intempéries des saisons.

Les missions de la Louisiane confiées aux Capucins, 1715. — "Mgr de Saint-Vallier ne pouvant s'occuper des missions de la Louisiane, en confia la direction à son coadjuteur, Mgr Mornay (capucin de Meudon) qui, de la France où il était resté, les dirigea comme grand vicaire de l'évêque de Québec. Ce dernier donna la desserte de la Nouvelle-Orléans à l'ordre des Capucins, qui en demeura longtemps chargé." *(M. l'abbé Gosselin)*

Les RR. PP. DOUGÉ, du RU, LIMOGES, HUVÉ, de la VENTE exercèrent leur œuvre apostolique chez les Chactas (Têtes-Plantes) et les Oumas. Les ouvriers de l'Evangile trouvaient chez ces indiens et dans les bourgades établies sur les bords de la Mobile de grands travaux à accomplir. Malgré les vices nombreux et les superstitions de ces tribus, la polygamie était rare chez les Chactas, et leurs bonnes dispositions

envers les envoyés de Dieu, rendaient ces missions plus consolantes que celles de la Chine et des Indes. Les missionnaires eurent la joie de convertir un grand nombre d'infidèles.

Le Père LAURENT VATIER, passa en 1705 par le Détroit pour aller à Michillimakinac et de là chez les Outagamis (Renards) où il prêcha la loi chrétienne avec zèle et succès. Un sauvage lui enleva la vie en 1715.

Le Père de Charlevoix obtient de nouveaux apôtres pour ces établissements. — Le Père de CHARLEVOIX (1), en 1720, visita ces missions éloignées. Il remonta le fleuve Saint-Laurent et les grands lacs, fit une excursion dans le pays des Illinois et descendit le Mississipi jusqu'à son embouchure, annonçant, sur son passage, la parole de Dieu aux tribus indiennes peuplant ces contrées. De retour en France (1723), il attira l'attention de la cour sur le soin des âmes dans les établissements de la Louisiane, et obtint que de nouveaux apôtres y fussent envoyés.

Evangélisation des Illinois par les Jésuites. — Vers cette époque, l'évangélisation des Illinois échut aux Jésuites qui la continuèrent longtemps après l'extinction de l'ordre en Canada. "Ils fondèrent dans cette région des prairies, trois ou quatre chré-

(1) Ce savant jésuite a écrit une Histoire générale de la Nouvelle-France.

tientés dont la régularité et les vertus rappelaient les fidèles de l'Eglise primitive." *(M. l'abbé Gosselin)*

Ces religieux ont eu la gloire de sceller de leur sang les fondations de l'Eglise canadienne, unissant, partout où ils furent envoyés, la pureté de la doctrine à l'héroïsme du sacrifice.

* * *

Essai de mission au Rupert's land. — A une époque aussi reculée que 1690, deux prêtres français visitaient la contrée connue depuis sous le nom de *Rupert's land,* pour enseigner la foi aux nombreuses peuplades de Sioux et de Cristinots (Cris) dispersés dans cette région. A la suite de cet essai d'apostolat, ces missions demeurèrent abandonnées pendant plusieurs années. Le Père de Charlevoix, dans son rapport de 1723, avait proposé de fonder une chrétienté chez les Sioux. Ces farouches brigands de nos prairies, les *Iroquois de l'Ouest,* n'étaient pas faciles à contenir.

Le Père Messaiger chez les Sioux et les Cristinots. — En 1737, le Père MESSAIGER, jésuite, accompagna la petite bande d'explorateurs que conduisait l'aîné des de la Vérendrye, dans les pays *d'En-Haut,* comme on les désignait alors (1). Son zèle demeura presque infructueux.

---

(1) Le chevalier de Varennes de la Vérendrye, dans un voyage qui ne dura pas moins de quatorze ans (1731-1745), fut le

Le Père Messaiger, à son retour, fit connaître le peu de succès qu'on pouvait obtenir au milieu de tribus toujours en guerre. Ces sauvages polygames menaient une vie nomade; à peine quelques familles étaient-elles campées près du fort, que leurs provisions épuisées les obligeaient de partir de nouveau pour la chasse ou la pêche. On conçoit que dans de semblables conditions, le ministère d'un missionnaire ne pouvait produire de fruits durables.

Mission du Père Aulneau chez les Mandanes. — Néanmoins, on voulut tenter un nouvel essai. Les Assiniboines, rencontrés sur la rive sud-ouest de la rivière Winnipeg, avaient parlé au Père Messaiger d'une peuplade sédentaire (les Mandanes) qui habitait dans des villages sur les bords du Missouri. C'est vers elle que fut envoyé le Père AULNEAU; il accompagnait le chevalier de la Vérendrye dans sa seconde expédition (23 août 1735). Jamais en Canada un missionnaire n'avait entrepris un voyage aussi long, aussi pénible et aussi périlleux; le courage du Père Aulneau rappelle celui des premiers apôtres. Il fallait s'aventurer dans des contrées inconnues, peuplées de sauvages cruels et guerriers, et s'exposer aux plus grands dangers.

---

premier à parcourir les territoires compris entre les grands lacs et les Montagnes Rocheuses.

Le récit des souffrances du Père GUIGNAS qui, huit ans auparavant, avait suivi une caravane dans le pays des Sioux, était là pour montrer à l'intrépide évangélisateur, ce qui l'attendait peut-être lui-même (1). Mais ces horreurs n'effrayaient pas le Père Aulneau. Altéré de dévouement, il était prêt à tout souffrir pour faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il passa l'hiver chez les Assiniboines, pour, de là, se rendre au printemps, dans sa mission des Mandanes, et fut durant ce temps, en contact fréquent avec les Sioux et les Cris qu'il apprit à connaître. Ces peuples n'avaient d'autre idole que le démon. C'est à lui qu'ils adressaient tous leurs sacrifices afin de se le rendre favorable, et ils négligeaient le bon *Manitou* (Dieu), qui ne leur voulait que du bien. Le Père Aulneau déclarait avec tristesse : "ce n'est que par miracle si ces sauvages se convertissent, à cause de leurs superstitions et de la dépravation de leurs mœurs."

Massacre du Père Aulneau. — Le 8 juin 1736, trois canots emportant le Père Aulneau, Jean-Baptiste de la Vérendrye et dix-neuf Français, quittaient le

(1) Le Père Guignas avait suivi le sieur Boucher de la Perrière au lac Pepin. Au retour de cette expédition, il tomba entre les mains des Kikapous et des Maskoutins (15 août 1728), qui le retinrent prisonnier pendant cinq ans. Condamné enfin à être attaché à un poteau et brûlé vif, il n'échappa que par miracle à cette cruelle exécution.

fort SAINT-CHARLES. La petite troupe campait dans une île du lac des Bois, située à environ un mille à l'ouest de l'extrémité de la baie (Bay-Island), quand elle fut attaquée par un parti de Sioux qui égorgèrent les vingt et un Français, le jour même de leur départ. Le 20 juin de la même année, quelques Canadiens et trente Cristinots, du Sault-Sainte-Marie, ayant abordé dans l'île, aperçurent avec surprise les corps mutilés des blancs, gisant sur la grève. Le Père Aulneau fut trouvé un genou en terre, le sein ouvert et la main droite élevée, comme si la mort l'avait surpris dans l'exercice de son ministère, au moment où il absolvait ses compagnons. Les Sioux avaient respecté le corps du missionnaire qui n'avait subi aucune profanation. Plusieurs objets ayant appartenu au saint religieux, furent recueillis par ces voyageurs et conservés comme de précieuses reliques. Bon nombre de personnes prétendirent avoir obtenu des grâces signalées, par son intercession (1).

Le Père Coquart, dernier missionnaire. — Un troisième jésuite, le Père COQUART, se rendit dans ces endroits avec l'espérance d'y faire quelque bien aux indigènes ; mais il ne dépassa pas le fort de la Reine — aujourd'hui *Portage-des-Prairies.* —

---

(1) En 1890, les PP. Jésuites visitèrent l'ile au *Massacre* et y élevèrent une croix qui porte cette inscription : *Rév. Père Aulneau,* S. J. *Massacré ici en l'an* 1736.

"Des intrigues ourdies par la jalousie, dit de la Vérendrye, empêchèrent le Père de continuer sa route avec moi." Après la cession du Canada à l'Angleterre, les Jésuites disparurent et les *robes-noires* ne visitèrent plus ces terres lointaines.

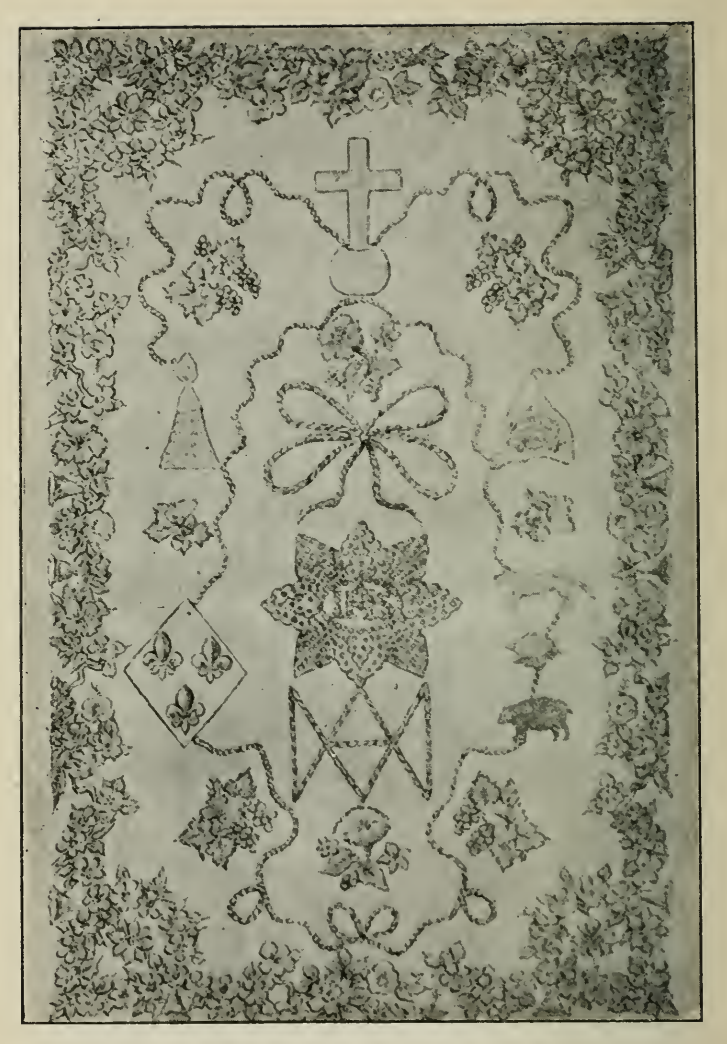
* * *

M. l'abbé Piquet, s. s., réunit les tribus iroquoises au fort de la Présentation. — Un des plus célèbres missionnaires de cette époque, fut M. l'ABBÉ FRANÇOIS PIQUET (1709-1781). Après avoir passé cinq ans avec les indiens du lac des Deux-Montagnes, le zélé sulpicien quittait cette bourgade et s'en allait jeter les fondations de la ville d'OGDENSBURG (N.-Y.), où il réunit les Iroquois dans le fort de la Présentation, qu'il pourvut d'une église et d'écoles paroissiales. Son dévouement au bien spirituel de cette peuplade, le fit justement surnommer *l'apôtre des Iroquois*.



M. L'ABBÉ F. PIQUET, S. S.

Quand éclata la guerre entre la France et la Grande-Bretagne, M. Piquet conçut un plan gigantesque : celui de rassembler tous les indiens de la contrée et de les allier aux Français pour la défense



Bannière des Cinq-Nations confédérées, iroquoises.

de la patrie. Le fort de la Présentation fut le lieu choisi pour opérer cette réunion (1752) (1).

Sa généreuse initiative n'eut pas le succès qu'il en attendait; elle ne sauva pas la Nouvelle-France des derniers désastres, mais elle prouva le patriotisme de ce noble prêtre, qui n'avait jamais désespéré des glorieuses destinées de notre patrie, ni de sa victoire finale. Après nos revers, M. Piquet repassa en France pour y mourir.

Le Père Rasle et les Abénaquis à Narantsouak. — Les missions abénaquises étaient très florissantes au commencement de ce siècle. Le Père SÉBASTIEN RASLE, jésuite, se dévouait depuis de longues années à NARANTSOUAK, bourgade située à l'embou-

(1) Comme signe extérieur de l'attachement des sauvages à Jésus-Christ et à la France, M. Piquet leur donna un étendard qu'il fit broder par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Ce drapeau, en soie blanche, portait avec le blason de la France, le monogramme de Marie, surmonté de la croix. Chaque tribu y trouvait son emblème national: l'ours, le renard, la tortue, le porc-épic, le castor. Au revers se voyaient les armes de Mgr de Pontbriand. Cette bannière bénite par l'évêque de Québec (29 mai 1752), fut remise aux indiens qui la déployèrent dans leurs expéditions guerrières de 1752 à 1759. Elle assista à toutes les batailles qui signalèrent les dernières années de la domination française en Canada: aux forts Necessity, William-Henry, à Corlar, Monongahéla, Oswégo, aux plaines d'Abraham, et ne s'est repliée que lorsqu'il n'y eut plus de victoires à remporter. Aujourd'hui cet étendard, qui rappelle tant de glorieux souvenirs, est conservé comme une précieuse relique à la mission d'Oka.

chure de la rivière Kénébec. Il déployait un zèle vraiment apostolique pour défendre ses néophytes contre le prosélytisme protestant; les manœuvres des Anglais chez les Abénaquis pour les rallier à leur parti et s'emparer de leurs terres, n'eurent aucun succès.

On essaya alors de corrompre leur foi, et un *ministre* vint de la Nouvelle-Angleterre pour détourner ces indiens du catholicisme, mais sa tentative échoua. Les Bostonnais attribuèrent aux conseils du missionnaire, l'hostilité des sauvages envers eux, et formèrent dès lors le projet de s'emparer du Père Rasle.

Massacre du Père Rasle. — Connaissant l'attachement que ses néophytes lui portaient, les Anglais de Boston envoyèrent au mois d'août 1724, une armée de onze cents hommes pour prendre et détruire Narantsouak. Cerner le village entouré d'épaisses broussailles, et le livrer aux flammes, fut l'affaire d'un instant. Au premier bruit, le saint vieillard sortit de sa chapelle et courut au secours de ses chers chrétiens, espérant protéger les femmes et les enfants. Aussitôt que les assaillants l'aperçurent, une grêle de balles tomba sur lui, et le vaillant apôtre s'affaissa au pied de la croix qu'il avait plantée.

Les vainqueurs épuisèrent leur vengeance sur son cadavre, qu'ils mutilèrent de la manière la plus

barbare; puis ils se retirèrent avec précipitation. "Des sauvages," dit le Père de Charlevoix, "trouvèrent le P. Rasle percé de coups, la chevelure enlevée, le crâne brisé à coups de hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés, etc., etc. Voilà de quelle manière fut traité un prêtre dans sa mission au pied de la croix, par ces mêmes hommes qui exagéraient si fort en toute occasion, les inhumanités de nos sauvages chrétiens qu'on n'a jamais vus s'acharner ainsi sur les cadavres de leurs ennemis." Les néophytes abénaquis inhumèrent leur missionnaire à l'endroit même où, la veille, il avait offert le sacrifice de la messe. Il laissa la réputation d'un saint, et le supérieur de Saint-Sulpice, à qui on demanda des prières pour le repos de l'âme du Père Rasle, répondit par ces paroles de saint Augustin: "C'est faire injure à un martyr que de prier pour lui.

Au lieu même du massacre, il y a quelques années, un autre jésuite, Mgr Fenwick a élevé un monument à la mémoire du P. Rasle.

* * *

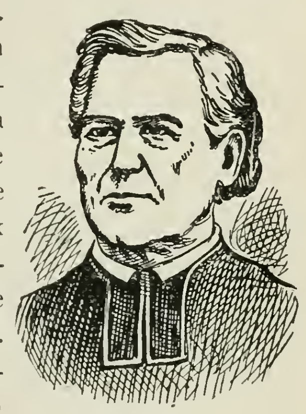
Les Sulpiciens en Acadie. — Les Sulpiciens appelés en Acadie en 1686, par Mgr de Saint-Vallier, furent chargés de la desserte des églises de Port-Royal, Beaubassin, Minas, etc., etc. Trois d'entre eux exercèrent successivement la charge de vicaire

général. Quand la colonie passa sous la domination anglaise (1713), le gouvernement de la Grande-Bretagne n'y voulut tolérer d'autres prêtres que les Messieurs de Saint-Sulpice. Durant toute leur carrière apostolique en Acadie, ils observèrent fidèlement la neutralité requise par les traités, et la firent respecter par leurs paroissiens. Comme de véritables pasteurs, ils partagèrent les épreuves et les souffrances des Acadiens, de 1727 à 1761, et ne se retirèrent qu'après le bannissement de ce peuple héroïque.

Les Prêtres du séminaire des Missions-Etrangères. —Durant la même période, plusieurs prêtres du séminaire des Missions-Etrangères exercèrent leur zèle en Acadie, à l'île Royale et dans le Maine. Parmi eux se trouvaient MM. MAILLARD et LE LOUTRE, qui méritent d'être mentionnés, non seulement à cause de leur dévouement et de leur patriotisme, mais aussi pour les souffrances et les épreuves qu'ils eurent à supporter. Le premier, arrivé à Louisbourg en 1735, demeura près de vingt ans au milieu des sauvages; il eut la joie de voir ses sacrifices et ses travaux récompensés par leur conversion. Son influence sur les indiens était sans bornes; les Anglais se rendant compte de cette *puissance* du missionnaire, jugèrent prudent, lorsqu'ils conclurent la paix avec les Micmacs et les Abénaquis, de bâtir une chapelle pour sa mission,

et de lui allouer une pension annuelle de vingt louis.

L'abbé Le Loutre. — L'abbé Le Loutre se montra sans cesse l'ami et le protecteur désintéressé des Acadiens persécutés. En 1748, il décida un grand nombre de ces malheureux à s'établir sur la rive nord de la baie de Fundy, dans l'espérance qu'ils trouveraient la paix et la sécurité ; ces infortunés n'y rencontrèrent que la misère et la pauvreté. Ce prêtre dévoué retournait en France (1757) quand les Anglais le firent prisonnier. Ils ne lui rendirent la liberté qu'en 1763. (1).



L'ABBÉ LE LOUTRE.

---

(1) Son nom est demeuré en haine comme celui d'un ennemi, parmi les protestants des provinces maritimes. Leurs livres classiques le représentent comme un traître, ennemi juré des Anglais, auteur, par ses conseils, de tous les maux des Acadiens ; c'est un moyen facile de s'excuser d'une infamie en en faisant retomber tout l'odieux sur un prêtre catholique. "Des historiens sérieux, parmi lesquels figure Thomas Chandler Haliburton, ont prouvé que ces accusations ne peuvent être soutenues et qu'elles sont dues aux préjugés et aux luttes de l'époque. L'évêque de Québec, dans une lettre écrite en 1757, fait un grand

Les Récollets à Louisbourg. — En 1718, les PP. Récollets furent appelés à Louisbourg, où ils servirent de chapelains à la garnison de la ville, et pourvurent au bien spirituel des citoyens. Toutes les stations militaires de la colonie étaient desservies par les Récollets, pendant que les Jésuites poursuivaient leurs travaux d'évangélisation parmi les tribus sauvages. Après la cession du Canada à l'Angleterre, l'évêque de Québec continua d'envoyer des prêtres de temps à autre dans les provinces maritimes; durant la période qui suivit l'expulsion des Acadiens (1755), la propagande catholique ne s'accomplit dans ces contrées, qu'avec les plus grandes difficultés.

"Quand les prêtres venaient à manquer, l'attachement des fidèles à leur église était si grand, qu'ils s'y réunissaient chaque dimanche pour y prier ensemble et chanter toutes les prières de la messe. Ils appelaient cette réunion pieuse où le saint sacrifice n'était pas offert, *messe blanche*. Etre catholiques, être français de cœur, voilà tout le crime des Acadiens, il n'y en avait pas de plus grand aux yeux des Anglais." *(Baudoncourt)*

Les Anglais veulent obliger les Acadiens à prêter le

éloge de ce prêtre, et le dit "irréprochable à tous égards, soit dans les fonctions de son ministère ou dans la part qu'il a eue dans le gouvernement du temporel de la colonie."

(P. Bourgeois. Hist. du Canada.)

Serment. — Depuis le traité d'Utrecht (1713), les Anglais en plusieurs circonstances avaient voulu forcer les colons à prêter le serment de fidélité au roi d'Angleterre, sans pouvoir jamais vaincre leur ferme attachement à la religion et à la patrie. En 1755, on les plaça dans l'alternative de se reconnaître sujets britanniques en prêtant le serment d'allégeance, sans réserve, ou d'abandonner la colonie.

Expulsion des Acadiens. — Ils refusèrent, et on décida leur barbare expulsion. Le village de GRAND-PRÉ fut le théâtre de cette inique vengeance. "Il n'y a pas d'exemple dans les temps modernes, dit l'historien Garneau, de châtiment infligé sur un peuple paisible et inoffensif, avec autant de calcul, de barbarie et de sang-froid, que celui dont il est ici question." L'abbé Ferland, dans son histoire du Canada, rapporte que le colonel Winslow, par une proclamation, invitait perfidement les vieillards, les jeunes gens et jusqu'aux enfants de dix ans, à se réunir dans l'église de Grand-Pré (5 septembre 1755), pour y recevoir certaines communications de la part du gouvernement. Plus de cinq cents hommes répondirent à l'appel et furent enfermés dans l'église, où Winslow leur annonça que le roi leur enlevait leurs terres et leurs biens, et qu'ils demeuraient prisonniers sous la garde des troupes.

Quelques-uns des infortunés colons s'étaient réfugiés dans les forts. Insidieusement, on employa tous les moyens pour les forcer à venir se mettre à la discrétion de leurs persécuteurs. Le pays environnant fut ravagé, et, pour ôter tout moyen de subsistance aux proscrits, on détruisit leurs maisons, on enleva leurs troupeaux, etc. Les Acadiens, arrachés de leurs demeures, injustement dépouillés de leurs propriétés, et accablés par l'injustice et la haine de leurs ennemis restèrent héroïquement fidèles à leur foi religieuse et nationale.

Départ pour l'exil. — Le départ pour l'exil devait avoir lieu le 10 septembre (1). Les vaisseaux de transport étaient prêts et les prisonniers silencieux, sur la grève, attendaient le moment fatal. Cent soixante jeunes gens reçurent l'ordre de s'avancer vers les navires. Ils déclarèrent qu'ils étaient disposés à s'embarquer, mais qu'ils ne se sépareraient pas de leurs parents. Les soldats anglais chargèrent à la baïonnette cette troupe désarmée et les forcèrent inhumainement de monter à bord. Les mères, brisées de douleur, se précipitèrent vers le sentier que suivaient leurs fils, pour échanger avec eux un dernier adieu. Repoussées

---

(1) Ce douloureux épisode a fourni au poëte américain Longfellow, le sujet d'un poême touchant : "Evangeline."

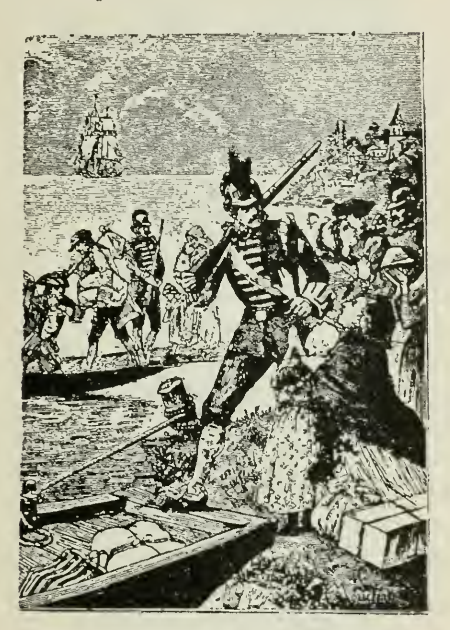
Déportation des Acadiens.

durement par les soldats, elles s'agenouillèrent sur le rivage, et levant les mains vers le ciel pour implorer justice, elles supplièrent Dieu de protéger ces êtres chers, qu'on leur arrachait de force; ceux-ci, cherchaient à s'encourager en chantant les cantiques qui avaient charmé leur enfance, à l'église ou au foyer paternel. Ainsi fut divisé cet héroïque petit peuple..: pères, mères, enfants étaient entassés, comme un vil troupeau, sur des navires différents, sans que leurs ennemis se souciassent des liens les plus sacrés, des droits les plus légitimes du cœur et de la famille. Plus de sept mille Acadiens furent transportés dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord: Pensylvanie, Virginie, Maryland, Massachusetts. Quelques-uns même furent envoyés en Angleterre et dans les Indes orientales. Beaucoup de fugitifs, échappés de Beaubassin, de Cobequid et même de Port-Royal, passèrent à l'île Saint-Jean.

"Différents groupes restèrent cachés dans le haut des rivières de Memramcook, de Shepody et Petitcodiac. Ils avaient avec eux, l'abbé Le Guerne, le dernier missionnaire resté dans l'Acadie française, après le départ de l'abbé Le Loutre." *(P. Bourgeois, hist. du Canada)*

Siège et prise de Louisbourg, 1745.—Ce ne fut pas le dernier exploit des Anglais en Acadie. Ils convoitaient depuis longtemps la ville de Louis-

bourg, surnommée la *Dunkerque* du Canada, à cause de ses puissantes fortifications. Elle fut



Départ des colons de Louisbourg.

prise et détruite de fond en comble par le commodore Warren en 1745, et la plupart des habitants furent faits prisonniers.

Croisade Méthodiste. — "Le fanatisme puritain se mêla de l'expédition, en prêchant une espèce de croisade contre les *papistes* de Louisbourg, dont on prétendit saccager les beaux couvents et les belles

églises. Le prédicant méthodiste Whitefield inscrivit sur le drapeau des volontaires cette encourarageante devise: *Nil desperandum Christo duce,*— sous la conduite du Christ, il ne faut désespérer de rien —; tandis que le chapelain général de l'armée portait une hache énorme, destinée à briser tous les signes de l'idolâtrie, c'est-à-dire, les images des saints dans les églises des Français. Un marchand du Maine, Pepperell, était le général en chef de *ces croisés* d'un nouveau genre." *(Baudoncourt, hist. du Canada)*

Prise définitive de la ville par les Anglais, 1748. — La paix ayant été conclue entre la France et l'Angleterre, Louisbourg redevint française. Quelques années plus tard, le général Amherst attaqua de nouveau la ville et s'en empara définitivement, (1748) après un siège de deux mois, durant lequel les bombes et les boulets ne cessèrent de pleuvoir sur la malheurese cité (1). Ce désastre anéantit

(1) A part l'église paroissiale, il y avait dans la ville, trois chapelles appartenant respectivement aux Récollets, aux Frères de la Charité et aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ces sanctuaires furent profanés, et l'évêque de Québec ordonna des prières publiques, pour la réparation de ces outrages faits à la religion.

Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal possédaient à Louisbourg une maison d'éducation florissante. Après avoir subi toutes les horreurs du premier siège, et vu leur couvent en ruines, elles furent conduites à La Rochelle en France. Le traité de 1748, qui restituait Louisbourg à la France, permit



Ruines du fort de Louisbourg.

Louisbourg, réputée imprenable, et décida du sort de la Nouvelle-France, en laissant la porte sans défense, ouverte à ses ennemis : cette ville était la clef de la situation militaire en Canada. Aujourd'hui, sur les ruines de ce qui fut autrefois une place forte de l'Amérique française, on ne voit plus qu'un simple village de pêcheurs.

Etablissement des Frères Moraves à Halifax. — "Lord Halifax assura la véritable conquête de l'Acadie, en faisant appel aux protestants de toute l'Europe, leur promettant avec l'exemption du service militaire et du *serment*, le partage égal des pêcheries, ce qui attira les Frères Moraves dans la magnifique baie de Chibouctou. Au nombre de 3,800, les nouveaux colons y fondèrent la ville d'Halifax, destinée à supplanter Port-Royal. L'arrivée de ces immigrants était de si mauvais augure, que les Acadiens continuèrent à s'éloigner tandis que les sauvages se retiraient peu à peu vers Québec." (1). *(Baudoncourt)*

---

aux filles de la vénérable Marguerite Bourgeoys d'y reprendre leur œuvre d'éducation. C'est en s'imposant les plus dures privations, qu'elles purent reconstruire leur couvent et rouvrir leurs classes. Les derniers malheurs de Louisbourg exilèrent de nouveau les dévouées missionnaires. Au nombre de cinq, elles furent, embarquées avec leurs pensionnaires sur des navires anglais, qui les transportèrent une seconde fois à La Rochelle. Une d'elles mourut en mer, épuisée de fatigue et de privations.

(1) Un groupe d'Abénaquis s'établit à Saint-François.

Décret supprimant le catholicisme. — En 1759, le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse (Acadie), poussé par le fanatisme protestant, passa un Acte qui supprimait le catholicisme dans cette contrée. Il décrétait que chaque *papiste* exerçant une juridiction ecclésiastique ou civile, aurait à quitter la province avant le 25 mars. Un autre décret suivit quelques années plus tard (1766) défendant aux catholiques "d'établir des écoles, sous peine d'amende et d'emprisonnement." Ces lois pénales, injustes et arbitraires furent en partie abolies en 1783.

Pour concilier les indiens, qui étaient loin de se montrer bien disposés envers les Anglais, le service des missionnaires catholiques fut jugé nécessaire, et à la requête du gouvernement de la Nouvelle-Ecosse, l'abbé BAILLY DE MESSEIN fut envoyé de Québec (1768), pour continuer l'œuvre de l'abbé Maillard auprès des Abénaquis et des Micmacs (1). Peu de temps après, M. LABROSSE le remplaça dans cette œuvre de pacification.

L'abbé Bourg auprès de ses compatriotes Acadiens. —A la même époque, un fils des Acadiens expulsés, l'abbé JEAN-MATHURIN BOURG, nommé par l'évêque de Québec, missionnaire spécial de l'Acadie, visita ses compatriotes, qui commençaient à reve-

(1) Singulière logique qui permet de réclamer l'aide de ses victimes pour appuyer son autorité menacée.

nir de l'exil dans leur ancienne mère patrie. Durant un apostolat de seize ans, il parcourut les différents postes acadiens, à pied, à cheval, en canot et en barque; sans nul souci de lui-même, il se dévoua au milieu d'eux, pour leur donner les secours spirituels dont la privation avait été si pénible à ces généreux chrétiens. Ce prêtre zélé mourut à Saint-Laurent, près de Montréal, en 1798.

Trois cents familles acadiennes arrivées des îles Miquelon, pour se fixer au Cap-Breton (1790), augmentèrent la population catholique de l'île Royale.

Missionnaires dans les différentes parties des provinces Maritimes. — Vers la fin du siècle, nous voyons l'abbé Le Jamtel à l'île Madame, l'abbé McEachren dans le sud du Cap-Breton; les abbés de Calonne, Criquart et Pichard à l'île Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick et à la Nouvelle-Ecosse; les abbés Burke, Phelan, Jones, à Halifax. Les missionnaires étaient fort rares à cette époque, mais la Révolution française envoya des apôtres à ces régions délaissées; parmi eux était l'abbé Jean-Mandé Sigogne (1799). Pendant vingt et un ans, ce prêtre a été le seul missionnaire des catholiques établis entre Pubnico et Annapolis. Sa carrière apostolique fut toute remplie de vertus, et de dévouement à ses paroissiens.

Immigrants écossais catholiques, à Halifax. — En 1760, il n'y avait que cent catholiques de langue anglaise dans la ville d'Halifax — l'ancienne Chibouctou — ; la plupart étaient irlandais. Mais dans la dernière partie du XVIIIe siècle, l'émigration catholique du vieux continent se dirigea de ce côté-ci de l'Atlantique et amena un large contingent d'Ecossais, chassés de leurs montagnes par la persécution religieuse. Ces immigrants, ainsi que les soldats du 84e régiment, licencié à Halifax en 1783, se fixèrent dans les différentes parties de la Nouvelle-Ecosse, et, avec les Acadiens, formèrent le noyau de l'Eglise dans cette partie des provinces.

Les Sulpiciens, premiers missionnaires à l'île Saint-Jean — MM. René de Breslay et Métivier, s. s., furent les premiers missionnaires qui s'établirent à l'île Saint-Jean (île du Prince-Edouard), en 1721. Durant les deux années que M. de Breslay exerça le ministère curial à Fort-Lajoie (Charlottetown), il y déploya un grand zèle pour l'extension de la foi et bâtit une église, qu'il dédia à saint Jean l'Evangéliste; mais ses efforts pour fonder une école demeurèrent sans succès. De 1723 à 1755, les Pères Récollets partagèrent avec les prêtres séculiers, les travaux de l'apostolat dans cette région. Lorsque l'abbé Bourg visita l'île Saint-Jean en 1785, il y trouva environ cinquante

familles de ses compatriotes, qui avaient échappé à la sentence de déportation, exécutée vingt-sept ans auparavant par l'amiral Boscawen ; elles ont été la souche de la florissante population acadienne de l'île.

Immigration écossaise, 1772. — Le nombre des catholiques s'augmenta par une immigration écossaise, qui, sous la conduite du Rév. M. JAMES MCDONALD, arriva en 1772. Plus tard, une seconde, beaucoup plus considérable, fut organisée d'Ecosse à l'île Saint-Jean, par le Rév. AUGUS MCEACHERN, que Dieu destinait à devenir le premier évêque de Charlottetown (1835). A partir de ce moment, les progrès de l'Eglise furent rapides, et bientôt, l'île du Prince-Edouard compta comme une des plus florissantes portions du royaume de Jésus-Christ.

* * *

Le catholicisme dans l'Ontario. — On peut dire que l'introduction du catholicisme dans la province d'Ontario, date de la première visite de Champlain et des explorateurs français, dont les découvertes sont intimement liées avec l'œuvre des missionnaires. Les événements de cette époque, d'un si profond intérêt pour le cœur chrétien, ont été racontés dans notre première partie de l'histoire de l'Eglise canadienne.

Les Canadiens-Français au Détroit, 1700. — Au début du XVIIIe siècle le mouvement religieux

dans l'Ontario paraît stationnaire, et il est difficile d'y suivre exactement les progrès de l'Eglise. Cependant, il semble que la marche progressive de la foi dans cette province, commence en l'an 1700, quand La Mothe Cadillac, accompagné du Père Vaillant, récollet, conduit au Détroit un nombre de familles canadiennes-françaises pour y fonder un établissement. Après la guerre de Pontiac (1755-1764), beaucoup d'entre elles se fixèrent sur le territoire canadien et fondèrent à la Pointe-de-Montréal — aujourd'hui Sandwich —, la première église d'Ontario, ce qu'on peut considérer comme la base du catholicisme permanent dans cette contrée. Cette église fut constituée en paroisse en 1767, et l'abbé POTHIER, nommé alors curé, en garda la charge jusqu'à sa mort (1781).

Le Père ROCHEMONTEIX, dans son ouvrage, *Les Jésuites dans la Nouvelle-France*, dit qu'il vit dans cette mission, une copie du registre mortuaire des Hurons qui remontait à la date de 1646. A quelques années de là (1783), M. l'abbé HUBERT reconstruisit, sur un plan plus spacieux, l'église de la paroisse de Sandwich, et contribua pour trois mille *dollars* de son patrimoine, à cette œuvre importante. Cinq ans plus tard, son successeur réserva pour les indiens, une partie de ce temple, à l'érection duquel ils avaient généreusement contribué.

L'abbé Edmond Burke. — Parmi les ecclésiastiques qui se dévouèrent au bien de cette nouvelle chrétienté, mentionnons l'abbé Edmond Burke(1) missionnaire chez les sauvages des régions supérieures. Quand les territoires situés sur les bords des grands lacs passèrent sous la domination américaine, M. Burke revint en Canada et fut, durant quelque temps, chargé de la desserte de Sandwich. Ce prêtre écrivit sur les missions canadiennes, un ouvrage remarquable, aujourd'hui conservé à la Propagande.

Colonie catholique dans le comté d'Essex. — Vers la même époque, un courant de pionniers français se dirigea vers le comté d'Essex. Ils essayèrent, mais sans succès, d'établir une colonie dans l'état de New-York, sur les rives du Niagara, à l'ouest. Cette entreprise devait être réalisée par des Highlanders écossais. En 1773, sur l'invitation de Sir William Johnson, ils vinrent se fixer sur les bords de la rivière Mohawk. On alloua des terres, dans le comté de Schorarie, aux immigrants catholiques, qui se mirent à défricher avec un grand courage, pleins d'espérance de se créer une nouvelle patrie. Quand éclata la guerre de la révolution américaine, ces nouveaux colons demeurèrent fidèles à la Grande-Bretagne; cette loyauté leur valut d'être dénoncés comme *Tories* et

(1) Sacré évêque d'Halifax en 1818.

amis de la tyrannie anglaise, ce qui suscita contre eux une croisade de fanatisme. Elle s'ouvrit après la proclamation de l'Acte de Québec en 1774, qui accordait la liberté aux catholiques.

L'orage social et religieux chassa ces défricheurs écossais du côté du Canada. Désarmés à leur départ par le général Schuyler, ils commencèrent leur fatigant et pénible exode; accompagnés de leur prêtre M. McKENNA, ils vinrent augmenter la population catholique de la province d'Ontario.

Mission de Saint-Raphaël. — Une paroisse presque entière (525 hab.) arriva d'Ecosse à Québec, le 7 septembre 1786. Ces immigrants catholiques, sous la direction de leur curé, l'abbé SCOTUS McDONALD, allèrent occuper le comté de Glengarry, où ils formèrent la mission de Saint-Raphaël. Avec l'assistance du prêtre zélé qui les conduisait, ils élevèrent dans cette région, la première église, connue sous le nom de chapelle Bleue, "*Blue chapel.*" Le succès et la prospérité de cette colonie produisirent une impression favorable sur les Ecossais d'Europe, et en 1802, l'abbé ALEXANDRE McDONALD demanda au gouvernement d'allouer des terrains pour tous les officiers et les soldats du régiment "Fencible," de Glengarry, qui désiraient passer en Canada.

Mgr Denaut visite les catholiques d'Ontario. — MGR DENAUT, qui se rendit au Détroit et à Kingston en

1801, visita sur son passage les paroisses écossaises de Saint-André et de Saint-Raphaël. Il fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie par les Highlanders catholiques. Durant son séjour au milieu d'eux, il administra le sacrement de confirmation à deux mille personnes; ce qui semble prodigieux. Mais il faut remarquer que c'était la première visite épiscopale au Détroit, depuis celle de Mgr de Pont-Briand, en 1755.

* * *

Diverses sectes protestantes s'établissent en Canada. — Sur cette terre si catholique du Canada, on vit après la conquête, s'implanter l'hérésie aux *mille formes,* ivraie semée par l'antique ennemi de la vérité.

Le calvinisme avait tenté de s'établir dans la Nouvelle-France avec Chauvin, Pontgravé et de Monts, tous fervents huguenots. Il prit même racine à Port-Royal, mais ses privilèges furent de courte durée; l'édit de Nantes (1598), désastreux pour tous les disciples de Calvin, l'obligea de baisser la tête. Après la tentative des frères Kertk, au retour de Champlain à Québec, le roi décréta qu'aucun calviniste ne serait admis dans la colonie; les catholiques purent dès lors se développer librement. A la fin du XVIII[e] siècle, les choses étaient bien changées dans notre patrie, et, sous le drapeau de la protestante Angleterre, les *dissidents* avaient

leur entrée libre dans toute l'étendue du Canada. Aussi, à la suite des anglicans, voyons-nous arriver les baptistes à la Nouvelle-Ecosse (1768), les frères Moraves, partisans de Wiclef et de Jean Huss, à Halifax, au Détroit et sur les bords du lac Ontario. Peu à peu d'autres sectes suivirent dans les dernières années du siècle et au commencement du suivant : luthériens, presbytériens, méthodistes, quakers, etc., etc. Ce fut toute une armée d'hérétiques qui envahit le sol de la Nouvelle-France, fondée par de si saints personnages et avec des vues si pures et si élevées!...

Comme complément, une colonie juive s'établit à Montréal, en 1778.



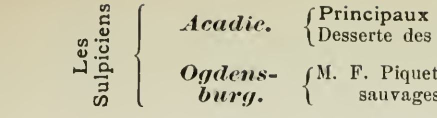
Les missions canadiennes au XVIIIe siècle.

Les prêtres du séminaire de Québec et des Missions-Etrangères travaillent de concert.

- *à la* ***Louisiane,*** *(1699)*
  - Principaux missionnaires : MM. Jolliet de Montigny, gr. vic. de l'évêque de Québec, Bergier, de St-Cosme, Gaulin, N. Foucault, P. Davion, etc.
- *à* ***Sandwich, Ont.***
  - Principaux missionnaires : MM. Pothier, 1er curé, Hubert, Burke, etc. (Sandwich, première résidence permanente des missionnaires dans Ontario).
- *en* ***Acadie.***
  - Principaux missionnaires : MM. Bailly, Labrosse, Bourg, Sigogne, Ledru, Leroux, Le Jamtel, Calonne, Ciquard, Pichard, Burke, Phelan, Jones, Maillard, Le Loutre.
  - **Principaux Faits** : Massacre de M. N. Foucault.
  - — M. Le Loutre prisonnier des Anglais 1757-63.

Les Jésuites.

- *Terre de* ***Rupert.*** *Rives du* ***Missouri*** *et de la rivière des* ***Illinois.***
  - **Principaux Missionnaires** : PP. Guignas, Aulneau (1735), Messaiger (1737), Coquart.
  - **Principaux Faits** : Visite du P. Charlevoix (1720).
  - — P. Guignas prisonnier des sauvages pendant cinq ans, ne s'échappe de leurs mains que par miracle (1728).
  - — Massacre du P. Aulneau et de dix-neuf Français par un parti de Sioux (1736).
  - — PP. Jésuites sont chargés des missions chez les Illinois (1723).
- ***Narantsouak.***
  - P. Rasle massacré par les Anglais de Boston (1724).
- ***Louisbourg.***
  - PP. Jésuites s'occupent spécialement de l'évangélisation des sauvages.



Les Sulpiciens	***Acadie.***	**Principaux Missionnaires** : MM. de Breslay, Métivier. Desserte des églises de Beaubassin, des Mines, de Port-Royal.
	Ogdensburg.	M. F. Piquet, fondateur de la ville, de l'église et d'écoles, essaie de réunir les sauvages pour sauver la domination française en Amérique.
Les Capucins et les Récollets.	***La Louisiane.***	**Principaux Missionnaires** : PP. Dougé, du Ru, Limoges, Huvé, de la Vente.
	Michilimakinac.	P. Vatier tué par un sauvage (1715).
	Sandwich, Ont.	P. Vaillant, fondateur.
	Acadie.	Desserte des Français.

Tribus sauvages visitées. — Natchez, Chactas, Oumas, Tomicas, Sioux, Assiniboines, Mandanes, Abénakis, Outagamis, Illinois, Makoutins, Kikapous.

III

L'EDUCATION EN CANADA

Zèle des évêques et du clergé pour l'éducation. — Les évêques de la Nouvelle-France animés du zèle le plus vif et le plus pur pour répandre la lumière évangélique au sein des nations sauvages, se livrèrent avec la même ardeur à la cause de l'éducation. Mgr Dosquet (1691-1777) donna un nouvel élan aux instituts déjà florissants de la colonie; les écoles de la campagne attirèrent surtout son attention. Il veilla à les pourvoir d'instituteurs capables et dévoués, et en fit même venir un certain nombre de France, qu'il dissémina dans son diocèse. Le clergé, heureux de marcher sur les traces de l'épiscopat, ne demeura pas inactif; grâce à ses vues éclairées et à son charitable désintéressement, d'importantes maisons d'éducation furent fondées durant le XVIIIe siècle.

Ecole des Frères Charon. — Les Sulpiciens se montrèrent généreux. Déjà en 1688 ils avaient largement contribué à la fondation de l'Hôpital-Général de Montréal, en donnant à M. Charon de la Barre un terrain et une maison pour y établir son œuvre de charité (1701).

Ce pieux laïque voyant tout le bien qu'opéraient les religieuses dans l'éducation des jeunes filles, et prenant en pitié l'ignorance des petits garçons,

conçut le dessein de leur procurer le bienfait de l'instruction ; dans ce but, il transforma ses hospitaliers en éducateurs de l'enfance. Des écoles ouvertes dans différantes paroisses, furent placées sous la direction des FRÈRES CHARON. Les prêtres de Saint-Sulpice s'imposèrent les plus grands sacrifices pour soutenir et encourager ces classes. Malheureusement l'entreprise de M. de la Barre ne put être poursuivie. La cour s'opposa à l'établissement d'une nouvelle communauté et l'ordre des hospitaliers cessa d'exister avant la conquête. Les écoles que jusque-là, ces Frères avaient tenues, furent confiées à des instituteurs laïques sous la surveillance des curés.

Fondation du collège de Montréal. — En 1766, M. Curateau de la Blaiserie, S. S., fondait dans son presbytère de la Longue-Pointe le premier collège classique du diocèse. Le plus grand succès couronna son œuvre et, en 1773, les MM. de Saint-Sulpice transféraient le collège à Montréal. Avec le petit séminaire de Québec, — qui avait remplacé le collège des Jésuites — il instruisit la génération d'hommes qui devait lutter contre l'Angleterre, pour la conservation de notre foi et de nos droits religieux et civils. "C'est à ces deux institutions, dit M. Chauveau ,que la jeunesse canadienne doit de ne pas avoir vu s'éteindre le flambeau des sciences et des lettres."

M. Ango de Maizerets. — M. LOUIS ANGO DE MAIZERETS fut un promoteur éclairé de l'instruction. Son nom est intimement lié à celui du séminaire de Québec. Durant son long professorat "il s'y dévoua tout entier et lui donna sa vie, ses labeurs et toute sa fortune."

A sa mort (1721), un contemporain faisait de lui cet éloge bien mérité: "Le Canada lui doit une grande reconnaissance pour son dévouement à l'éducation, œuvre à laquelle il s'est appliqué pendant cinquante ans. M. de Maizerets a vraiment été l'apôtre de la jeunesse canadienne. A Québec, comme à Montréal M. Souart, s. s., il était le père des enfants, leur éducateur dévoué et leur *maître d'école*." *(M. l'abbé Gosselin)*

Le gouvernement se montre injuste. — Peu de temps après la cession du Canada, le gouvernement anglais ne tarda pas à se montrer injuste (1). Durant les trente premières années qui suivirent, les progrès de l'instruction se ralentirent, vu l'état politique de la contrée et le peu de sympathie montré par les autorités coloniales "*aux nouveaux*

(1) Après la reddition, le gouvernement défendit aux Jésuites de se recruter. Les séminaires de Québec et de Montréal, ainsi que les communautés furent rassurés; on leur permettait de se perpétuer et cette permission semblait reconnaître leur droit à posséder des propriétés. En 1776, une partie du collège des Jésuites fut convertie en caserne, pour loger les troupes venues d'Angleterre combattre les Américains. A la mort du dernier

sujets." En 1797, lord DORCHESTER manifesta l'intention de remédier au mal et chargea un comité d'examiner la question et d'aviser aux moyens les plus convenables pour faire avancer cette cause importante. Deux ans après, la Commission demanda que des écoles primaires fussent établies dans chaque paroisse, une école modèle dans chaque comté et une université à Québec. Les directeurs et les professeurs de cette dernière institution devaient être nommés par le gouvernement. Le but de diriger exclusivement la formation intellectuelle des Canadiens-Français, était trop apparent chez les maîtres du pays pour ne pas rencontrer de la part des Canadiens une résistance déterminée.

Mgr Hubert s'oppose au projet de la Commission royale. — MGR HUBERT s'opposa résolument à ce projet de la Commission royale, en empêcha la réalisation, et réclama les biens des Jésuites pour l'Eglise.

Alors comme aujourd'hui, il se rencontra des esprits mal disposés à l'égard des catholiques, qu'on accusa d'ignorance et d'étroitesse dans leurs idées.

religieux, le Père Cazot (1800), la couronne s'empara de leurs biens. Elle confisqua également le couvent des Récollets qu'elle convertit en temple protestant (1796), et chercha plus tard à s'emparer des seigneuries des Sulpiciens. Mais leurs droits furent confirmés par une ordonnance du conseil à la suggestion de Sir Poulett-Thompson (Lord Sydenham).

En 1792, une requête adressée à la Législature par les citoyens, demandait que les biens des Jésuites fussent affectés à l'instruction du peuple. Cette juste demande, transmise au roi d'Angleterre, demeura sans réponse (1).

L'ordre des FRÈRES HOSPITALIERS de M. Charon de la Barre, ayant cessé d'exister par ordonnance royale (1705), fut remplacé par l'institut des Sœurs de la Charité — Sœurs Grises.

La vénérable Mère d'Youville.—MARIE-MARGUERITE DU FROST DE LA JEMMERAYE (1701-1771), veuve d'YOUVILLE, eut la gloire de fonder cette communauté. Après son veuvage, en 1740, résolue de ne vivre que pour Dieu et de se consacrer aux bonnes œuvres, elle commença par visiter les malades à domicile et recueillit ensuite les infirmes dans sa propre maison. Avec ses compagnes, elle les entourait de soins tendres et délicats.



LA VÉNÉRABLE MÈRE D'YOUVILLE.

(1) Cette question ne fut réglée définitivement qu'en l'année 1888. L'honorable M. Mercier, premier ministre de la province de Québec, après s'être entendu avec le Saint-Siège, donna comme compensation $400,000 qui furent distribuées de la manière

Fondation de l'institut des Sœurs de la Charité, 1747.—Le bien accompli par cette femme admirable, la désignait aux supérieurs ecclésiastiques comme choisie de Dieu pour continuer l'œuvre abandonnée de M. Charon,—les Frères hospitaliers de Saint-Joseph de la Croix.—Les Sulpiciens lui donnèrent la charge d'administrer *la fortune* des indigents, qui se dilapidait en d'autres mains (1747). Sa fondation, comme toutes celles que Dieu inspire, rencontra de nombreuses difficultés. Il se forma un parti de personnes influentes, opposées aux nouvelles *servantes des pauvres,* qui s'ingénièrent à contrecarrer leurs vues et à mettre obstacle au bien qu'elles accomplissaient. Les autorités se liguèrent pour les faire expulser : le peuple ingrat et égaré ne cessait de se livrer aux insultes envers ces bienfaitrices des malheureux. Mais Dieu veillait sur l'institut naissant.

En 1753, la cour de Versailles, éclairée sur tous ces agissements, substitua définitivement aux Hospitaliers, les Sœurs de la Charité et les érigea en communauté. La pieuse fondatrice ne craignit pas d'ajouter au soin des pauvres, l'adoption des enfants trouvés (1754),et d'ouvrir un refuge

---

suivante : $100,000 à la compagnie de Jésus ; $60,000 au comité protestant du conseil de l'instruction publique de Québec ; $40,000 à l'Université Laval, et le reste, divisé en somme de $10,000 et de $20,000 fut payé à divers diocèses.

aux repenties (1). "Toujours à la veille de manquer de tout, disait-elle, nous ne manquons jamais du nécessaire. J'admire chaque jour la divine Providence qui se sert de si indignes sujets pour faire quelque petit bien." Après une carrière toute remplie de vertus héroïques, la Mère d'Youville surnommée "la femme forte de l'Amérique," — mourut en 1771, vénérée de tous ceux qui la connaissaient, et pleurée par tous les malheureux dont elle avait été la mère. Elle fut déclarée vénérable le 27 mars 1890 par Léon XIII.

* * *

Sœur Marie Barbier, de la Congrégation de Notre-Dame. — Durant ce siècle, la sainteté continua de se manifester en Canada. Elle remplissait les communautés religieuses et de là répandait l'édification parmi les fidèles, qu'elle attirait à une vie plus chrétienne. La sœur Marie Barbier (1663-1739), deuxième supérieure de la Congrégation de Notre-Dame, fut la première jeune fille de Montréal, qui se consacra au service de Dieu. Formée aux vertus religieuses par la vénérable Mère Bourgeoys, elle devint à son école non seulement un modèle de ferveur, mais une missionnaire infatigable,

(1) Cette œuvre a été abandonnée depuis. Dans le cours du XIX[e] siècle, les Sœurs Grises ont ouvert l'asile Nazareth pour les jeunes aveugles. Cette œuvre éminemment philanthropique est très prospère.

pleine de zèle et de courage. Elle succéda à la sainte Fondatrice dans le gouvernement de l'institut, et fit revivre sa sagesse, sa prudence et sa fermeté dans la conduite des âmes. Le Seigneur se plut à la visiter par des souffrances et des épreuves très douloureuses qui, en peu de temps, l'élevèrent à la plus sublime perfection. C'est dans sa tendre dévotion à Jésus Enfant et à sa divine Mère, que la sœur Barbier puisait le grand esprit d'abnégation et de sacrifice qui la distingua sans cesse. Dans tous ses embarras, elle recourait au *saint Enfant* avec une filiale confiance et une touchante simplicité; jamais elle ne le fit en vain. Cette fervente religieuse mourut en odeur de sainteté en 1739 (1).

Mlle J. Leber, recluse. — Une des plus pures gloires de l'Eglise du Canada fut la pieuse recluse JEANNE LEBER, âme d'élite donnée par Dieu à Ville-Marie, pour renouveler dans la Nouvelle-France, la vie admirable des premiers contemplatifs. Elle naquit à Montréal (1662), d'une famille encore plus distinguée par sa vertu que par sa

(1) Durant les premières années de sa vie religieuse, on la chargea de la boulangerie. Quelquefois la cloche sonnait pour la messe, au moment où elle pétrissait la pâte ; immédiatement la fidèle petite sœur laissait sa besogne, abandonnant son pain au soin de l'Enfant Jésus, et volait à la chapelle. A son retour, elle trouvait l'ouvrage terminé et, dit-elle, "le pain était si bon que toutes louaient la boulangère, et moi, le *boulanger*."

haute position sociale. L'amour du bien grandit avec elle, et bientôt on admira dans cette jeune enfant, une piété et une modestie céleste; elle brillait surtout par son esprit d'humilité et de pénitence. Désireuse de conserver pour Dieu seul, le trésor de son cœur virginal, elle s'enferma dans une cellule de la Congrégation de Notre-Dame, 5 août 1695, et là, à l'ombre du Tabernacle, victime réparatrice, elle se consumait d'amour pour Jésus et pour les âmes. La vertueuse solitaire s'appliquait à imiter la vie intérieure de la sainte Vierge; pour lui ressembler en tout, elle se revêtit d'une robe gris blanc, retenue à la taille par une ceinture noire, costume sous lequel Marie était apparue à la vénérable Marguerite Bourgeoys.


Mlle Jeanne Leber.

Pour elle, la dévotion au saint Sacrement primait toutes les autres. Sa vie entière se rapportait à Jésus-Hostie: par la petite fenêtre de sa chambre ouvrant sur le sanctuaire, elle l'adorait et le contemplait des heures entières. "La personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie, est la pierre d'aimant qui m'a attirée et me retient dans la solitude" répondait-

elle un jour à un ministre protestant, qui s'étonnait de sa vie extraordinaire. Cette parole dite avec l'accent pénétré de la foi et de l'amour, fit plus tard de cet hérétique un fervent catholique. Elle consacrait ses travaux manuels à l'ornementation des autels: on montre encore aujourd'hui ceux qu'elle exécuta en fines broderies, pour la paroisse de Notre-Dame. Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame doivent à son zèle eucharistique l'établissement de l'adoration diurne dans leur église (10 octobre 1696), prélude de ces magnifiques associations: Adoration diurne et Adoration nocturne, qui devaient, au siècle suivant, consoler le Cœur du divin Maître.

Mort de Mlle J. Leber. — Vingt ans de réclusion mirent le sceau à l'éminente sainteté de cet ange terrestre qui, le 3 octobre 1714, s'en alla unir sa louange à celle des esprits bienheureux. Un des plus saints évêques du Canada, Mgr I. Bourget, disait en faisant l'éloge de cette héroïne chrétienne: "Les vocations sublimes sont plus nécessaires que jamais à notre patrie... nous voudrions voir notre cher Canada à l'abri des fléaux de la justice divine et préservé des malheurs qui affligent d'autres contrées, horriblement travaillées par l'esprit révolutionnaire qui enfante tant de maux... Les âmes contemplatives sont nécessaires au monde, il périrait dans ses iniquités, s'il n'y

avait des victimes pures qui s'opposent à la colère divine en se sacrifiant pour le salut de leurs frères."

Mgr de l'Auberivière. — L'épiscopat canadien fut honoré par la grande vertu de MGR FRANÇOIS DE L'AUBERIVIÈRE (1711-1740), évêque de Québec. Ce prélat mourut huit jours après son arrivée dans cette ville, victime de son zèle à soigner les pestiférés pendant la traversée. Sa réputation de sainteté était tellement répandue en France et en Canada, que le peuple l'invoqua après sa mort, et plusieurs miracles justifièrent cette confiance dans sa puissante intercession. On était obligé de couper ses habits pour satisfaire la dévotion de tous ceux qui réclamaient de ses reliques. Une commission instituée par l'évêque de Québec, s'enquit de ces faits merveilleux qui, tous prouvés par des témoins fidèles, furent trouvés véridiques.

L'abbé de Calonne. — Mentionnons aussi le pieux abbé de CALONNE (1743-1822), chapelain des Ursulines de Trois-Rivières. Ce prêtre selon le cœur de Dieu, donna constamment l'exemple des plus hautes vertus chrétiennes. Sa foi, sa charité, son dévouement à l'Eglise, ne connaissaient pas de bornes. On parle encore de son grand esprit de mortification, et de l'habileté qu'il déployait pour inventer de nouveaux moyens de pénitence. M. de Calonne entretenait une grande dévotion à la

fut la vénérable Mère de l'Incarnation; elle en parle avec transport dans la plupart de ses écrits, et ses filles, qui le reçurent en héritage, le pratiquent fidèlement.

La fête du Sacré-Cœur établie à Québec en 1700. — Vers la fin du XVIIe siècle les Ursulines sollicitèrent de Mgr de Saint-Vallier, la faveur de célébrer solennellement la fête du Sacré-Cœur. Heureux de se rendre au désir des religieuses, Mgr de Saint-Vallier répondit par un mandement établissant cette solennité, au monastère de Québec. Elle fut célébrée avec une pompe extraordinaire, pour la première fois, le 9 juin 1700.

Confrérie du Sacré-Cœur, érigée à Montréal en 1749. — A Montréal, la vénérable Mère d'Youville

---

Marie —, puisa dans ces rapports intimes, l'amour du Sacré-Cœur, et s'en fit l'apôtre en Canada.

Mgr de Saint-Vallier avait été confirmé dans sa confiance au Cœur adorable de Jésus, durant un voyage qu'il fit en France à la fin du XVIIe siècle. Son zèle dut s'accroître après s'être adjoint, en 1692, comme grand vicaire, l'abbé Joseph de la Colombière, le frère même de l'illustre et saint religieux qui dirigea la vierge de Paray-le-Monial, dans ses voies extraordinaires.

L'année même de sa mort (janvier 1690), la bienheureuse Marguerite-Marie écrivait au Père Croiset: "Notre-Seigneur m'a fourni l'occasion d'envoyer à Québec, en Canada, le petit livre de Dijon: *Dévotion au Sacré-Cœur.* Je vous assure qu'il y a consolation pour ceux qui aiment le Sacré-Cœur de notre divin Maître, de voir cette dévotion s'étendre partout."

obtint, par l'entremise de M. Normant, s. s., le 5 mai 1749, un *indult apostolique* qui permettait d'ériger une confrérie du Sacré-Cœur, dans l'église de l'Hôpital-Général, avec indulgence plénière le jour de la fête. Toutes ses filles s'empressèrent d'entrer dans cette association, à la suite de M. Normant, qui, le premier, inscrivit son nom sur le registre. Enfin, pour donner plus d'éclat à cette dévotion et l'accréditer dans le pays, elle fit construire et orner en 1761 une chapelle, dans l'église de l'Hôpital, sous le titre du Sacré-Cœur de Jésus.

Pèlerinage du Calvaire à Oka. — Vers le milieu du siècle, M. PIQUET, s. s., dans le but de fortifier la foi de ses chers sauvages du lac des Deux-Montagnes, fit ériger les Stations du Calvaire "le plus beau monument de la religion en Canada," au dire des *Lettres édifiantes*. De grandes et belles croix furent plantées sur le sommet de l'une des deux montagnes, et différentes chapelles bâties de pierres, voûtées et ornées de tableaux, s'élèvent maintenant dans un espace de trois quarts de lieue (1).

(1) Les tableaux que M. Piquet fit placer aux différentes stations étaient venus de France, et sont d'excellentes copies des chefs-d'œuvre des maîtres. Comme l'humidité de ces petits oratoires perdus au milieu des bois, gâtait ces toiles précieuses, après un certain nombre d'années, elles furent descendues à

Ce sont ces mêmes stations, érigées il y a plus de cent soixante-dix ans (vers l'an 1740) par le missionnaire sulpicien, que les pèlerins visitent



Chapelle du Calvaire à Oka.

encore aujourd'hui. Une des trois dernières chapelles est si vaste qu'on y peut offrir le saint sacrifice de la messe. C'est un touchant souvenir de cette autre montagne, sur laquelle agonisait, il y a dix-neuf cents ans, la grande *Victime* immolée pour le salut du monde.

---

l'église de la mission, où la piété et l'admiration peuvent encore les contempler aujourd'hui. Un connaisseur appréciait ces toiles en disant: "Ce sont les plus belles peintures que possède le Canada." On les remplaça dans les chapelles du Calvaire par des bas-reliefs, calqués sur les tableaux eux-mêmes.

RESUME

Organisation de l'Eglise du Canada. — Mgr de Saint-Vallier à son retour d'Europe, en 1713, s'occupe de la division ecclésiastique de l'immense diocèse de Québec ; il érige quatre-vingt-deux paroisses (1722).

La colonie, menacée d'une invasion anglaise, est sauvée par la puissance de Marie en 1711 ; les citoyens reconnaissants lui dédient l'église de la basse-ville de Québec sous le titre de Notre-Dame de la Victoire, et décident qu'un *Te Deum* y sera chanté tous les ans en action de grâces.

Epreuves de la Nouvelle-France.—La période de 1741 à 1760 embrasse les jours les plus sombres de la colonie. La guerre, la peste et la famine se succèdent ; cette série d'infortunes se termine par le siège de Québec en 1759, et la cession du Canada à l'Angleterre, en 1760.—Après la conquête, le gouvernement anglais refuse, pendant quatre ans, de reconnaître l'évêque catholique de Québec. — De nombreuses et pénibles démarches amènent la solution de ce conflit, par l'élection de Mgr Briand au siège épiscopal de Québec (1764). — Le gouvernement de la Grande-Bretagne veut imposer aux Canadiens-Français le serment hérétique du *Test*. Ceux-ci, prêts à jurer fidélité à la couronne britannique, ne peuvent cependant être parjures à leur foi. Sur leur refus, on les exclut de toute charge politique et civile. — Sur ces entrefaites, éclate la révolte américaine (1775). — L'attitude de l'évêque et du clergé en cette circonstance, fixe les Canadiens dans la loyauté envers le nouveau pouvoir.

Missions. — Les missionnaires, à la suite des explorateurs, pénètrent dans la Louisiane, chez les Illinois et les Sioux. — Les plus heureux résultats couronnent leurs travaux.—Le Père de Charlevoix visite ces lointaines contrées et, dans son rapport (1723), demande que de nouveaux apôtres soient envoyés à ces peuples idolâtres. — En 1736, le Père Aulneau, jésuite, est massacré par les Sioux dans une île du lac des Bois. — Après la cession du Canada à l'Angleterre, les "robes noires" ne visitent plus ces missions. — Monsieur François Piquet, sulpicien, se dévoue auprès des indiens du lac des Deux-Montagnes durant cinq ans. — Il fonde le fort de la Présentation, qu'il pourvoit d'églises et d'écoles paroissiales, et y réunit les Iroquois. — Chez les Abénaquis, tribu alliée de la France, a lieu le massacre du Père Rasle par les Anglais de Boston, dans un esprit de fanatique vengeance.

En Acadie. — Les colons sont indignement persécutés par l'Angleterre, qui veut leur enlever la foi en les obligeant à prêter serment. — Ce peuple héroïque lutte avec énergie. — Cette série de vexations se termine par l'expulsion des Acadiens, en 1755.—Plus de sept mille sont entassés sur des vaisseaux et transportés dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

En 1759, le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse décrète que chaque papiste aura à quitter la province avant le 25 mars.... Plus tard, il défend aux catholiques d'établir des écoles, sous peine d'amende et d'emprisonnement.—Cependant pour apaiser les indiens, qui se montrent mal disposés envers les Anglais, le service des missionnaires est jugé nécessaire.... A la

requête de l'administration de la Nouvelle-Ecosse, des prêtres sont envoyés de Québec, auprès des Micmacs et des Abénaquis.

Immigration catholique.—Dans la dernière partie du XVIII[e] siècle, des Ecossais, chassés de leurs montagnes par la persécution religieuse, se dirigent vers Halifax et vers l'île du Prince-Edouard... ces immigrants avec les Acadiens, forment le noyau de l'Eglise dans les provinces maritimes.

Dans l'Ontario. — Le mouvement progressif de la foi commence en l'année 1700, quand un nombre de familles canadiennes françaises s'établissent au Détroit. — Lorsque éclate la révolution américaine, les colons écossais de l'état de New-York, fidèles à la Grande-Bretagne, se réfugient en Canada. Quelques années plus tard, d'autres arrivent d'Europe, et accroissent la population catholique de cette province.

L'éducation en Canada. — Dès l'origine, l'épiscopat et le clergé donnent tous leurs soins à cette cause importante. — Des séminaires et des collèges se fondent, des écoles s'ouvrent, et, malgré les entraves posées par un gouvernement protestant, l'éducation progresse partout.

Fondation de l'Hôpital-Général de Montréal. — La vénérable Mère d'Youville établit cette œuvre de charité, appelée à remplacer celle de M. Charon de la Barre.

La Sainteté. — Elle continue à se développer au sein de l'Eglise canadienne : Mlle Jeanne Leber en est une

des plus pures gloires... Elle passe vingt ans de sa vie dans une inviolable réclusion au pied du Tabernacle. — Mgr de l'Auberivière illustre l'épiscopat par ses vertus, surtout par son héroïque charité envers les pestiférés. — Monsieur l'abbé de Calonne, aux Trois-Rivières, est un modèle de la perfection sacerdotale.

Le culte du Sacré-Cœur. — Il s'ajoute de bonne heure à la série de nos dévotions traditionnelles : la sainte Famille, le saint Sacrement, sainte Anne, etc., etc. A la demande des Ursulines, un mandement de Mgr de Saint-Vallier en établit la fête solennelle au monastère de Québec en 1700. — A Montréal, la Mère d'Youville obtient, par l'entremise de M. Normant, s. s., un indult apostolique, permettant d'ériger une confrérie du Sacré-Cœur dans l'église de l'Hôpital-Général.





Saint Jean-Baptiste patron des Canadiens-Français

XIX[e] SIECLE

I

SITUATION DE L'EGLISE DU CANADA EN 1800

"Quand le siècle s'ouvrit, il s'agissait encore pour le peuple catholique du Canada non pas seulement de vivre mais bien de ne pas mourir. Plûsieurs comptaient comme chose possible de venir à bout de la religion catholique d'abord, de la race française ensuite" *(P. Hudon, s. j.)*. A cette époque, le clergé, peu nombreux, accablé par l'accroissement rapide d'une population disséminée sur une vaste étendue, était privé du secours des ordres religieux. Ceux-ci, sous le coup de la défense gouvernementale, voyaient leurs derniers membres s'éteindre dans la solitude de leurs couvents.

"Les Jésuites et les Récollets mourront chez eux, mais n'auront pas de successeurs," telle avait été la volonté du gouvernement de Londres. Les évêques de Québec, le clergé et les fidèles se firent en vain les avocats des deux communautés. A cette condamnation injuste s'ajouta l'insulte; plusieurs ne pouvaient voir ces religieux sans leur adresser

quelques mots railleurs: la plus parfaite charité répondait à ces outrages. "Aux Anglais, disait le P. Crespel à ses Frères, faites tout le bien possible par amitié, par religion et pour dissiper leurs préjugés." Après l'incendie de leur couvent, en 1796, les Récollets furent sécularisés par une ordonnance de Mgr Hubert, en vertu d'un pouvoir qu'il tenait de Rome. Plusieurs de ces religieux se firent un honneur et un bonheur de porter jusqu'à la fin l'habit de leur ordre.

Le dernier récollet prêtre, le Père Louis Demers, mourut à Montréal le 2 septembre 1813, à l'âge de 81 ans. Le Père Cazot, mort à Québec en 1800, avait été le dernier jésuite habitant le Canada.

Le pouvoir ne cessait d'ambitionner le privilège de nommer aux charges ecclésiastiques et de tenir les Canadiens exilés des emplois civils, tandis que les *écoles royales,* d'où la foi catholique était proscrite en même temps que la langue maternelle, devaient façonner les jeunes générations selon les vues anglicanes (1). Cette politique perfide et habile aurait peut-être réussi, si nos ancêtres, de guerre lasse, avaient fini par céder. Mais Dieu plaça à la tête de l'Eglise canadienne des pasteurs vigilants qui poussèrent à temps le cri d'alarme. De ce nombre fut Mgr JOSEPH-OCTAVE PLESSIS

---

(1) La plupart de ces écoles avaient pour maîtres de jeunes ministres anglicans.

(1763-1825), l'un des plus distingués prélats promus au siège épiscopal de Québec, qui devait jouer un rôle glorieux dans l'histoire religieuse de notre patrie (1).

Episcopat de Mgr Plessis. — Durant son administration, il eut à soutenir une lutte épineuse avec le gouvernement colonial; sa correspondance nous montre avec quelle fermeté et quelle habileté il défendit les droits de l'Eglise et de son peuple. D'un côté, il lui fallait combattre avec aplomb l'hypocrite malveillance du secrétaire provincial RYLAND — plein de haine contre les catholiques — la mauvaise volonté du solliciteur général SEWELL, et les prétentions inouïes du nouvel évêque anglican MOUNTAIN. De l'autre, il devait défendre auprès du peuple une administration détestée, dont on l'accusait de se faire le courtisan.



MGR I.-O. PLESSIS.

En 1806, le gouvernement voulut donner des paroisses catholiques aux ministres protestants, et par une mesquine taquinerie, il refusa à

(1) Il naquit à Montréal d'une honnête et laborieuse famille d'artisans.

Mgr Plessis son titre épiscopal, affectant de le désigner sous celui de "surintendant de l'Eglise romaine." On espérait, en amoindrissant l'autorité du prélat, dominer et même au besoin corrompre le clergé.

Luttes avec le gouvernement colonial. — Sir James Craig (1807-1811) essaya cependant de gagner à sa cause l'évêque de Québec. Dans une entrevue, il osa lui dire : "Les curés n'ont pas le droit de poursuivre pour leur dîme ; et vous-même, quel maigre revenu avez-vous ?" Mgr Plessis lui répondit noblement : "Les revenus sont la dernière chose qu'un ecclésiastique doive rechercher ; le clergé catholique a souvent prouvé qu'il savait faire des sacrifices de ce genre.... Quelque pauvre et précaire que soit ma situation, j'aimerais qu'elle le fût encore davantage, plutôt que de donner lieu à mes diocésains de dire que j'ai vendu mon épiscopat."

Le courageux évêque s'opposa avec vigueur aux réclamations de la couronne britannique, et sur ce sujet, il exposa ses vues dans une lettre adressée à M. Bourret, prêtre canadien, qu'il avait envoyé à Londres pour y traiter ces difficiles questions. "Mon seul désir, dit-il, est que l'évêque de Québec soit reconnu selon la religion qu'il professe et sans le sacrifice d'aucun des droits et des privilèges de l'Eglise." Au milieu de l'orage qui suivit, Mgr

Plessis conserva le calme et la dignité qui le caractérisaient; il se montra toujours prêt à rendre à l'autorité civile, ce qui lui était dû, sans compromettre en rien les intérêts de la religion. Sa modération au milieu de ces pénibles débats, contribua beaucoup à calmer l'excitation générale.

* * *

En 1812 éclata la guerre avec les Etats-Unis. Les discordes et les mécontentements qu'avait fait naître la conduite despotique du gouverneur Craig, firent croire aux Américains que le temps était venu de frapper un grand coup pour annexer le Canada à la République.

Loyauté des Canadiens-Français. — Le gouverneur adressa un pressant appel aux Canadiens; à la voix de leur évêque, les populations se levèrent pour défendre contre les envahisseurs le sol de la patrie. L'Eglise et le peuple de Québec prouvèrent à l'Angleterre qu'elle pouvait compter sur la loyauté des catholiques: Mgr Plessis, dans un mandement émis dès les premiers bruits de guerre (1807), avait tracé à ses diocésains leur ligne de conduite envers l'Etat: "Vous êtes convaincus, leur disait-il, qu'il est impossible d'être bon chrétien sans être un loyal et fidèle sujet. Vous seriez indignes du nom de catholiques et de Canadiens-Français si, oubliant les règles de notre sainte religion et les exemples de vos ancêtres, vous vous

montriez déloyaux ou même indifférents, quand il est question de faire votre devoir comme un sujet dévoué à votre souverain et à la défense de votre pays."

Un peu plus tard, lorsque les émissaires américains commencèrent à attirer le peuple en faisant valoir à ses yeux la *fraternité* et la *liberté* de la république, le vigilant évêque adressa au clergé de son diocèse (1810) une nouvelle circulaire, qui le mettait en garde contre les dangereuses impressions que pouvait produire dans les esprits, la diffusion de certains écrits, de nature à détourner de la fidélité au nouveau gouvernement: "Puissent tous vos paroissiens, disait-il, graver dans leur esprit et dans leur cœur ces belles paroles du Prince des Apôtres: "Soyez soumis pour l'amour de Dieu à toutes les ordonnances de vos chefs et aux pouvoirs établis" (1). Ces sages avis du premier pasteur dissipèrent les incertitudes du peuple et raffermirent ses bonnes dispositions; les Américains furent repoussés avec énergie de toutes les frontières du Canada, et la splendide victoire de Châteauguay (1812) mit en évidence la généreuse conduite des colons de la Nouvelle-France.

Ces témoignages non équivoques de loyauté, consolidèrent les privilèges de l'Eglise catholique dans la province de Québec, et mirent fin à la

---

(1) 1re épître de saint Pierre, II, 13

pénible querelle qui durait depuis si longtemps. Mgr Plessis obtint le succès de plusieurs réclamations demeurées jusque-là comme lettres mortes.

Mgr Plessis réclame le titre officiel d'évêque de Québec. — L'Angleterre crut faire acte de judicieuse politique en usant de tout son pouvoir pour calmer les Canadiens si justement agités. Sir GEORGES PRÉVOST (1811-1815), qui succéda à Craig, se rendit cher au peuple par la sagesse de son administration ; il entretint sans cesse les meilleurs rapports avec le clergé. Mgr Plessis profita de ces bonnes dispositions pour préparer l'Angleterre à reconnaître le titre officiel de l'évêque catholique de Québec. Au mois de mai 1812, il présenta au gouverneur général un mémoire dans lequel il lui faisait connaître ce que la condition de l'évêque catholique avait été avant la conquête, ce qu'elle était maintenant et ce qu'elle devait être, pour assurer la stabilité de la succession épiscopale. Il concluait en demandant que désormais les évêques catholiques de Québec fussent reconnus par le pouvoir civil, et qu'avec l'agrément du Saint-Siège et de la Grande-Bretagne, ils eussent juridiction dans les choses spirituelles, sur toutes les populations disséminées dans l'Amérique anglaise. Ces demandes furent favorablement accueillies. En considération du zèle déployé par l'illustre prélat, Sir Georges Prévost fit recon-

naître le culte catholique en Canada (1). Il fixa sa pension annuelle à mille louis et lui ouvrit les portes du conseil législatif. Cette nomination de *conseiller* lui mettait en main une armè dont il se servit jusqu'à sa mort, pour revendiquer les droits ecclésiastiques et pour défendre les intérêts de son troupeau.

L'évêque anglican demanda en vain que la juridiction et le titre du prélat catholique fussent supprimés : il faisait observer que rien n'était plus anormal que la reconnaissance de deux *titulaires* pour un même diocèse. LORD BATHURST, secrétaire d'Etat des colonies, lui fit remarquer qu'il ne convenait pas d'agiter de telles questions quand les catholiques combattaient sur les champs de bataille pour la Grande-Bretagne.

L'évêque de Québec demande la division de son diocèse. — Malgré ses nombreuses occupations, Mgr Plessis trouvait le temps de visiter son immense diocèse. Cette tournée pastorale si laborieuse le convainquit de la nécessité de diviser son territoire. Il partit pour Rome (1819), afin de négocier cette importante affaire, et de là, se rendit en Angleterre. Le roi GEORGES IV le reçut avec une grande cordialité ; il fit l'éloge de sa loyauté et de celle du peuple canadien, durant la

(1) Après la révolution américaine, lord Dorchester avoua que les prêtres catholiques avaient conservé la province de Québec à la Couronne d'Angleterre.

récente guerre américaine. A son arrivée à Londres, l'évêque de Québec apprit que des bulles apostoliques érigeaient son Eglise en métropole (1819). Mais l'humble prélat, par délicatesse pour le gouvernement britannique, et avec l'assentiment du Souverain Pontife, ne prit jamais le titre d'archevêque.

Erection de différents sièges épiscopaux. — Son voyage eut les plus heureux résultats. Deux suffragants furent accordés : Mgr McDonell pour le Haut-Canada, et Mgr McEachern pour le diocèse du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince-Edouard (1819). Cette même année, Mgr Ed. Burke fut nommé vicaire apostolique d'Halifax. Mgr Plessis confia à la générosité des nouveaux pasteurs, les infortunés Acadiens et les Canadiens-Français de l'Ontario.

Deux ans plus tard (1820), avaient lieu deux nouvelles nominations : Mgr Lartigue, évêque de Telmesse, pour Montréal, et Mgr Provencher, évêque de Juliopolis, pour les Territoires du Nord-Ouest. La nomination de Mgr Lartigue comme auxiliaire, ne plut pas à tout le monde. Plusieurs, même parmi le clergé, auraient désiré un prélat indépendant. Mais, à une époque où l'évêque catholique de Québec était simplement toléré par le gouvernement, la chose était impossible.

Mgr Plessis fut un administrateur éclairé et judicieux, un organisateur aux vues larges et aux desseins résolus. Il déploya toute sa vie un zèle infatigable et une rare habileté dans les circonstances critiques et les nombreuses complications qui ont rendu son administration si laborieuse et si pénible. L'Eglise du Canada lui doit sa liberté civile ainsi que le vigoureux élan donné à son développement, élan qui n'a fait que grandir durant le cours du XIXe siècle.

Mort de Mgr Plessis. — Cet éminent prélat mourut à l'Hôpital-Général de Québec, le 4 décembre 1825, après dix-neuf ans d'un actif et glorieux épiscopat. A sa mort, lord Dalhousie disait, dans une dépêche envoyée en Angleterre : "L'Eglise a perdu un vénérable prélat, le peuple, un fidèle gardien de ses intérêts, et le roi, un loyal sujet."

* * *

Epreuves. Le choléra, 1832. — Les successeurs de Mgr Plessis — Mgr Panet (1825-1833) et Mgr Signay (1833-1850) — exercèrent leur charité pastorale dans une série d'infortunes et de calamités, qui fondirent sur la contrée à cette époque. En 1832-34, le choléra asiatique, apporté par le navire Carricks, venant de Dublin, sévit à l'état d'épidémie et décima la population ; plus de quatre cent mille personnes, durant l'espace de cinq semaines, périrent victimes de ce fléau, à Québec, à Mont-

réal et dans les campagnes environnantes. Ces villes ressemblaient à de vastes nécropoles ; la terreur planait sur la population, et le deuil était entré dans chaque famille. Le clergé, malgré son dévouement, ne pouvait suffire aux besoins pressants, et les morts étaient conduits au cimetière sans franchir le seuil de l'église pour y recevoir une dernière bénédiction.

Conflagrations à Québec. — Onze ans plus tard, (1845) deux terribles conflagrations détruisaient trois mille maisons dans la cité de Champlain, et laissaient un grand nombre de familles sans asile et sans pain (1). Mgr Signay se multiplia en cette douloureuse circonstance ; non content de répandre de larges aumônes pour secourir les malheureux incendiés, il fit appel aux cœurs généreux de son diocèse ; à sa voix, les secours affluèrent et, en peu de temps, la ville épiscopale se releva de ses cendres.

Le typhus en 1847. — Ces calamités furent surpassées par celle qui s'abattit sur le Canada en 1847. A cette époque, l'immigration irlandaise jeta sur les rives du Saint-Laurent près de cent mille infortunés, fuyant les malheurs qui les accablaient en Europe ; ils venaient demander à notre sol hospitalier le "droit de ne pas mourir de faim," et la

(1) En 1852, Montréal subit plusieurs incendies désastreux ; le plus terrible eut lieu au mois de juillet : 1,400 maisons devinrent la proie des flammes.

liberté de conserver leur foi. A leur arrivée, le *typhus*, contracté durant la traversée, se déclara parmi eux avec des symptômes effrayants; en quelques jours, les ravages en furent désastreux. De ce côté-ci de l'océan, on n'était pas préparé à recevoir ces immigrants qui dans un état de fièvre très dangereux, furent entassés par milliers sur les quais, en attendant qu'il fût possible de les loger. A Montréal, l'administration fit construire des *abris* à la Pointe Saint-Charles pour y recevoir les pestiférés, et toute communication fut interdite avec la ville.

Dévouement du clergé et des communautés religieuses. — L'admirable charité des évêques et du clergé en cette occasion est au-dessus de tout éloge. Les prêtres, dont le zèle égalait la sainte audace, accoururent à ces asiles de la douleur pour consoler et administrer les mourants, en attendant de succomber eux-mêmes au milieu de leur *triomphe*. Québec vit cinquante-deux membres de son clergé se dévouer à tour de rôle à cet héroïque ministère tant à la Grosse-Isle qu'à l'Hôpital de Marine; cinq d'entre eux eurent la gloire de succomber, martyrs de la charité du Christ (1).

---

(1) M. l'abbé Taschereau, plus tard cardinal-archevêque de Québec, secourut les pestiférés de la Grosse-Isle et fut atteint de l'épidémie. Mgr Cazeau, qu'on a surnommé "le père des orphelins irlandais" à cause de sa tendre sollicitude envers eux,

A Montréal, Mgr Bourget, nouveau Belzunce, marchant aux ambulances à la tête de son clergé, fut lui-même atteint du fléau. Neuf prêtres, parmi lesquels six sulpiciens tombèrent sur ce nouveau champ de bataille. Mais quand les uns fléchissaient, d'autres immédiatement se portaient sur la brèche, tandis que les pasteurs du protestantisme songeaient à mettre à l'abri du typhus leurs femmes et leurs enfants. Les religieuses: Hospitalières, Sœurs de la Charité et de la Providence se succèdaient à l'envi auprès des mourants. Un grand nombre d'entre elles payèrent de leur vie leur héroïque dévouement: "Une sainte émulation faisait briguer l'honneur de venir remplacer les victimes, et les rangs n'étaient jamais vides. Montréal ne peut oublier le touchant spectacle offert par ces âmes généreuses, qu'on voyait chaque matin traverser nos rues pour voler au martyre, avec plus de véritable joie que le monde n'en vit jamais dans ses partisans pour aller à ses fêtes ou courir au spectacle." *(Rév. P. Martin, s. j.)*

Quand le fléau eut cessé, des centaines d'enfants erraient par les villes, abandonnés et mourant de faim; la charité catholique s'émut de pitié, et toujours sublime dans ses élans, elle adopta ces malheureux. A l'appel du clergé, les

---

s'occupa jusqu'à sa mort de ses chers orphelins de 1847, en père, et en bienfaiteur généreux.

habitants des campagnes de Québec se distribuèrent plus de quatre cents orphelins. Mgr Bourget fit paraître un touchant mandement en faveur de ces petits délaissés (9 mars 1848) ; les Canadiens, sympathiques au malheur, répondirent à sa voix ; en deux jours, deux cent vingt enfants furent recueillis et adoptés par les pieuses familles du diocèse.

* * *

Premier siège métropolitain. — A l'érection du diocèse de Kingston (1826), succéda celle du diocèse de Montréal avec Mgr Lartigue comme titulaire (1836) ; quelques années plus tard (1844), le Saint-Siège forma la première province ecclésiastique du Canada en réunissant les diocèses de QUÉBEC, de KINGSTON, de MONTRÉAL et de TORONTO (1) sous la juridiction de Mgr Signay ; il fut le premier qui porta le titre d'archevêque et exerça les fonctions de *métropolitain*. Ce vénéré prélat reçut solennellement le *pallium* le 24 novembre de la même année, dans la cathédrale de Saint-Jacques, à Montréal.



MGR LARTIGUE.

(1) Erigé en 1841.

Le diocèse d'Ottawa. — Les progrès rapides du district d'Ottawa nécessitèrent une nouvelle circonscription ecclésiastique, et Bytown (Ottawa) devint le siège d'un évêché en 1847. MGR GUIGUES, provincial des OBLATS, reçut la charge du nouveau diocèse; son premier soin fut de doter sa ville épiscopale d'un collège classique, qu'il confia à ses religieux, apôtres de la première heure dans cette région.



MGR GUIGUES.

* * *

Rébellion de 1837-38. — A cette époque, se produisirent les événements de 1837-38. Depuis la conquête, le joug des vainqueurs avait pesé lourdement sur les vaincus. L'Angleterre craignant de perdre la colonie, durant la révolte américaine, avait adouci sa politique et accordé la *charte* de 1791 ; mais les défauts et les lacunes de cet *Acte Constitutionnel* portèrent leur fruit durant cette période et mirent le pays dans une agitation fébrile qui fut bientôt suivie d'émeutes sanglantes (1). Les *réserves du clergé* faites par le gouvernement

(1) Les Canadiens demandaient que la chambre d'assemblée eût le contrôle des dépenses et du revenu, que le conseil législatif fût aboli, ses membres nommés par le peuple, et que les

sur les terres publiques, et destinées à l'entretien de l'église anglicane, avaient toujours été considérées comme une injustice par les catholiques et par les autres dénominations religieuses; l'indignation augmenta lorsque le gouverneur COLBORNE établit cinquante-sept *rectories* qu'il dota largement aux dépens du pays.

Cette partialité mit le comble à la mesure des injustices, et le peuple, après avoir vainement réclamé ses droits, s'insurgea contre l'*oligarchie* anglaise. "Les troubles de 1837, dit Laverdière, commencèrent à Montréal le 7 novembre entre les *Fils de la Liberté* (1) et les *Constitutionnels* puis s'étendirent successivement à SAINT-DENIS, où, au bruit du tocsin, huit cents hommes se réunirent sous les ordres du docteur NELSON. Le village de SAINT-EUSTACHE fut cerné par les troupes anglaises et bientôt leur artillerie ouvrit le feu."

L'Eglise se montre conservatrice. — Comme en 1812, l'Eglise catholique dans la province de Québec se montra loyale et franchement conservatrice. A l'heure où éclata l'insurrection, Mgr Lartigue, évêque de Montréal, dans un remarquable mandement, exhorta les Canadiens à sauvegarder les

---

fonctionnaires fussent soumis à son autorité; en un mot, ils voulaient un *gouvernement responsable*. Ils déclarèrent qu'ils refuseraient les subsides aussi longtemps qu'on n'aurait pas fait droit à leur juste réclamation.

(1) Société fondée en 1837, par les jeunes gens de Montréal pour aider le peuple à réclamer ses droits.

bienfaits de la paix et de la concorde (24 octobre 1837). "Souvenons-nous, leur disait-il, que tous les pouvoirs viennent de Dieu et que celui qui leur résiste, résiste à Dieu...... Avez-vous sérieusement réfléchi aux horreurs de la guerre civile ? Avez-vous suffisamment médité cette pensée que chaque révolution populaire est une œuvre de sang ? N'écoutez pas ceux qui cherchent à vous entraîner dans une rébellion contre l'autorité établie." L'influence de cette lettre pastorale toute paternelle ne put concilier les partis (1).

Le clergé de Montréal, uni à celui de Québec, s'efforça d'obtenir l'aide du conseil exécutif pour la prompte réforme des abus, réforme qui devait donner satisfaction au peuple canadien, et apaiser l'effervescence des esprits. Les événements cependant marchèrent trop vite pour que l'Eglise pût prévenir l'effusion du sang et arrêter le conflit ; elle retint néanmoins la masse du peuple en l'empêchant de prendre part à la RÉBELLION des deux partis, et par là, rendit un immense service à la couronne d'Angleterre.

Hommage rendu au clergé. — LORD DURHAM, arrivé en Canada au milieu de la crise (1838),

---

(1) Papineau lui-même conseilla la modération : "Le temps est venu de fondre nos cuillères pour en faire des balles" lui répondit Nelson. Dès cet instant, la poudre parla et les scènes de deuil commencèrent." (M. l'abbé Leleu.)

loua le clergé canadien dans un rapport qu'il envoya à la cour britannique. "Le clergé de cette province a su se concilier dans un degré remarquable, l'estime de toutes les croyances, et je ne connais point au monde de prêtres dont la pratique des vertus chrétiennes et l'observation scrupuleuse des devoirs d'état soient plus universellement reconnues et aient produit plus de bien... Je dois ce témoignage de mon estime au clergé catholique du Bas-Canada, non seulement parce qu'il le mérite, mais parce qu'il a su résister aux menées artificieuses des mécontents. Moi qui ai administré la province dans ces jours de troubles, je devais reconnaître publiquement les services éminents qu'il nous a rendus dans cette circonstance."

Sir John Colborne (1838-39), le *"vieux Brûlot"* comme l'ont surnommé nos pères, établit la loi martiale et livra au fer et aux flammes, un bon nombre des paroisses et des villages les plus paisibles de Montréal. Ses troupes battirent les insurgés à Saint-Eustache et brûlèrent l'église où ils s'étaient réfugiés.

Les victimes de la révolte. — Lorsque l'insurrection fut apaisée, l'esprit de vengeance eut beau jeu. Les échafauds se dressèrent; treize citoyens, après avoir subi leur procès pour trahison, furent exécutés, et plusieurs autres déportés en Austra-

lie (1). Ces exécutions ont été partout blâmées. Quels qu'aient été les torts des insurgés de 1837, il est certain qu'ils se montrèrent toujours animés des plus beaux sentiments de patriotisme et de religion.

Mgr Lartigue, qui avait si bien tracé la ligne de conduite à suivre durant cette effervescence populaire, mourut en 1840, à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Fondation de la société Saint-Jean-Baptiste.—Durant cette époque — 1791 à 1840 —, les CANADIENS-FRANÇAIS, obligés de lutter pour sauvegarder leurs droits et conquérir de nouvelles et légitimes libertés, sentirent le besoin de s'unir. C'est de cette nécessité que naquit, en 1834, notre première *association religieuse et nationale*, sous l'égide du glorieux Précurseur SAINT JEAN-BAPTISTE (2), adopté dès



LUDGER DUVERNAY.

(1) Parmi les prisonniers politiques, 89 ont été condamnés à mort, 47 à la déportation ; tous leurs biens furent confisqués.

(2) "Le 29 janvier 1908, Mgr Bégin, archevêque de Québec, admis en audience auprès de Sa Sainteté Pie X, sollicite la proclamation de saint Jean-Baptiste, comme patron des Canadiens-Français."

lors pour patron du peuple canadien-français. Le courageux fondateur de cette société, LUDGER DUVERNAY, allait bientôt payer par les persécutions et l'exil sa patriotique initiative. Mais la patrie reconnaissante a gardé sa mémoire (1).

Etat florissant de l'Eglise en 1850. — A la mort de Mgr Signay, arrivée en 1850, l'EGLISE DU CANADA était dans un état florissant, que les douloureuses épreuves qu'elle venait de traverser, faisaient ressortir davantage. Elle possédait un archevêque, quatre évêques et cinq cent soixante-douze prêtres, neuf cent mille catholiques, onze collèges, treize écoles modèles, trois ordres religieux pour l'éducation des jeunes gens, quarante couvents pour celle des jeunes filles, et quatorze maisons pour le soin des malades et des orphelins. Depuis la conquête, malgré les entraves posées par l'administration protestante, l'œuvre de Dieu avait triom-

---

(1) Les Canadiens probablement voulurent aussi rappeler le souvenir de la fête de saint Jean, que nos ancêtres célébrèrent à Québec dès les premiers jours de la colonie. Le "journal des Jésuites" de 1646 donne une description de cette démonstration patriotique. Après 1650, on ne voit nulle part que la population de Québec ait continué à chômer la Saint-Jean... Il faut remarquer que la Saint-Jean n'était pas considérée comme la fête nationale, puisque saint Joseph avait été choisi pour patron de la Nouvelle-France et protecteur de l'Eglise naissante du Canada. La Saint-Joseph a été chômée avec pompe à Québec pendant plusieurs années. Après 1660, elle ne fut plus qu'une fête religieuse telle qu'on la célèbre aujourd'hui.

phé de tout, et selon le mot de Lacordaire (1) l'Eglise avait pris sa liberté à force de vaillants combats et de luttes persévérantes.

* * *

Premier concile de Québec. — Un des premiers actes de Mgr Turgeon (1781-1867) fut la tenue du premier *concile provincial de Québec* (1851), auquel furent convoqués tous les évêques de l'Amérique du Nord; dix prélats s'y trouvèrent présents. Une ère nouvelle de foi s'inaugura ce jour-là pour la jeune Eglise du Canada, qui n'avait jamais été témoin d'une aussi solennelle assemblée. On peut dire, qu'elle sortait des catacombes, et que libre enfin de tout obstacle, elle prenait sa place au soleil, sur ce sol qu'elle avait été la première à posséder, qu'elle avait arrosé de ses sueurs et du sang de ses martyrs.

Travaux du concile. — Entre autres graves et sérieuses questions étudiées par les Pères du concile, celle de l'éducation tint le premier rang. On y décida l'érection de l'Université Laval; cette décision fut annoncée aux fidèles par une lettre pastorale datée du 8 décembre 1853. Mgr Turgeon prit un intérêt actif à l'organisation de cette institution d'une si grande importance pour

(1) "La liberté ne se donne pas, elle se prend."

la population catholique et française. Les conférences ecclésiastiques suspendues depuis la conquête, et destinées à faire revivre parmi le clergé, l'ardeur pour l'étude des sciences sacrées, furent rétablies. Les vœux d'entendre bientôt le Vicaire de Jésus-Christ proclamer comme dogme de foi la Conception Immaculée de la sainte Vierge, et de voir les catholiques du pays jouir d'écoles, de collèges et d'universités adaptés à leurs besoins et à leurs croyances furent émis." *(M. l'abbé Gosselin.)*



MGR L.-Z. MOREAU.

L'érection des diocèses de Trois-Rivières et de Saint-Hyacinthe suivit bientôt la tenue du concile. (1852) (1).

Mgr Baillargeon. — Mgr Turgeon mourut regretté de tous le 25 août 1867. Son coadjuteur, MGR BAILLARGEON (1798-1870), évêque de Tloa, lui succéda sur le trône épiscopal. Ce

---

(1) Les quatre premiers conciles provinciaux de Québec (1851-54-63-68) furent tenus avant l'organisation de la province de Toronto. Trois autres ont eu lieu depuis la séparation ecclésiastique du Manitoba: 1873-78-86. A partir de cette époque, les provinces ecclésiastiques de Québec et de Montréal ont réuni

prélat possédait un caractère énergique et une grande habileté administrative. Il se dépensa avec un oubli de lui-même et un dévouement sans égal, dans les calamités qui fondirent sur Québec, en 1842-45. Malgré ses occupations nombreuses, il trouva l'occasion de prouver que sa science était aussi profonde et aussi étendue que

---

des assises conciliaires. A Montréal, un concile s'est assemblé en 1895.

Le *second concile* de Québec, auquel huit évêques prirent part, s'ouvrit le 26 mai 1854. Afin de favoriser les avantages spirituels de la population, un "Règlement disciplinaire" fut promulgué par ordonnance des Pères du concile.

Neuf évêques assistèrent au *troisième concile,* qui eut lieu en 1863.

Le *quatrième concile* de Québec, convoqué en 1868, réunit onze évêques. Les Pères du concile demandèrent au Saint-Siège la division de la province ecclésiastique de Québec. Conformément à cette demande, le Souverain Pontife érigea en 1870 la province de Toronto, et en 1871 celle de Saint-Boniface.

Sept évêques assistèrent au *cinquième concile* de Québec qui s'ouvrit au mois de mai 1873. Avant de se séparer, les Pères du concile ordonnèrent que dans toutes les églises, chapelles et communautés religieuses de la province, on ferait dorénavant, le dimanche après la fête du Sacré Cœur de Jésus, la consécration publique et solennelle à ce divin Cœur.

Le *sixième concile de Québec* eut lieu en 1878. Sept évêques s'y trouvèrent présents.

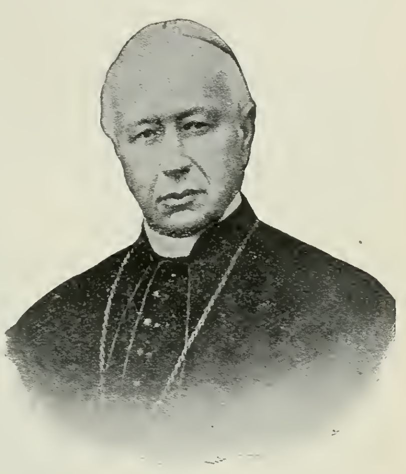
Le *septième concile* de Québec se réunit en 1886. Dix évêques et un préfet apostolique y prirent part. Les Pères du concile publièrent une lettre pastorale dénonçant les sociétés secrètes, et la *franc-maçonnerie* en particulier.

sa charité et ses vertus épiscopales. Sa traduction du Nouveau-Testament, ses mandements, en particulier ceux sur l'Immaculée Conception (1854), et sur la Confédération canadienne (1867), montrent qu'aucun sujet n'était en dehors de sa compétence et n'échappait à son zèle. Lorsque le *Fénianisme* menaça d'envahir le Canada pour en faire le centre de ses opérations contre la Grande-Bretagne (1868), Mgr Baillargeon lança un mandement rappelant à chacun le devoir qu'il avait à remplir envers la patrie (1). Cet éminent prélat mourut le 13 octobre 1870. Sa mémoire est vénérée comme celle d'un saint. "La simplicité de ses manières, ses grands talents et ses vertus rappelaient les premiers pères et les docteurs de l'Eglise.

Mgr E.-A. Taschereau. — Un des personnages les plus remarquables sur le siège épiscopal de Québec fut MGR E.-A. TASCHEREAU (1820-1898). Toute sa vie, cet illustre archevêque se montra esclave du devoir; prêtre, professeur, directeur et supérieur du séminaire, recteur de l'Université Laval, évêque et cardinal de la sainte Eglise romaine, toujours il fut à la hauteur de sa position.

(1) Le *Fénianisme* était une société organisée aux Etats-Unis, ayant pour but de soustraire l'Irlande à la domination anglaise. Les Américains, mécontents de la sympathie que le Canada et la Grande-Bretagne avaient témoignée aux Etats du Sud dans la guerre anti-esclavagiste, encouragèrent les Fénians, par esprit de vengeance, dans leur projet d'invasion.

Partout il laissa des empreintes ineffaçables de son passage : il fonda et organisa des sociétés littéraires, rédigea des traités d'architecture et d'astronomie, etc. C'est à son amour de l'étude que le séminaire doit ses manuscrits d'histoire, ouvrage considérable, qu'il avait lui-même compilé. Il mit activement la main à l'œuvre d'organisation et au fonctionnement initial de l'UNIVERSITÉ LAVAL. En 1873, il érigea canoniquement le séminaire de Chicoutimi. Le collège classique de Lévis est dû à son grand zèle pour l'éducation. Sous son épiscopat, les institutions charitables fleurirent, et de nouvelles maisons parmi lesquelles l'Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus (1872), s'ajoutèrent aux anciennes.



SON EMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU.

Quelque grandes que fussent les consolations que lui procurait le succès de ses œuvres, il eut à subir de nombreuses épreuves. En plusieurs occasions, Rome dut faire sentir son autorité pour

rétablir l'ordre dans la contrée, et deux fois le Souverain Pontife envoya en Canada ses délégués : Mgr Conroy et Mgr Smeülders. Tous deux louèrent la vaste érudition et le jugement supérieur de l'archevêque de Québec.

Son élévation au cardinalat. — Une des plus grandes époques de l'histoire de l'Eglise en Canada, fut celle de l'élévation de Mgr Taschereau au cardinalat (1886), avec le titre de *Sainte-Marie-de-la-Victoire.* Il a été le premier Canadien honoré de la pourpre romaine. L'éminente dignité de *prince de l'Eglise* n'affecta en rien la simplicité de sa vie : sa correspondance, ses mandements et beaucoup d'autres ouvrages continuèrent à remplir les heures de sa laborieuse carrière. Pour donner un nouvel élan à l'œuvre de la colonisation, il fonda dans son diocèse (1880) une société organisée comme celle de la Propagation de la foi. En 1893, à sa requête, Mgr Bégin fut transféré du diocèse de Chicoutimi à l'archevêché de Québec et devint le coadjuteur du vénérable prélat ; quelques années plus tard (1898), il s'éteignait paisiblement dans la paix de Dieu qu'il avait aimé et servi avec tant de fidélité. Durant son épiscopat, Mgr Taschereau avait présidé trois conciles provinciaux, consacré six évêques et ordonné deux cent quatre-vingts prêtres. "Il fut vraiment un grand et saint pontife... cherchant en toutes

choses le triomphe de la justice et de la vérité." *(Mgr Bégin.)*

Mgr F. Laflèche. — Le siège épiscopal de Trois-Rivières fut illustré par Mgr Laflèche (1818-98). Ce prélat, au printemps de sa carrière apostolique, eut l'honneur et le mérite de répandre la semence de la foi dans les vastes contrées qui composent aujourd'hui le vicariat de la Saskatchewan. Son zèle ardent lui fit accomplir des prodiges parmi les peuplades sauvages de l'île à la Crosse et du Mackenzie. Revenu au milieu des siens, élevé au rang suprême de l'épiscopat, Mgr Laflèche continua avec non moins d'ardeur à travailler au champ du *Père de famille.* Ses œuvres furent nombreuses : il érigea de nouvelles paroisses, construisit des écoles, créa un hospice pour les malheureux, etc. Doué d'un caractère énergique et d'une âme pleine de droiture, il conserva sous la pourpre de l'évêque, les vertus austères du missionnaire. Très dévoué à la cause nationale, il sut en inspirer l'amour par ses paroles et sa conduite vraiment patriotique. Mgr Laflèche a été l'un



Mgr F. Laflèche.

des plus grands orateurs sacrés qu'ait produits notre terre canadienne. Comme les athlètes, il mourut les armes à la main, le 14 juillet 1898, après avoir imprimé les traces de son bienfaisant apostolat, de l'Atlantique au Pacifique, des plaines de l'Ouest aux rivages du Saint-Laurent.

Mgr Bourget. — Montréal se glorifie avec raison d'avoir possédé un des plus remarquables prélats du siècle. MGR IGNACE BOURGET (1799-1885), qui succéda à Mgr Lartigue en 1840, fut un homme plein de vigueur et d'énergie à la façon des saints. Sa vigilance était incessante et rien n'échappait à son attention paternelle; les œuvres de charité et d'éducation trouvèrent en lui un actif coopérateur. Ce saint évêque a été le fondateur de toutes les communautés de Montréal, sous le régime anglais. L'amour qu'il portait à l'Eglise le faisait un défenseur intrépide de ses droits et de sa doctrine, contre le *libéralisme* et les autres erreurs modernes, qu'il dénonçait sans crainte, dédaignant tout compromis avec ce qu'il considérait comme



MGR I. BOURGET.

entièrement mauvais. Ses mandements ont été hautement loués pour la science, la grâce du style et la force de l'expression. Dans les malheureuses controverses qui, durant une partie de son administration, divisèrent l'opinion à Montréal, Mgr Bourget prit une attitude décidée et la maintint sans fléchir. Le Saint-Siège, trouvant toujours en lui un vaillant défenseur, ne manqua pas d'apprécier ses services; en 1862, il le créa *comte romain* et *assistant au trône pontifical.* Malgré les nombreux voyages qu'il fit à Rome, sa vie était par habitude et par choix, celle d'un reclus. Son indomptable volonté le rendit capable d'accomplir des prodiges de labeur. Il consacrait au travail et à la prière, les heures que n'absorbaient pas les œuvres de son épiscopat.

En 1876, Mgr Bourget résigna son siège et fut élevé au rang d'archevêque de Martianopolis. Les dernières années de sa vie se passèrent au Sault-au-Récollet où il mourut en odeur de sainteté, le 8 juin 1885, à l'âge de 87 ans. D'une commune voix, l'Eglise et la nation canadienne saluent dans la personne de Mgr Bourget un grand esprit, un noble cœur, un habile administrateur, un homme de Dieu.

On lui attribue plusieurs miracles.

Ce grand évêque, qui rappelle les Basile, les Athanase, avait toujours uni dans son cœur l'a-

mour de la patrie à celui de l'Eglise. Fier du Canada, il ne perdait aucune occasion de réveiller les sentiments patriotiques de son troupeau, aussi son influence était-elle sans bornes sur la population de son diocèse.

Quand Pie IX, en butte à la révolution italienne, fit appel à l'univers catholique pour obtenir du secours, Mgr Bourget fut un des plus ardents à promouvoir le noble mouvement qui se manifesta en Canada à cette occasion. Il lança une lettre pastorale admirable approuvant et encourageant la nouvelle croisade. A sa voix, de toutes les parties de la province, des milliers de jeunes gens s'offrirent spontanément pour voler à la défense du PONTIFE-ROI (1868-69).

Les zouaves canadiens à Rome. — Cinq cents ZOUAVES CANADIENS ayant pour devise *"Aime Dieu et va ton chemin"* partirent en différents détachements pour la *ville éternelle*. Le passage du premier bataillon à travers l'ancienne mère patrie (18 février 1868) fut une ovation ; on fêta ces nouveaux croisés avec un enthousiasme indescriptible.

Ces dignes enfants du Canada se distinguèrent sous les drapeaux du Souverain Pontife par leur bravoure et la noblesse de leur conduite. Les autorités romaines se plurent à reconnaître leur piété exemplaire, la régularité de leur vie et la pureté de leurs mœurs. Après la prise de ROME

par les PIÉMONTAIS, les zouaves canadiens rentrèrent au pays (1870) mais ne se considérèrent pas comme licenciés.

A peine avaient-ils touché le sol de la patrie, qu'ils se réunissaient aux pieds de Marie, dans son sanctuaire de Bonsecours pour lui offrir en *ex-voto* un petit navire en argent que l'on voit encore aujourd'hui se balancer aux voûtes de la chapelle.

En 1894, ils sollicitèrent auprès de Mgr de Montréal l'autorisation d'élever à leurs frais un autel dédié au SACRÉ-CŒUR dans la superbe cathédrale nouvelle, afin de perpétuer le souvenir de leurs trois années de service sous les drapeaux de l'Eglise.

Les noms des zouaves canadiens gravés en lettres d'or sur des tablettes de marbre blanc, se voient avec leur étendard, à côté de l'autel du Sacré-Cœur.

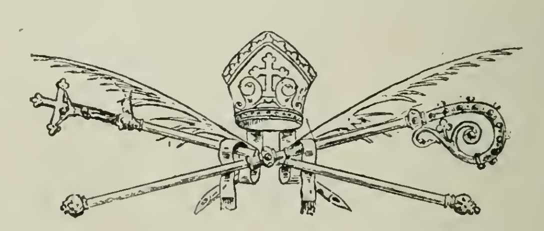
Neuf d'entre eux eurent la gloire de verser leur sang pour la cause sacrée qu'ils avaient embrassée, et mirent ainsi le sceau à cette sainte expédition entreprise au XIXe siècle, par les descendants des martyrs et des héros fondateurs de la Nouvelle-France.

MGR C.-E. FABRE (1827-1896), coadjuteur de Mgr Bourget, lui succéda en 1876. Il fut le *premier archevêque* de Montréal et reçut le *pallium* le 27 août 1886. Les vingt années de son épiscopat

ont été marquées par des travaux d'apaisement, de reconstruction et de progrès. L'aide qu'il donna aux grandes œuvres patriotiques de la colonisation et de l'agriculture, a produit les plus féconds résultats.

Mgr Fabre unissait à la solidité des principes et à la sûreté de doctrines, un grand esprit de conciliation, un tact, une prudence consommée. Il sut conserver la paix à l'Eglise canadienne, alors que des questions épineuses la menaçaient de douloureux déchirements. Il mourut regretté de tous, le 30 décembre 1896.

"MGR L.-Z. MOREAU (1824-1901) évêque de Saint-Hyacinthe, est l'une des plus belles figures de l'Eglise du Canada. Nulle mémoire peut-être ne se compare mieux que la sienne à celle de Mgr Bourget. Comme lui, Mgr Moreau était l'humilité associée à la douceur, la sagesse unie à la prudence, la piété débordant en actions. La sainteté était comme visible et palpable chez l'un et l'autre, et on ne pouvait les approcher, sans éprouver une émotion et une sorte de tressaillement."





Sa Sainteté Pie X.

II

MISSIONS CANADIENNES AU XIX[e] SIECLE

Missions du Nord-Ouest. — L'Eglise du Canada, qu'on peut appeler à juste titre le *foyer apostolique du* NORD DE L'AMÉRIQUE, s'occupa la première des missions du NORD-OUEST; la conquête du pays par l'Angleterre interrompit ses travaux, et ce ne fut qu'en 1818 que les ouvriers de l'Evangile reparurent dans ces contrées. A cette époque, pour se rendre au RUPERT'S LAND il n'y avait pas d'autre moyen de transport que les canots de la compagnie de la baie d'Hudson; ce fut celui que prirent tous les missionnaires qui allèrent porter la foi aux indiens de la RIVIÈRE-ROUGE. A la suite des infatigables "coureurs des bois" (1), dont l'existence nomade et aventureuse se passait

(1) Beaucoup de Canadiens se faisaient *"coureurs des bois"* ou chasseurs, et vivaient comme les sauvages, par esprit d'indépendance et d'imitation, ou bien parce qu'ils étaient rebutés des durs travaux de l'agriculture. "Le nombre des coureurs des bois est tel, écrivait M. de Denonville, gouverneur du Canada, qu'il dépeuple le pays des meilleurs hommes, les rend indociles, indisciplinables, débauchés, et que leurs enfants sont élevés comme des sauvages, etc., etc." Il existe au nord-ouest du lac Supérieur une peuplade nombreuse qu'on appelle les *Bois-Brûlés;* elle se compose de métis issus de Canadiens-Français et d'indiens, et descend des anciens *coureurs des bois*. Ces Français-métis se sont donné le nom de *Bois-Brûlés* à cause de leur couleur hâlée."

(Dussieux : Le Canada.)

à traquer les troupeaux de buffles à travers les prairies et les forêts vierges, les apôtres du Christ s'établirent au fort *Garry*, aujourd'hui *Winnipeg*, et de là firent rayonner partout les lumières de la foi. Ces intrépides missionnaires étaient deux prêtres canadiens-français de Québec, MM. NORBERT PROVENCHER et SÉVÈRE DUMOULIN.

Mgr Provencher. — En 1822, M. Provencher recevait l'onction épiscopale, et sous le titre d'évêque de Juliopolis, devenait l'auxiliaire de Mgr de Québec, avec juridiction sur les parties du diocèse connues sous les noms de baie d'Hudson et de Territoire du Nord-Ouest. Ces contrées furent détachées de Québec en 1844, et érigées en vicariat apostolique sous l'autorité de Mgr Provencher.



MGR N. PROVENCHER.

MGR DE JULIOPOLIS, ployant sous le poids de son lourd épiscopat, et désireux d'assurer le succès de la mission qu'il avait créée dans le Nord-Ouest, demanda en 1844, le secours de quelques oblats pour son diocèse, plus vaste à lui seul que la moitié de l'Europe (1). En réponse à sa demande,

(1) "Dans ces incommensurables régions du Nord-Ouest, les missions sauvages se disséminaient sur un espace de plus de trois

le Père Guigues, provincial, envoya à la Rivière-Rouge en 1845, le Père AUBERT et le Frère ALEXANDRE TACHÉ (1).

Les Oblats au Nord-Ouest. — Le rôle des OBLATS dans l'évangélisation du Nord-Ouest, est considé-



Missionnaire entouré de métis.

rable. Le développement de leurs travaux apostoliques au milieu de ces régions à peine explorées,

---

mille milles. Lord Selkirk, surnommé le "père du Manitoba" favorisa d'une manière spéciale l'établissement de l'Eglise catholique au Nord-Ouest, et, plus d'une fois, lady Selkirk envoya des contributions généreuses à Mgr Provencher et aux autres missionnaires catholiques de cette région."

(P. Bourgeois: Hist. du Canada.)

(1) Deux Sœurs Grises de Montréal les accompagnaient. Elles allaient aider à l'œuvre de charité commencée l'année précédente

ignorantes des paroles de vérité, est au-dessus de tout éloge. Depuis soixante ans, ces intrépides missionnaires ont travaillé sans relâche au prix de fatigues incessantes et de multiples privations, au prix même de leur santé et de leur vie, dans le MANITOBA, la COLOMBIE ANGLAISE, L'ORÉGON, etc., etc. L'Eglise, par leur entremise, s'est emparée de tout l'Ouest jusqu'à l'Océan Pacifique. Qui dira le nombre d'âmes sauvées par leur zèle et leur dévouement!

Le Père Taché (1823-94) annonça le premier, la foi au lac Caribou. De cet endroit désolé, il se rendit à Athabaska, et sans prêter attention aux avertissements qu'on lui donnait concernant la férocité des indigènes, il fit courageusement à pied quatre cents milles pour s'y rendre. Son ardeur apostolique trouva sa récompense dans la conversion, en moins de trois semaines, de cent quatre-vingt-quatorze indiens des tribus crise et montagnaise. Athabaska est aujourd'hui l'un des principaux centres de la chrétienté dans l'ouest canadien.

* * *

Mgr Taché au Manitoba. — A la mort de Mgr Provencher (1853), le PÈRE TACHÉ fut appelé à lui succéder, 3 novembre 1854. Le nouveau pré-

---

par les SS. Valade, Coutlée, Lagrave, Lafrance. Ces religieuses avaient établi à Saint-Boniface, une école pour les enfants sauvages ainsi qu'un hospice pour les orphelins

lat vint de l'île à la Crosse à Saint-Boniface, pour prendre possession de sa cathédrale et de son palais épiscopal, édifices bien humbles et bien pauvres, construits en écorce. Cet évêque missionnaire nous raconte lui-même dans son ouvrage "Vingt années de missions dans le Nord-Ouest," toutes les épreuves et les fatigues de son rude apostolat; ce qui nous donne une juste idée de la vie et des travaux des apôtres de la Rivière-Rouge.



Mgr A. Taché.

Vie des missionnaires. — Les prairies du Nord-Ouest, coupées ça et là par quelques ravins et de rares oasis, sont d'un aspect triste et monotone. Dans ces plaines, erraient de nombreux troupeaux de bisons qui fournissaient aux sauvages la nourriture et le vêtement. Les indiens qui parcouraient ces immenses pâturages étaient nomades, différents de noms et de dialectes, et vivaient dans la plus extrême et la plus rebutante pauvreté; cette condition devenait celle des missionnaires qui se condamnaient à vivre au milieu d'eux. Leur dispersion en camps très éloi-

gnés les uns des autres, sur les bords des lacs et des rivières, et leurs déplacements continuels pour la chasse ou la pêche, obligeaient *"l'homme de la prière"* à de fréquents et longs voyages. Il allait l'hiver les *raquettes* aux pieds et à la suite de traîneaux attelés de chiens, exposé dans ces longues courses à s'égarer au milieu des *steppes* — où une heure de rafale suffit pour effacer toute trace — et à se trouver en face de la famine et de la mort. L'été le voyait en *pirogue,* la rame à la main, harcelé jour et nuit par des myriades de moustiques dévorants *(d'après Mgr Pascal).*

Il est impossible de se faire une idée des épreuves, des souffrances et des travaux que les ouvriers apostoliques subirent dans ces contrées sauvages, surtout durant les premières années. Leur vie était une alternative de succès et de désappointements. "Quelquefois, raconte Mgr Taché, après avoir accompli un voyage de plusieurs mille lieues, le missionnaire, à son arrivée, trouvait la tribu qu'il cherchait partie pour un autre endroit. Epuisé de fatigue, il se voyait souvent abandonné dans le désert par les indiens qui l'avaient accompagné. Les chiens de son équipage étaient affamés, il fallait partager avec eux le reste de sa nourriture et se réduire à la famine pour sauver ces pauvres animaux, sur lesquels reposait sa propre sécurité. Il partait alors pour son voyage de

retour, peut-être long de trois à quatre cents milles, voyageait des jours entiers sans prendre d'autre nourriture que le *pémikan* — viande de caribou ou de bison séchée —.Les *portages* ajoutaient souvent leurs fatigues à ces longues et périlleuses courses. L'amour de Dieu et des âmes soutenait ces hommes héroïques. C'est par ces sacrifices que la croix se plante et prend racine, qu'une immense contrée idolâtre se transforme en diocèses catholiques, et que la civilisation chrétienne s'établit chez les peuples païens.

Au centre de ces forêts solitaires, la grande souffrance du missionnaire est l'absence de tout confrère. Mgr Taché revient souvent sur cette peine, qui à la longue produit un affaissement moral, énerve et émousse les caractères les mieux trempés. Aussi cet illustre apôtre de l'Ouest, pendant son épiscopat, ne s'épargna aucun sacrifice pour obtenir dans toutes les missions ce qu'il appelle si bien des *doublures*.

Les Sauteux du lac des Bois. — Parmi les nombreuses peuplades sauvages du Nord-Ouest, se trouvent les SAUTEUX (1). On retrouve chez ces indiens du lac des Bois la même croyance, les mêmes pratiques superstitieuses et les mêmes ob-

---

(1) La plupart des sauvages de l'Ouest se vermillonnent le visage, portent les cheveux tressés ou retombant sur les épaules en mèches incultes, s'ornent les oreilles de boucles et se drapent

jections au christianisme que celles mentionnées au siècle dernier par le Père Aulneau, chez les SIOUX et les CRIS. La polygamie est passée dans leurs mœurs depuis des siècles. C'est aussi chez eux que se rencontrent les *jongleurs* les plus fameux; à une époque assez récente, ces devins étaient encore consultés dans les cas de maladie ou d'objets perdus. Le conseil d'Assiniboïa, pour mettre fin à ces désordres, se vit obligé d'adopter une loi qui menaçait de mort les délinquants. Les Sauteux ont vu passer au milieu d'eux, tous les missionnaires qui se rendaient à la .Rivière-Rouge, sans vouloir profiter des lumières de la foi qu'ils venaient leur apporter. Ils ont préféré leur vie nomade et leurs débauches païennes.

Les traiteurs de fourrures ont semblé prendre à cœur d'enseigner le vice à ces malheureux indiens.

---

avec fierté dans leurs couvertes à larges carreaux rouges et bleus. Plusieurs se couvrent de peaux de bêtes, disposées en casque ou en collerette; les bords de la couverture et du pantalon en couleur sont quelquefois garnis de queues de belette. Point d'arme, mais un long calumet servant de manche à une hachette inoffensive. Quelques vieux sauvages et les chefs portent comme un sceptre une aile ou plumeau d'aigle et se mettent des plumes sur la tête en forme de diadème. Dans leur langage imagé, ils appellent Dieu "le grand Manitou" ou "le grand Esprit;" la mer, "le grand lac salé;" le pape, "le grand Priant;" l'évêque, "le grand chef de la prière des blancs"; le prêtre, "l'homme de la prière" ou "la robe noire"; les journaux, les "grands papiers qui courent le monde' etc., etc.

Mgr Provencher se rendant au Nord-Ouest, trouva sur son passage, au lac des Bois, les traces des ruines faites par les blancs. C'est en partie la cause du peu de succès obtenu par les missionnaires.

Les MONTAGNAIS, les PIEDS-NOIRS et les CRIS, si attachés à leurs coutumes, ont cédé à l'influence du prêtre et ont embrassé les pratiques de la religion chrétienne.

Missions du Mackenzie. — Le PÈRE FARAUD, en 1847, remplaça M. F. Laflèche (1), que la maladie forçait à déposer les armes, et se rendit à l'île à la Crosse en compagnie d'une nombreuse caravane de métis allant à la chasse au bison. Après avoir vaincu de nombreuses difficultés, il inaugura solennellement l'établissement d'ATHABASKA, le 8 septembre 1851. Ce poste important avait autrefois reçu la visite de Mgr Taché; le Père Faraud en devint le véritable fondateur. Son ardeur croissante le porta l'année suivante à diriger ses pas vers le grand lac des Esclaves, véritable mer intérieure du MACKENZIE. C'était le premier prêtre qu'on voyait dans ces parages. "Le plus beau succès couronna son entreprise" disent les "Vingt années de missions." Les différentes tribus qui habitaient ce poste et qui soupiraient après la venue

---

(1) Plus tard évêque des Trois-Rivières.

de *"l'homme de la prière,"* rivalisèrent de bonne volonté. Il visita les Castors de la Rivière-à-la-Paix en 1858-59.

Les travaux des missionnaires ouvraient sans cesse des horizons nouveaux, et leur zèle croissait en porportion des besoins. Pour favoriser l'extension de la foi dans ces contrées, le 13 mai 1862, les districts d'Athabaska et de la rivière Mackenzie détachés de la juridiction de Mgr Taché, étaient érigés en *vicariat apostolique.*

Mgr Faraud, premier évêque d'Athabaska-Mackenzie. — Le choix du nouvel évêque tomba sur le PÈRE FARAUD, l'*apôtre* de ces contrées, qui reçut à l'île à la Crosse la nouvelle de sa nomination. Il fut, selon l'expression de Mgr Taché, préconisé "évêque-roi" de ces froides régions du pôle nord avec le titre d'évêque d'ANEMOUR. Son *royaume* s'étendait du 50° au 70° de latitude nord, et des Montagnes Rocheuses à l'ouest, à la presqu'île Melville et à la Baie d'Hudson. Le missionnaire continua son œuvre avec une nouvelle énergie,



MGR FARAUD.

complétant les établissements de la rivière Mackenzie jusqu'aux bords de la mer glaciale.

Aux difficultés inhérentes à la vie d'apostolat, s'ajoutait la rigueur du climat : huit mois d'hiver, durant lesquels le froid varie de 35° à 45° centigrades au-dessous de zéro ; très peu de ressources dans le sol, qui, même par les plus fortes chaleurs, demeure en grande partie gelé à un pied de profondeur. La chasse et la pêche sont, à peu près, les seuls moyens de subsistance des blancs et des sauvages. Ces tribus appartiennent à deux grandes familles : les Peaux-Rouges, qui sont nomades, et les Esquimaux d'origine tartare, dont les villages souterrains s'échelonnent tout le long des rivages arctiques. Si les fatigues et les peines des ouvriers évangéliques sont grandes, elles ont leur compensation dans la docilité et la fidélité de ces peuples à recevoir et à suivre les enseignements de la religion. Presque tous les indiens de ce territoire, à l'exception des Esquimaux — plus difficiles à se rendre, — sont gagnés à la foi (1).

Missions de l'Alberta, Mgr Grandin. — Le 10 décembre 1857, le P. Vital Grandin était nommé coadjuteur de Mgr Taché, sous le titre d'évêque de Satala. Ce fut une nomination opportune : Mgr

(1) A la mort de Mgr Faraud en 1890, le Père Grouard le remplaça avec le titre d'évêque d'Ibora. Mgr Clut, évêque d'Arundel, avait rempli la charge de coadjuteur depuis 1867.

Taché était accablé de travaux et de soucis, et le concours du nouveau prélat lui fut extrêmement utile. Mgr Grandin, pieux et régulier comme un religieux, possédait, avec l'activité héroïque du missionnaire, un esprit sacerdotal et tout apostolique. Les bords du lac Athabaska, l'île à la Crosse, le grand lac des Esclaves, gardent des traces profondes de ses pas d'apôtre : les expéditions de l'intrépide voyageur, en canot d'écorce, en raquettes ou en traîneaux à chiens, furent innombrables. Ouvrier infatigable, sa part était toujours celle du *lion ;* il l'accomplissait vaillamment d'ailleurs : son ardent amour pour Jésus-Christ le faisait passer à travers toutes les difficultés, vaincre tous les obstacles, pour sauver les âmes. Louis Veuillot a caractérisé Mgr Grandin en disant : "Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle."


MGR V. GRANDIN.

En 1872, Mgr Grandin fut nommé premier évêque de SAINT-ALBERT. Cet établissement, fondé par le Père LACOMBE, aujourd'hui l'un des plus considérables et des plus prospères du Nord-Ou-

est, n'était alors qu'un simple camp d'indiens et de métis.

Mgr Grandin ne recula pas devant le lourd fardeau qui tombait sur ses épaules. Son diocèse était immense; il le parcourut, fondant des missions nouvelles, ouvrant des écoles, prêchant, convertissant et baptisant. Outre celà, il entreprit plusieurs voyages en Canada et en France, pour recueillir les aumônes nécessaires à ses œuvres. Il mourut pleuré de tous, à Saint-Albert, le 2 juin 1902.



Le P. Lacombe, o. m. i.

"Mgr Grandin avait la foi des simples et des petits; de là, le caractère de sa piété sérieuse, très éclairée, très profonde, mais aussi très chaude, très aimante, très confiante — et très aimable."

(Père Fouquet. Vie de Mgr Grandin.)

Durant sa vie, et après sa mort, des guérisons miraculeuses lui furent attribuées. "Mgr Grandin était considéré comme un *saint* non seulement par les catholiques, mais par les protestants eux-mê-

mes. Les indiens lui attribuaient la puissance de lire dans les âmes" (1).

Une chrétienté digne de remarque est celle du lac de la Biche, à quelques milles du poste de la baie d'Hudson. Là, bien longtemps avant que le chemin de fer s'y rendît, les Pères Oblats avec leurs indiens cultivaient et réduisaient en farine l'excellent blé que produisait la localité.

Missions de la Saskatchewan. — M. l'ABBÉ THIBAULT fut le premier prêtre qui visita la vallée de la SASKATCHEWAN (1842). Il fonda l'église de Sainte-Anne à Frog-Lake (1844), les stations de Red-Deer Lake, connues sous le nom de Notre-Dame des Victoires ainsi que celle de l'île à la Crosse, dans le district de la rivière Anglaise.

En général, les missions de la Saskatchewan sont les plus dénuées de ressources. Tout y est à la charge de l'évêque qui, pour le soutien des missionnaires et de leurs œuvres, compte uniquement sur les secours de la *Propagation de la Foi*. Une foule d'immigrants arrivent de tous les coins du monde; la plupart, chassés par la misère de leur pays natal, viennent se fixer dans les régions de

(1) Un sauvage montagnais lui disait un jour: "O grand prêtre, que le grand Esprit doit être bon, puisque pour venir à nous, il a pris ta bonne figure." Ce naïf éloge est le plus bel hommage rendu aux vertus et au dévouement du saint prélat. La vie de cet apôtre du Nord-Ouest a été écrite par le Père Fouquet, o. m. i. ; rien n'est plus édifiant ni plus rempli d'intérêt que cette lecture.

l'Ouest canadien, et demander à la terre inculte leurs moyens de subsistance. Cette immigration continuelle nécessite la création de nouveaux postes. Il faut fonder des paroisses, bâtir des églises, construire des écoles pour donner aux enfants une éducation chrétienne. Le prêtre s'en va, chargé du léger bagage de l'apôtre, s'établir au milieu de ces immigrés; il construit de ses mains, une humble chapelle et une pauvre cabane pour sa demeure; le coin de terre qu'il défriche fournira à l'entretien de sa vie. Les colons des environs se réunissent le dimanche dans la petite église improvisée, qui, par son dénûment, fait penser à l'étable de Bethléem. L'apôtre réconforte ces chrétiens par ses exemples et ses paroles. Souvent son cœur est rempli de tristesse en voyant les ministres protestants les mains pleines d'or, ouvrir partout des missions, bâtir des temples et créer des écoles industrielles, dont la prospérité semble un défi jeté aux œuvres catholiques. *(Lettre d'un missionnaire.)*

En dehors de la partie civilisée, il en existe une autre non moins intéressante: la partie sauvage. Là aussi que de bien à faire! que de misères à secourir! Que de souffrances pour les missionnaires! Ils sont obligés d'accompagner ces tribus nomades, d'aller les chercher à la chasse, à la pêche, parcourant des centaines de lieues, campant la nuit sur

la neige au milieu des lacs glacés, s'exposant à être trouvés gelés le lendemain, etc., etc. Les sauvages, gens grossiers et d'une malpropreté révoltante, ne sont guère attrayants; pour vivre avec eux, il faut à l'homme civilisé, un courage surhumain. Mais le prêtre de Dieu ne voit que leurs âmes, et pour les sauver, il sacrifie joyeusement toutes les répugnances et les délicatesses de la nature. Sa générosité est récompensée par de nombreuses conversions; païens et protestants sont attirés par sa charité et son dévouement, et, en plusieurs endroits, des villages entiers ont abjuré le protestantisme. *(Relation des missionnaires.)*



Sauvagesse du Nord-Ouest.

Le vicariat apostolique de la SASKATCHEWAN a été créé en 1890. Mgr ALBERT PASCAL, évêque titulaire de Monysopolis est le premier vicaire apostolique de cette contrée. Aujourd'hui, l'Église catholique y prospère; mais il est pénible

de constater que la plupart des sauvages vivent encore dans l'erreur et s'obstinent à conserver, avec les usages ordinaires de la vie, tous les restes de superstitions que leur ont légués leurs ancêtres.

* * *

Epreuves de Mgr Taché. — Mgr Taché, l'apôtre principal de ces régions, rencontra souvent l'épreuve sur son chemin; elle est nécessaire à toutes les œuvres de Dieu, qui, sans ce condiment, ne pourraient ni se développer, ni prospérer. En 1860, pendant qu'il visitait les missions de la Saskatchewan, la cathédrale, l'école et le palais épiscopal de Saint-Boniface devinrent la proie des flammes. La détresse de l'évêque missionnaire fut extrême. Grâce à la charité de ses compatriotes, il put cependant relever ces ruines.

En 1869, Mgr de Saint-Boniface se rendit à Rome pour prendre part au concile œcuménique du Vatican. Il était à peine arrivé dans la ville éternelle, que le gouvernement canadien, inquiété par les indiens qui se levaient en révolte à la Rivière-Rouge, le rappela soudainement. La sagesse et la prudence de l'évêque surent ramener la paix et la confiance dans l'esprit des peuples confiés à sa charge (1).

---

(1) "Durant la rébellion des métis en 1885, deux oblats, les Pères Fafard et Marchand furent massacrés par les sauvages. Quand ils eurent consommé leur forfait, ces forcenés portèrent

Les services rendus à l'Eglise par Mgr Taché furent grandement appréciés à Rome, et en 1871, le prélat fut élevé à la dignité archiépiscopale. La nouvelle province ecclésiastique comprenait les diocèses de SAINT-BONIFACE, de SAINT-ALBERT et le vicariat apostolique D'ATHABASKA-MACKENZIE.

Mgr Taché et la question des écoles. — Outre sa vie de missionnaire, si bien remplie, Mgr Taché, depuis la Confédération (1867), prit part à tous les événements politiques du Nord-Ouest. Il contribua dans une large mesure à l'établissement du *nouveau régime,* dans les territoires indiens qui se montraient opposés à leur annexion ; son influence eut les plus heureux résultats. En 1890, une loi impie du ministère Greenway-Martin abolissait les écoles catholiques au Manitoba ; deux ans plus tard, on demandait la suppression de la langue française et des *écoles catholiques,* dans toutes les

les cadavres dans la chapelle ; sans doute, le remords se faisait déjà sentir ; la vue d'un tableau du Sacré-Cœur, les épouvanta, assure-t-on ; il leur semblait que l'image s'était animée et leur lançait des regards menaçants ; ils sortirent effrayés et mirent le feu à la chapelle." (Lettre de Mgr Grandin.)

Le Père Cochin après avoir été, durant deux mois, prisonnier de ces hordes barbares, et avoir vu plusieurs fois ces féroces guerriers former le cercle autour de lui pour lui ôter la vie, continua à se dépenser pour conduire au ciel ces natures grossières, ne cherchant pour toute vengeance, qu'à leur donner la vie spirituelle.

provinces du Nord-Ouest. L'évêque de Saint-Boniface lutta, comme les Laval et les Plessis, pour assurer la liberté de l'enseignement religieux. Sa ferme attitude dans cette question importante a rendu son nom populaire dans tout le Canada. Chaque fois qu'il a revendiqué les droits des catholiques du Manitoba, il a été en butte aux attaques des fanatiques, qui l'ont accusé de manquer de loyauté envers la couronne britannique. Il sut répondre noblement à ses détracteurs (1).

Mort de Mgr Taché. — De cette époque (1890) à sa mort le 21 juin 1894, la vie de Mgr Taché fut plus ou moins accidentée. La maladie entrava l'activité de son zèle, mais son influence ne cessa de se faire sentir en maintes occasions. Jusqu'à ses derniers moments, il garda l'espérance de voir triompher la cause catholique, et ne changea rien dans la conduite qu'il croyait devoir tenir avec le gouvernement de la province, comme archevêque de Saint-Boniface, et comme défenseur des droits de son troupeau. Par la parole et par la plume,

---

(1) "*Je suis chrétien,* écrivait-il..... Par suite, je porte mes aspirations plus haut que la terre.

Je suis catholique, mon allégeance à l'Eglise dans l'ordre spirituel me trace aussi mes devoirs dans l'ordre civil et politique.

Je suis Canadien, je suis né et j'ai vécu dans les possessions britanniques ; mon allégeance est donc à la couronne d'Angleterre, et ma conscience comme mon cœur repousse tout ce qui serait contraire à mes obligations.

il plaida vigoureusement pour que justice fût rendue à la minorité. Il mourut sans avoir pu régler cette fameuse question des *écoles séparées*, pour laquelle il avait tant combattu.

Mgr Taché fut un grand évêque, un grand patriote, un orateur et un écrivain distingué : sa carrière fait partie de l'histoire de l'Eglise au Manitoba. Son nom est en vénération parmi ses compatriotes comme parmi les populations du Nord-Ouest, témoins de son zèle apostolique et de ses travaux. Sa bonté et son aimable simplicité le faisaient l'ami des riches et le père des pauvres. Un de ses biographes disait en 1883 : "L'évêque de la Rivière-Rouge a le prestige qui s'attache aux héros et inspire quelque chose du respect qui entoure les saints."

* * *

Missions de l'Orégon. Mgr Blanchet.— Mgr FR.-NORBERT BLANCHET (1795-1883) a été le fondateur et le premier évêque des missions de l'ORÉGON (1843). Son frère, Mgr AUG.-MAGLOIRE BLANCHET, (1846) évêque de Walla-Walla (Vallée des Vallées), appela à son aide les religieux Oblats. Ce fut le 5 octobre 1847, qu'une phalange de ces généreux apôtres brisés de fatigues et exténués de privations, atteignit les hauteurs du fort de Walla-Walla. Pleins de joie d'être enfin au terme de leurs désirs, ils se mirent à l'étude des langues

indiennes, et pour mieux réussir, se mêlèrent aux sauvages eux-mêmes. Le PÈRE CHIROUSE parcourut diverses régions, visitant les indigènes dans leurs huttes. Les difficultés, les embarras de toutes sortes, entravèrent l'œuvre des religieux; les sorciers, ennemis acharnés du christianisme, se firent leurs contradicteurs; les jongleurs se mirent de la partie et inventèrent mille calomnies pour empêcher l'influence de la "*Robe-Noire.*" Malgré ces efforts réunis, inspirés par l'enfer, l'œuvre de Dieu a prospéré, et aujourd'hui après cinquante ans de labeurs, la religion catholique est solidement établie dans ces contrées.

Missions de la Colombie Anglaise. Mgr Demers. — De bonne heure, les missionnaires furent à l'œuvre dans l'ÎLE VANCOUVER. Avant la division du territoire de l'ORÉGON en 1846, MGR DEMERS exerçait déjà son apostolat parmi les tribus indiennes disséminées dans les parties sud de la contrée. A son retour de la rivière Columbia il fut sacré évêque (30 novembre 1847) et fixa sa résidence



MGR DEMERS.

épiscopale à Victoria où, accompagné du Père LOUIS LOOTENS, il arriva le 29 août suivant, après avoir traversé le détroit de Puget-Sound, dans un canot d'écorce. Son diocèse comprenait toute l'étendue qui forme maintenant la Colombie Anglaise ainsi que la Russie d'Amérique ou Alaska.

A la même époque (1843), M. l'ABBÉ BOLDUC, de Québec, accompagnait au mois de mars, le parti envoyé par la Compagnie de la baie d'Hudson pour ériger le fort VICTORIA. Dans sa tournée apostolique, il trouva les indiens si excités par l'arrivée de l'expédition, qu'il lui fut impossible de rien accomplir au point de vue religieux : il en baptisa cependant un grand nombre, selon l'historien américain Bancroft. Le dimanche, il réunissait ces néophytes aux pieds du Dieu de l'Evangile, dans une chapelle formée avec la voile d'un bateau, entourée de branches de sapin ; c'est là que s'offrait l'auguste sacrifice de nos autels. Le chef des SONCHIES, avec dix de ses guerriers, accompagna M. Bolduc à l'île Lopez ; il y fut reçu par un millier d'indigènes, qui, après leur conversion, bâtirent une église à Whidbay.

De 1849 à 1852, le Père LEMFRIT, o. m. i., résida à Victoria, et baptisa au-delà de trois mille sauvages.

Pendant que le fort Vancouver était le quartier général de la Compagnie de la baie d'Hudson,

les employés, la plupart canadiens-français, bâtirent une chapelle, qui occupa une position proéminente dans le camp.

Mgr Demers plaça sous la direction des SŒURS DE SAINTE-ANNE de Lachine, la première école qu'il établit pour les filles (1858). Bientôt après, il confia à leurs soins intelligents, un hôpital, que les protestants apprécient dans une aussi large mesure que les çatholiques. Le couvent, agrandi depuis, est devenu la maison mère et le noviciat de l'ordre, pour toute la côte du Pacifique. La même année, était fondé le collège SAINT-LOUIS.

Vicariat apostolique de New-Westminster. — Lors de la division du diocèse, en 1863, le MAINLAND avec QUEEN-CHARLOTTE et les autres îles furent érigés en vicariat apostolique (1864), et Mgr D'HERBOMEZ, évêque titulaire de Mélitopolis, fixa sa résidence épiscopale à NEW-WESTMINSTER. En 1890, par un décret de Sa Sainteté Léon XIII, le vicariat apostolique de la Colombie Anglaise était érigé en diocèse sous le nom de New-Westminster, et MGR DURIEU prenait possession de ce nouveau siège.

* * *

Mgr Seghers en Alaska. — Les missions de l'ALASKA (1) n'existent à proprement parler que de-

(1) L'Alaska appartient aux Etats-Unis, mais les missions de cette contrée sont faites par les missionnaires venus du Canada.

puis quelques années. Le fondateur, MGR SEGHERS, deuxième évêque de Vancouver, résigna son siège en Orégon pour consacrer sa vie aux indiens de l'île; il débarqua à Victoria au mois de novembre 1863. Transféré à Portland (Orégon) en 1879, il était de nouveau réinstallé comme évêque de Vancouver en 1885. Sur le champ, il se mit en frais de bâtir un palais épiscopal et de visiter ses missions: deux dans l'Alaska, une à JUNEAU et l'autre à SITKA. Le 30 mai 1886, il recevait le pallium, et le 13 juillet suivant, il se rendait en Alaska. Ce vaillant apôtre fut assassiné par une main inconnue dans une de ses courses apostoliques (28 novembre 1887).



MGR SEGHERS.

Mgr Seghers mourut au moment où son sacrifice commençait à porter des fruits. Ce prélat, de sainte mémoire, était aimé de tout son peuple qui le regretta sincèrement.

Les Jésuites missionnaires. — Les Jésuites continuèrent l'œuvre de la conversion des indiens de cette terre lointaine (1888). Le PÈRE TOSI, aidé par la *Propagation de la Foi*, établit successive-

ment les stations de NULATO, KOZORYFSKI, SKULARAK, et de nombreuses stations environnantes. L'apostolat y est particulièrement difficile. Aux rigueurs du climat, se joint l'isolement; durant la plus grande partie de l'année le missionnaire vit en dehors de toute communication avec le monde civilisé, au milieu d'un pays barbare et inculte. En hiver, quand les voyages sont si pénibles, alors que les sauvages sont blottis dans leurs huttes, il lui faut, pour les visiter, franchir de longues distances sans autres moyens de transport que le traîneau avec attelage de chiens. L'été, il parcourt les rivières en canot d'écorce.

Mœurs des tribus de l'Alaska. — Les tribus de l'Alaska et de la vallée du Yukon n'ont pas de demeures fixes. Elles vivent principalement le long des côtes de l'océan et sur les rivages des lacs, qui fournissent à leur subsistance. Durant l'hiver, ces peuples nomades se pratiquent des demeures souterraines, où ils s'enferment jusqu'au printemps. Au mois de mai, ils partent en bandes et vont camper au pied des montagnes, sur les bords des rivières, afin d'y faire leurs provisions pour l'hivernage, qui dure près de sept mois. Ces sauvages sont pour la plupart simples et dociles; leurs mœurs douces font espérer pour l'avenir de ces missions. Les principaux obstacles à leur conversion sont le manque total de secours matériels

et le *Shamanisme,* culte superstitieux rendu aux esprits, qui exerce un grand empire sur ces pauvres ignorants. Ajoutons à ces difficultés, l'opposition des Russes schismatiques d'un côté et des pasteurs protestants de l'autre: le tzar et le *Saint-Synode* ainsi que les *Sociétés Bibliques* ne laissent ceux-ci manquer de rien, tandis que le prêtre catholique vit dans la plus grande pauvreté, et voit souvent l'œuvre de Dieu entravée par son extrême dénûment. Cependant le courage et le zèle des missionnaires disposent peu à peu les indiens en leur faveur.

A Nulato, endroit arrosé par le sang de Mgr Seghers, se dessine un mouvement sérieux pour le bien; c'est là qu'après beaucoup d'efforts, les Jésuites sont parvenus à fixer quelques convertis et que vont se former les premières familles chrétiennes, espérance de l'avenir.

Plus les apôtres du Christ se rapprochent du nord, plus s'augmentent pour eux, les dangers et les difficultés. Le froid devient intense, et brûle durant les mois d'hiver. La nourriture grossière consiste en farine et en viande salée, avec un poisson gelé, une oie sauvage ou la queue d'une jeune baleine, en de rares occasions. Ce menu ne flatte guère le goût, et nos délicats le rejetteraient avec un suprême dédain. *(D'après une lettre du Rév. P. Jetté, s. j.)*

Les religieuses canadiennes à l'œuvre des missions. — Les Sœurs de Sainte-Anne se rendirent en 1888 dans l'Alaska; entre autres œuvres, elles ont l'école de Kozoryfsky, sur le Yukon, où elles vivent comme d'intrépides apôtres, de privations et de sacrifices. Nos religieuses canadiennes missionnaires dans le Nord-Ouest (1) donnent au monde les plus belles preuves de la divinité de la religion catholique. A des milliers de lieues de la patrie, elles parlent de Dieu aux pauvres enfants sauvages, qui ne le connaissent pas; elles font aimer et pratiquer la vertu par leur exemple, et prêtent leur aide généreuse aux ouvriers évangéliques, pour tout le bien à accomplir dans ces laborieuses missions. Qui racontera les bienfaits répandus chez les indiens de ces parages éloignés, où Sœurs Grises, Sœurs de la Providence et de Sainte-Anne, rivalisent de dévouement au service de Dieu et de l'Eglise?...

* * *

Sulpiciens et Oblats au Témiscamingue. — De 1836 à 1841, MM. Charles de Bellefeuille et Poirié,

(1) Les Sœurs Grises ont différentes missions dans la Saskatchewan et dans Athabaska-MacKenzie, ainsi que les Sœurs de la Providence, qui, de plus, possèdent des maisons en Orégon et dans l'Alaska. Les Sœurs de Sainte-Anne se dévouent à Vancouver, dans le MacKenzie et la péninsule d'Alaska. Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie sont à Vancouver et au Manitoba.

sulpiciens, évangélisèrent successivement les tribus qui campaient autour des lacs Témiscamingue et Abbitibi. Les Pères Oblats, guidés par M. l'abbé H. Moreau, qui depuis 1831 les visitait, prirent la charge des missions du Témiscamingue, en 1844. A l'arrivée du Père Laverlochère, ils suivirent la rivière Albany et se rendirent aux bords de la baie d'Hudson (1844). Ils y trouvèrent de nombreux infidèles à faire entrer dans le giron de l'Eglise. La tâche n'effraya pas leur courage. Ces infatigables religieux sont l'avant-garde de la foi chez les peuples du *Grand Nord;* les ardeurs de leur zèle vont embraser les âmes de l'amour de Dieu et faire fleurir la vertu jusqu'au sein des glaces arctiques.

Missions de la baie d'Hudson. — Les centres chrétiens de la baie d'Hudson sont placés sous la sur-



Procession du Très Saint Sacrement à Albany

veillance de Mgr de Pembroke. En 1889, Mgr Lorrain présidait une procession du Saint-Sacrement au fort Albany, avec toute la pompe possible au milieu des bois et parmi les indiens.

Cette mission d'Albany compte parmi les plus pénibles. Depuis une quarantaine d'années, les Pères Oblats s'y rendaient régulièrement au retour de la belle saison. Ils y ont fixé leur demeure permanente en 1892. A côté du fort, s'élève une jolie chapelle, bâtie il y a vingt-cinq ans par la compagnie de la baie d'Hudson pour l'usage des catholiques. Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, y dirigent un couvent pour l'éducation des jeunes sauvagesses.

Missions du Labrador. — L'évangélisation du Labrador — Pointe-aux-Esquimaux, Betchouan, Blanc-Sablon, Betsiamits, etc., — avait été confiée depuis 1867, aux missionnaires de Rimouski. La population de pêcheurs qui habite cet immense territoire, a pour unique et insuffisante ressource, le produit de ses filets. Les distances énormes à parcourir, l'isolement des habitations et la pauvreté générale, ont été des obstacles insurmontables à une propagande régulière de la foi, ainsi qu'à l'ouverture des écoles.

Préfecture du golfe Saint-Laurent confiée aux PP. Eudistes. — Par un décret du Saint-Siège, en date du 29 mai 1882, la Préfecture du Golfe Saint-

Laurent était érigée sous l'autorité de Mgr Bossé, premier préfet apostolique. En 1891, l'administration de cette importante portion de l'Eglise, fut confiée à Mgr de Chicoutimi, qui l'exerça jusqu'en 1903 ; alors, un nouveau décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande en donna la direction aux Eudistes, qui désormais, cultiveront ce vaste champ livré à leur zèle.

Les nomades Esquimaux, les Mistassinis et les Montagnais, sont aujourd'hui évangélisés d'une manière régulière. Les Filles de Jésus, échelonnées sur les côtes du Labrador, font la classe aux enfants sauvages au prix des plus grands sacrifices.

En 1905, le Père Gustave Blanche était sacré évêque pour le vicariat apostolique du Labrador et des îles du golfe Saint-Laurent.

* * *

En 1845, Mgr Signay, évêque de Québec, réclamait pour son diocèse le concours des Pères Oblats. Ces religieux allèrent fonder les missions du Saguenay et du Lac-Saint-Jean, où ils firent revivre les travaux des Récollets du XVIIe siècle.

Les Oblats dans la vallée de l'Ottawa. — Vers la même époque, les forêts de la vallée de l'Ottawa devenaient le champ de leur labeur, et les Pères Telmont et Dandurand ouvraient une maison à

BYTOWN (1844) (1). Ce gros village ne jouissait pas d'une excellente réputation, c'était "un véritable enfer" selon l'expression d'un des premiers missionnaires appelés à ce poste . Les chantiers sont une triste école de mœurs ; la loi du plus fort y règne en souveraine. Les Oblats gagnèrent la confiance de cette population dépravée, et leur influence devint si grande, que l'autorité civile avait souvent recours au missionnaire, pour empêcher de fatales collisions entre les travailleurs. On écoutait le prêtre faisant appel à la religion, on respectait sa voix, et le calme renaissait (2).

Réserves indiennes de la province de Québec. — Les RÉSERVES INDIENNES de la Jeune-Lorette, de Saint-François du Lac, du Sault Saint-Louis et de Saint-Régis, se sont conservées dans la fidélité des anciens jours. Elles demeurent au milieu des Canadiens-Français, comme un souvenir des peuplades qui formaient autrefois la population pittoresque de notre Canada.

La mission des sauvages d'OKA, sous la garde des Sulpiciens depuis l'origine du pays, alla toujours en prospérant jusqu'à l'année 1874. A cette époque, les indiens commencèrent à s'agiter sous l'influence des méthodistes, qui, ainsi que des loups

(1) Aujourd'hui Ottawa.

(2) La florissante capitale du Dominion a effacé peu à peu cette tache de son origine, grâce au travail constant des religieux Oblats.

ravisseurs,avaient trouvé le moyen de s'introduire dans la bergerie. Ils fomentèrent la division, soulevèrent des plaintes et des murmures, et réussirent à faire construire une chapelle protestante sur le terrain du séminaire, au milieu du village iroquois. Les MM. de Saint-Sulpice obtinrent contre eux un jugement de la cour, qui ordonnait la démolition du temple hérétique. Ce temple fut rasé malgré les cris furieux des révoltés et de ceux qui les avaient poussés à l'apostasie. En 1877, les indiens usèrent de représailles en brûlant l'église et le séminaire. Aujourd'hui, ces tribus infidèles et ingrates sont en partie dispersées, et le reste des deux peuplades, iroquoise et algonquine, se perd — sans se mêler cependant — dans la population canadienne-française, qui les remplace rapidement, sur les bords du lac des Deux-Montagnes.

* * *

Les Jésuites dans le nord de l'Ontario. — Au nord de l'Ontario, les Jésuites sont à l'œuvre. Le PÈRE DOMINIQUE DU RANQUET, dès son arrivée en Canada (1842), fut envoyé à la résidence de SANDWICH ; il se mit à étudier les langues sauvages avec ardeur, avant de commencer sa vie de souffrances et de travail.

A la tête du lac Sainte-Claire, se trouve un groupe d'îles, dont la première et la plus grande se

nomme Walpole. Sept cents indiens l'habitaient en 1844, et quatre cents se trouvaient disséminés dans les réserves avoisinantes, la plupart païens et parlant tous l'algonquin. Ces régions des grands lacs, si souvent arrosées des sueurs et du sang des premiers missionnaires, ne pouvaient manquer d'être chères au cœur du nouvel apôtre. Après la dispersion des Hurons, une morne solitude avait régné sur cette terre, si célèbre en événements terribles. Les Iroquois, mortels ennemis des Hurons, furent anéantis (1878) par leurs anciens alliés, les Américains. Un petit nombre échappés au désastre, se réfugièrent au nord et se fondirent dans les quelques tribus errantes de la nation algonquine. Walpole devait être le premier théâtre de l'apostolat du P. du Ranquet; au printemps de 1844, il s'y rendit, accompagné du Frère Jennesseaux.

Il rencontra de nombreuses difficultés de la part des sauvages, qui firent tout ce qu'ils purent pour le forcer de s'éloigner. Son zèle persévérant réussit à changer leurs dispositions, malgré les protestants, qui semèrent la discorde en poussant les indiens à adresser au gouvernement, une requête demandant l'expulsion du missionnaire (1846). L'agitation se propagea au parlement canadien, et jusque dans les chambres des communes, en Angleterre. Bientôt commencèrent des démarches auprès des autorités religieuses et poli-

tiques suivies des démêlés avec les tribunaux. L'évêque de Toronto protestait, le gouvernement refusait d'intervenir. Les sauvages précipitèrent la solution des difficultés; ils incendièrent les bâtiments : église, résidence, école, ornements, vases sacrés, tout fut détruit. Le Père resta silencieux et se remit à l'ouvrage comme au premier jour.

Evangélisation de l'île Manitouline. — En septembre 1850, le Père du Ranquet se rendait à MANITOULINE, la plus grande des îles de la baie Georgienne . Ce nom de Manitouline éveille le souvenir des anciens Récollets et des premiers Jésuites : les explorations fameuses, les souffrances et souvent le martyre de ces apôtres ont illuminé nos origines religieuses d'un éclat merveilleux ; "c'est toute la poésie , la beauté légendaire dans le plein jour de l'histoire." Quand disparurent tout à fait (1784) ces vaillants ouvriers, la vigne du Seigneur, faute de prêtres résidents, fut abandonnée. Vers 1830, des prédicants survinrent à Manitouline. Six ans plus tard (1836), l'ABBÉ PROULX abordait à la baie du Castor. Les sauvages, qui parlaient encore de la "robe noire," saluèrent avec enthousiasme l'apparition du missionnaire. En quelques années, il parvint à créer une florissante chrétienté. Mais le fardeau était trop lourd pour les épaules d'un seul ; de plus il fallait assurer l'avenir de cette église. Un appel aux Jésuites

emmena le Père CHONÉ (1844) comme auxiliaire et successeur de l'abbé Proulx. L'œuvre évangélique était en pleine prospérité quand le Père du Ranquet vint rejoindre le Père Choné. Il fit le voyage en canot, et à son arrivée, trouva en pleine lutte, catholiques et protestants. Le gouvernement fournissait aux sauvages pour se les attirer, tout le confort de la vie civilisée. Cette tentative fascina tout d'abord les indiens catholiques; ils restèrent pourtant fidèles, parce que les religieux surent se les attacher par leur inépuisable dévouement.

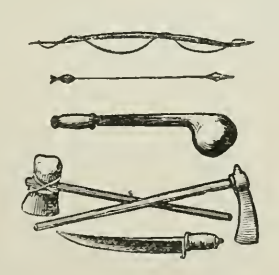
Le Père du Ranquet demeura vingt ans à l'île Manitouline et fit deux séjours à FORT-WILLIAM. C'était le point de départ des voyageurs qui s'enfonçaient dans l'ouest. Dès 1669, Du Lhut y avait établi une station de commerce. Les Jésuites y formèrent une mission en 1848, au Grand-Portage, sur la rivière aux Tourtes (Pigeon River). La région était inculte et délaissée; on n'y rencontrait, avec les sauvages ou les métis, que les canotiers, les trappeurs et les coureurs des bois.

Les dernières années du Père du Ranquet se passèrent à Manitouline; ce fut là qu'il mourut en 1900. Ses néophytes le pleurèrent comme on pleure un père, et son souvenir vivra longtemps parmi leurs tribus.

La vie des missionnaires, au XIXe siècle comme au XVIIe siècle, est un perpétuel assujettissement.

Elle se compose surtout de longs voyages, durant lesquels ils portent sur leur dos leur chapelle et une couverture, traversant des forêts inextricables, marchant des journées entières, se nourrissant au hasard, dormant à ciel ouvert et ne s'accordant jamais aucun soulagement. *(Extrait en partie du Messager Canadien du Sacré-Cœur.)*

Etat prospère des missions canadiennes. — En terminant cet exposé des missions du Canada, il est consolant de constater que malgré les difficultés qu'elles rencontrent, elles sont partout dans un état prospère. Les missionnaires canadiens de nos jours, n'ont pas dégénéré en dévouement, en zèle et en esprit de sacrifice. Ainsi que les premiers apôtres qui foulèrent le sol de la Nouvelle-France, ils sont prêts à courir au martyre pour assurer le bienfait de la foi et de la civilisation, aux nombreuses peuplades idolâtres qui remplissent encore les régions éloignées de notre NORD-OUEST.



Les missions canadiennes au XIXe siècle

sont particulièrement l'œuvre des "Prêtres de la Prov. de Québec," "des Oblats," "des Jésuites."

Territoires du Nord-Ouest.

Manitoba, *1818.*

- **Principaux Missionnaires** : DE LA PROVINCE DE QUÉBEC : Mgr Provencher, fondateur (1822), (1) — MM. Dumoulin, Laflèche. OBLATS : Mgr Taché (1857) Mgr Langevin (1895). — PP. Aubert, Lacombe, Fafard, Marchand, Cochin.
- **Principaux Faits.** Erection du siège de St-Boniface (1849). — Mgr Taché visite, le premier, les indiens du lac Caribou, d'Athabaska : conversion de 194 sauvages. — Incendie de la cathédrale, de l'évêché et de l'école (1860). — Massacre des PP. Marchand et Fafard par les métis (1885). Arrivée des PP. JÉSUITES qui prennent la direction du collège de St-Boniface (1885).

Alberta. ***Saskatchewan,*** *1842.*

- **Principaux Missionnaires** : PP. OBLATS. — Mgr Grandin (1859), évêque de St-Albert (1871); Mgr Legal, coadjuteur puis successeur (1902), Mgr Pascal (1891), P. Fouquet, M. Belcourt, M. Thibault.
- **Principaux Faits** : Erection du diocèse de St-Albert 1871, du vicariat apostolique de la Saskatchewan 1890.

Athabaska, *1851.* ***Mackenzie,*** *1852.*

- **Principaux Missionnaires** : PP. OBLATS. — Mgr Faraud (1864) fondateur, Mgr Grouard (1890), Mgr Clut coadjuteur, Mgr Breynat (1901), 1er év. de Mackenzie.
- **Principaux Faits** : Visites aux Castors de la rivière de la Paix, au lac des Esclaves (1858). — Fondation de missions sur la rivière Mackenzie.
- Erection du vicariat apostolique d'Athabaska 1862, de Mackenzie et du Yukon 1890.

Territoires du Nord-Ouest.

Colombie-Anglaise, *1846*.

Principaux Missionnaires :

- DE LA PROVINCE DE QUÉBEC : Mgr Demers (1847) fond., M. l'abbé Bolduc (1843).
- DE L'ÉTRANGER : Mgr Seghers (1873), Mgr Lootens, Mgr Orth (1900).
- PP. OBLATS : Mgr d'Herbomez (1864), Mgr Durieu (1875), Mgr Dontenwill (1897).

Principaux Faits : Visite de l'île Lopez par l'abbé Bolduc : conversion d'un millier d'indiens qui construisent une chapelle à Whidbay.—Conversion de trois mille sauvages par le P. Lemfrit. — Erection du diocèse de Vancouver (1847). Fondation du collège St-Louis (1858).

Ces territoires forment deux provinces ecclésiastiques.

- 1° St-Boniface 1871 : St-Albert 1871, Saskatchewan, Athabaska, V. A.
- 2° Victoria 1903 : New-Westminster 1890, Mackenzie et Yukon, V. A.

Etats-Unis.

Orégon, *1843*.

- Principaux Missionnaires : Mgr N. Blanchet (1843) fondateur, Mgr M. Blanchet (1846).
- PP. Oblats (1847) : P. Chirouse, etc., etc.

Alaska, *1885*.

Principaux Missionnaires : Mgr Seghers fondateur.—PP. JÉSUITES : P. Tosi, etc. Mgr Seghers fonde deux missions : Juneau et Sitka. Il est assassiné au cours d'une expédition dans cette région (1887).

Les missions canadiennes au XIXe siècle. — (Suite).

Dans les limites des prov. de Qué. et d'Ontario.

Baie d'Hudson, *1818.*

- **Principaux Missionnaires :** Mgr Provencher 1er év. de St-Boniface, fondateur. PP. Oblats : P. Fafard, etc.
- **Note.** Ces missions sont régulièrement visitées par les PP. Oblats jusqu'en 1892 ; à cette époque les Pères établissent une résidence à Albany, la plus ancienne mission.

Lacs Abbitibi, ***Témiscamingue***. *1831.*

- **Principaux Missionnaires :**
  - de la Province de Québec : M. l'abbé H. Moreau (1831).
  - Sulpiciens : MM. de Bellefeuille et Poirié (1836).
  - PP. Oblats : PP. Laverlochère (1844), Telmont, Dandurand.
- **Principaux Faits :** Erection du vicariat apostolique de Pontiac (1882), — du diocèse de Pembroke (1898).

Province de Québec.

Labrador, *1867.*

- **Principaux Missionnaires :**
  - de la Province de Québec : Les prêtres de Rimouski (1867), Mgr Bossé, 1er évêque de la préfecture apostolique du Golfe St-Laurent (1880).
  - PP. Eudistes : Mgr Blanche, 1er évêque du vicariat apostolique du Golfe St-Laurent (1905).
- **Principaux Faits :** Erection de la préfecture apostolique du Golfe St-Laurent. — Réunion de la préfecture au diocèse de Chicoutimi (1891). — Erection du vicariat apostolique du Golfe St-Laurent (1905).
- **Note :** La région du Saguenay et du lac St-Jean est confiée aux PP. Oblats par Mgr Signay, évêque de Québec, (1845).

Province d'Ontario.	*Région des Grands Lacs.*	Missions	
		BAIE DU CASTOR (1836).	
		ILE WALPOLE (1842).	
		FORT WILLIAM (1848).	
		GRAND PORTAGE (1848).	
		ILE MANITOULINE (1850).	

PRINCIPAUX MISSIONNAIRES :

DE LA PROVINCE DE QUÉBEC : M. l'abbé Proulx (1836).
PP. JÉSUITES : PP. du Ranquet (1842), — Choné (1844), — F. Jennesseaux, etc.

---

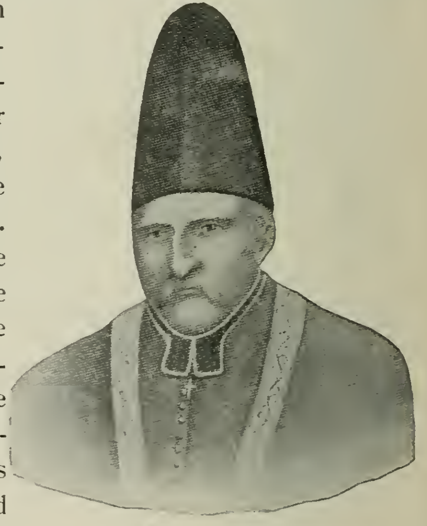
(1) La date qui suit le nom du prélat indique l'année de son sacre, celle qui suit le nom des missionnaires indique leur arrivée dans la mission.

III

PROGRES DE L'EGLISE

DANS LES PROVINCES MARITIMES.—DANS L'ONTARIO.

Vicariat apostolique de la Nouvelle-Ecosse. — Le premier pas vers la formation de la hiérarchie dans les Provinces maritimes fut l'érection de la NOUVELLE-ECOSSE en vicariat apostolique, sous la juridiction de Mgr EDMOND BURKE, consacré évêque de Sion en 1818. Jusque-là, cette immense contrée n'était qu'une portion du diocèse de Québec. Ce prélat, ancien missionnaire chez les indigènes du nord de l'Ontario, était



MGR E. BURKE.

doué d'une rare énergie et d'un zèle à toute épreuve; il prit en main la cause de la religion, et en peu de temps les progrès en furent merveilleux. Le nombre des prêtres et des églises s'accrut dans

toute la Nouvelle-Ecosse, et les fondations d'un collège catholique furent jetées à Halifax. Mgr Burke mourut le 29 novembre 1821.

Nouveaux diocèses. — Durant les années qui suivirent, plusieurs divisions ecclésiastiques s'opérèrent dans les régions du golfe Saint-Laurent. En 1842, la ville de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, devint le centre d'un évêché, qui embrassait le NOUVEAU-BRUNSWICK et toute la partie nord du Maine (1). MGR DOLLARD en fut le premier titulaire. L'année suivante (1844), la partie est de la NOUVELLE-ECOSSE avec les îles du CAP-BRETON, formaient un diocèse nouveau, sous la juridiction de MGR FRASER, qui fixait à Arichat sa résidence épiscopale.—Plus tard (1886), le siège d'Arichat fut transféré à Antigonish par MGR JOHN CAMERON.— Halifax, en 1845, formait un diocèse séparé, et Mgr Fraser quittait Arichat pour prendre possession du nouveau titre.

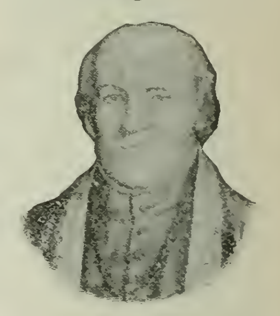


MGR DOLLARD.

(1) En 1860, cette partie du Maine, détachée de Frédéricton, fut agrégée au diocèse de Portland, E. U.

Après l'épidémie du choléra, l'immigration irlandaise se dirigea en plus grande partie vers les rives du Nouveau-Brunswick. L'accroissement rapide de la population nécessita de nouvelles circonscriptions dans cette province, et Frédéricton vit s'ajouter un nouveau diocèse à celui de Saint-Jean : Chatham, dont Mgr Rodgers devint le premier titulaire (1860).

Ile du Prince-Edouard. — A l'île du Prince-Edouard, Mgr Bernard McEachern, consacré évêque de Rosen en 1822, continua d'agir comme vicaire général de l'archevêque de Québec jusqu'à l'année 1829, que l'île du Prince-Edouard fut érigée en diocèse et placée sous sa juridiction. Le prélat établit son siège à Charlottetown. Depuis l'arrivée à l'île du Prince-Edouard du premier prêtre catholique, M. René de Breslay, s. s., jusqu'à la mort de Mgr McEachern (1855), cent quarante-quatre années de combats et de triomphes se sont écoulées, durant lesquelles l'influence de l'Evangile n'a fait que grandir.



Mgr B. McEachren.

Difficultés de ces missions. — Dans ces régions avoisinant l'océan, le développement de l'Eglise

fut laborieux et hérissé de difficultés. Les fidèles, dispersés ça et là au milieu d'une population protestante, durent lutter pour conserver l'intégrité de leur foi. Le clergé peu nombreux pouvait à peine suffire aux besoins spirituels de ces peuples; les moyens de communication faisaient défaut, ce qui augmentait les souffrances de ces généreuses chrétientés. Le prêtre missionnaire se voyait parfois obligé de faire un long chemin, exposé à l'intempérie de toutes les saisons, au milieu des bois, dans des endroits à peine défrichés, pour aller porter les consolations de la religion, à quelque âme sur le point de laisser la vie présente. Que de dangers, que d'obstacles il avait à surmonter! Dieu seul a pu compter les innombrables sacrifices accomplis par ces apôtres, comme seul il a été le témoin de leur infatigable dévouement.

Aujourd'hui la religion catholique prospère dans toutes les provinces, et l'éducation chrétienne et religieuse, malgré les entraves posées par un gouvernement protestant, qui veut des écoles neutres, se poursuit sous la surveillance des évêques et des curés, qui n'épargnent rien pour fonder des *écoles libres*.

La question des écoles au Nouveau-Brunswick. — En 1872, un acte de la législature prohiba les écoles confessionnelles et mit l'enseignement primaire sous le contrôle immédiat du gouvernement. Les

catholiques protestèrent et tentèrent de faire révoquer cette loi, mais sans succès. Plus tard un grand nombre refusèrent de payer les contributions imposées. Des prêtres furent jetés en prison, quelques municipalités s'insurgèrent, et des émeutes sérieuses eurent lieu en plusieurs endroits. Cinq députés catholiques demandèrent au conseil exécutif provincial, des conditions plus favorables pour leurs coreligionnaires. En définitive, il en résulta un *modus-vivendi* accepté par les catholiques, qui subsiste encore. Bien que les écoles séparées ne soient plus reconnues en principe, elles fonctionnent cependant, et le gouvernement semble ne pas le remarquer. Mais l'injustice commise à cette époque, n'a pas encore été réparée (1). Cette violation funeste aux catholiques en général, aurait pu devenir fatale aux Acadiens. Pauvres, menacés dans leur langue et dans leur foi, ils ont dû déployer une indomptable énergie pour ne pas être

(1) "En 1874, date du premier compromis, le conseil de l'éducation accorda aux religieuses, le privilège de subir leur examen d'aptitude dans leurs couvents, et les dispensa de suivre les cours de l'école normale de Frédéricton. Aujourd'hui, des syndicats formés dans chaque district scolaire, engagent les instituteurs et les institutrices, et stipulent les arrangements qui leur conviennent, pour l'enseignement du catéchisme en dehors des heures règlementaires. Ce sont les seules modifications apportées à la législation de 1872."

(P. Bourgeois. Hist. du Canada.)

submergés, à l'heure même de leur providentielle renaissance(1).

Séminaires et collèges. — Plusieurs collèges ont été établis, et soutiennent avantageusement la concurrence avec les High-Schools protestants: les collèges de Saint-François-Xavier, d'Antigonish (N.-E.); de Saint-Dunstan (I. P.-E.); celui de Saint-Joseph de Memramcook (N.-B.), sous la direction des Pères de Sainte-Croix, fut créé spécialement pour la haute éducation de la jeunesse acadienne (1845); le collège de Sainte-Anne est confié aux Eudistes, qui ont aussi ouvert un séminaire à Halifax, et pris la charge du collège du Sacré-Cœur à Caraquet.

L'éducation des jeunes filles. — L'éducation des jeunes filles est entre les mains des religieuses, en plusieurs endroits importants. Les Sœurs de la Charité possèdent une institution florissante, à Rockingham, près de Halifax; le couvent connu sous le nom de Mont Saint-Vincent, est la maison mère de l'ordre. Les Dames du Sacré-Cœur conduisent une Académie à Halifax, et les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal

(1) Leurs malheurs sont assez connus: pendant près de trente ans (1755-1783), ce fut un déplacement continuel. L'histoire émouvante des Acadiens a été retracée par des écrivains distingués: l'abbé R. Casgrain, Rameau de Saint-Père, et depuis 1900, par un père eudiste de Sainte-Anne.

ont de nombreux établissements, disséminés dans les provinces maritimes.

Les classes dirigées par ces différentes communautés religieuses jouissent d'une haute réputation dans toute l'étendue des provinces.

* * *

Mgr McDonell à Kingston. — Le révérend ALEXANDRE MCDONELL qui conduisit la troisième immigration écossaise dans le comté de Glengarry peut dans un sens, être appelé le *Père de l'Eglise catholique* dans le HAUT-CANADA. Pendant un espace de dix années, il fut seul à faire face aux difficultés de sa position, avec le courage indomptable et stoïque, traditionnel de sa race. Sur la recommandation de l'évêque de Québec, M. McDonell reçut l'onction épiscopale et fut nommé vicaire apostolique pour le Haut-Canada (1819). En 1826, cette partie était érigée en évêché et confiée à la vigilance de Mgr McDonell, qui fixa son siège à Kingston. Ce fut le premier diocèse catholique établi, depuis la Réforme, dans une colonie anglaise, avec le consentement de la Grande-Bretagne. Il n'y avait que sept prêtres dans toute



MGR MCDONELL.

la province ; ils portaient seuls le poids du ministère à accomplir dans ces temps difficiles ; leurs noms, en grande vénération parmi la population catholique, sont devenus synonymes d'héroïsme et de dévouement. Nous ne pouvons suffisamment apprécier la bienfaisante influence qu'exercèrent ces premiers pasteurs par leur vie exemplaire, leur science et leur sainteté. Les protestants eux-mêmes se sentaient attirés par leur simplicité tout évangélique, et subissaient à leur insu, l'ascendant de leurs vertus sacerdotales.

Erection de différents diocèses. — Par une bulle du pape Grégoire XVI, datée du 17 septembre 1841, TORONTO devenait le siège d'un nouvel évêché (1). Ce diocèse fut illustré par le dévouement de son premier évêque, Mgr MICHEL POWER, qui, nouveau Saint-Charles Borromée, sacrifia sa vie en donnant ses soins aux immigrés irlandais (1847), attaqués par le typhus.



MGR M. POWER.

Durant les années successives, furent érigés les diocèses suivants : HAMILTON et LONDON en 1856,

(1) Province ecclésiastique en 1870.

Peterborough 1882, Pembroke 1898, Alexandria 1892, Sault Sainte-Marie en 1905.

Immigration allemande et irlandaise. — Ce fut en l'année 1835 que les catholiques allemands prirent racine sur notre sol. Ces pionniers venaient de l'Alsace; ils ouvrirent des fermes dans le comté de Waterloo. Bientôt, des Badois, des Bavarois et des Wurtembergeois, les rejoignirent; leur nombre augmentant, ils se répandirent dans les comtés de Bruce, Huron et Perth. Ces catholiques ne le cédaient à aucune classe de notre peuple en sobriété, en intelligence et en industrie.

Durant l'épiscopat de Mgr McDonell, les immigrants d'Irlande commencèrent à arriver dans la province; la première colonie irlandaise s'établit aux environs de Perth, en l'année 1822, et plus tard dans le comté de Peterborough. La famine qui chassait ces colons de la patrie, peut être regardée comme providentielle pour la nôtre: elle contribua à développer et à étendre l'Eglise catholique dans l'Ontario. Le *celte-irlandais* est essentiellement religieux; partout où ils s'établissaient, ces immigrants demandaient sur le champ, un prêtre et une église. Depuis cinquante ans, il n'y a pas eu d'immigration catholique dans la province d'Ontario.

Mgr Lynch à Toronto. — Un des plus remarquables prélats de l'Eglise d'Ontario fut Mgr John

JOSEPH LYNCH (1816-1888) premier archevêque de Toronto. Doué d'une foi robuste et d'un grand zèle, il passa sa jeunesse cléricale dans les missions du sud, consacrant ses travaux apostoliques au salut des pauvres indigènes. Jusqu'à la fin de sa carrière, il se montra infatigable au service de l'Eglise. Ses lettres pastorales ainsi que ses sermons, sont remarquables par leur valeur littéraire et l'onction religieuse qui les remplit. Il mourut à Toronto le 12 mai 1888.



MGR J. J. LYNCH.

Les écoles dans l'Ontario. — Dans l'Ontario, les écoles publiques seules existaient, jusqu'au ministère MACKENZIE-BOWELL. Ce ministre et M. RYARDON eurent le courage de jeter le premier cri d'alarme, et de demander la création d'écoles séparées, pour la minorité catholique de la province (1894). M. Ryardon fonda un journal dont le programme était de combattre pour le triomphe des principes et de la justice; ses opinions finirent par triompher, et les écoles séparées ont été accordées.

En 1851, était fondé à Toronto le magnifique collège SAINT-MICHEL, ouvert à la jeunesse catholique de la province.

Les œuvres de charité et d'éducation religieuse

prospèrent dans toute l'étendue de l'Ontario, et prouvent aux protestants, la vitalité et la force de l'Eglise catholique romaine.

A Toronto, les DAMES DE LORETTE et celles de SAINT-JOSEPH, se dévouent avec zèle et succès à l'instruction des jeunes filles.



IV

COMMUNAUTES RELIGIEUSES

Nouveaux instituts religieux. — Le Canada a toujours été une terre propice au développement de la vie religieuse. La foi profonde de nos ancêtres déposa au sein de la nation franco-canadienne, une semence précieuse de dévouement et d'esprit de sacrifice, qui a produit des fruits merveilleux, durant le cours du XIX[e] siècle. Les communautés de femmes, vouées aux œuvres d'éducation et de charité, se sont multipliées, et, pleines de zèle et d'activité, elles progressent de jour en jour, pour la gloire de l'Eglise et pour l'avantage de notre population.

Communautés enseignantes. — Parmi les instituts enseignants établis en Canada durant ce siècle, mentionnons spécialement les Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie (1), de Sainte-Anne (2), de l'Assomption (3), les Sœurs Grises

(1) Etablies à Longueuil en 1843, par Mlle Eulalie Durocher. Cet institut très florissant, a pris un accroissement rapide, et possède de nombreuses maisons en Canada et dans la République voisine. La maison mère est à Hochelaga.

(2) Communauté fondée à Vaudreuil en 1848, par Mlle Esther Sureau-Blondin. Outre leurs fondations canadiennes, les Sœurs de Sainte-Anne, dont la maison mère est à Lachine, ont des établissements aux Etats-Unis et jusqu'en Alaska.

(3) Œuvre de M. l'abbé Harper, curé de Saint-Grégoire (1853). Ces religieuses ont des missions en différents endroits du Canada et des Etats-Unis.



MÈRE GAMELIN.
Sœurs de la Providence.



MÈRE MARIE-ROSE.
Sœurs des SS. Noms de JÉSUS et de MARIE.



MÈRE DE LA NATIVITÉ.
Sœurs de la Miséricorde.



MÈRE MARIE-ANNE.
Sœurs de Sainte-Anne.



MÈRE SAINT-JOSEPH.
Sœurs de l'Assomption.



MÈRE MARIE DU SACRÉ-CŒUR.
Srs du Bon-Pasteur (Québec).

DE LA CROIX(1), celles de SAINT-JOSEPH de Saint-Hyacinthe (1882), de NOTRE-DAME DU ROSAIRE (1880), de NOTRE-DAME DU BON CONSEIL (1894). Ces religieuses, dignes émules de leurs devancières, suivent la voie où les ont précédées depuis deux siècles, les Ursulines et les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Pour ces âmes d'élite, l'enseignement se transfigure et devient un véritable apostolat; elles forment les jeunes filles à la connaissance de Dieu, aux vertus de leur sexe, aux sciences humaines, ainsi qu'à tous les travaux nécessaires et utiles aux femmes chrétiennes.

Les religieuses du SACRÉ-CŒUR (1842), de SAINTE-CROIX (1847), de NOTRE-DAME DE LORETTE (1847), de SAINT-JOSEPH (1851), de la PRÉSENTATION DE MARIE (1853), de JÉSUS-MARIE (1855), les FILLES DE LA SAGESSE (1884), et les RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DES MISSIONS (1898) sont venues de l'ancienne mère patrie, collaborer à l'œuvre de l'éducation si importante pour l'Eglise et pour la société.

Dans notre patrie, héritière de l'esprit de prosélytisme français, les missions étrangères n'ont pas été oubliées; et aux SŒURS BLANCHES, missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, qui se sont fixées à

(1) Etablies à Ottawa (1845) par la Mère Bruyère; reconnues indépendantes de la communauté des Sœurs Grises de Montréal en 1854. Elles possèdent un grand nombre de maisons dans la ville, dans les campagnes environnantes, et aux Etats-Unis.

Québec en 1903, s'est ajoutée la fondation canadienne des SŒURS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION — Ecole apostolique — établie canoniquement à Montréal par Mgr Bruchési en 1905.

Communautés vouées aux œuvres de charité. — Les œuvres de charité trouvèrent des âmes généreuses, toutes prêtes à s'oublier pour secourir les membres souffrants et délaissés de Jésus-Christ. Les SŒURS DE LA PROVIDENCE (1), DE LA MISÉRICORDE (2), les SERVANTES DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE dites du Bon Pasteur (3), sont des productions de notre sol.

Bientôt on vit accourir de nombreuses communautés originaires d'Europe, pour prêter leur concours aux religieuses canadiennes, se faire avec elles les amies des pauvres et des malheureux, soulager toutes les misères physiques et morales: les religieuses de NOTRE-DAME DE CHARITÉ DU BON PASTEUR (1844), les PETITES SŒURS DES PAUVRES

---

(1) Institut établi à Montréal (1843) par Mme Vve Gamelin. Cette communauté très prospère, embrasse un grand champ d'action, tant en Canada qu'aux Etats-Unis et dans les Territoires du Nord-Ouest. L'asile des aliénés de la Longue-Pointe, l'institution des Sourdes-Muettes et l'hôpital des Incurables, sont sous sa direction. En 1890, l'asile de la Longue-Pointe fut détruit par le feu ; 75 personnes périrent dans les flammes.

(2) Mme Vve Rosalie Jetté fonda cette communauté à Montréal en 1848.

(3) Institut formé à Québec par Mme Marie Fitzback, veuve F.-X. Roy.

(1887) (1), les FRANCISCAINES MISSIONNAIRES DE MARIE (1892), les SŒURS DE L'ESPÉRANCE (1900).

Communautés contemplatives. — La vie contemplative se développa admirablement dans notre patrie. Déjà un bel exemple en avait été donné au XVII[e] siècle, par la sainte recluse Jeanne Leber. La Mère Aurélie Caouette (1835-1905), choisie par Dieu pour des fins toutes providentielles, fonda à Saint-Hyacinthe la communauté des SŒURS ADORATRICES DU PRÉCIEUX-SANG (1861), les SERVANTES DE JÉSUS-MARIE furent établies à Hull (1895) par l'abbé Mangin. Les CARMÉLITES (1875), les TRAPPISTINES (1902), les CLARISSES (1903), les SERVANTES DU SAINT-SACREMENT (1903), les RÉDEMPTORISTINES (1905) venues d'Europe, complètent cette garde d'honneur au pied du Tabernacle. Elles sont les victimes qui réparent et expient pour les âmes oublieuses et infidèles, qui, malheureusement, se



MÈRE CATH.-AURÉLIE CAOUETTE.

(1) La persécution religieuse qui sévit en France depuis quelques années, a obligé les communautés à s'exiler. Plusieurs se sont refugiées en Canada, où elles continuent d'opérer le bien qu'elles n'avaient plus la liberté d'accomplir dans leur patrie.

multiplient d'une façon alarmante, dans notre pays encore si foncièrement catholique.

Ordres religieux d'hommes. — Plusieurs ordres religieux d'hommes, fondés en Europe, travaillent avec notre dévoué clergé, au ministère de la prédication et de l'instruction : les Pères Oblats (1841), les Clercs de Saint-Viateur (1847) (1), les religieux de Sainte-Croix (1847), les Basiliens (1852), les Rédemptoristes (1871), les Dominicains (1873), les Carmes Chaussés (1875), les Eudistes (1890), les Pères du Saint-Sacrement (1890), les Frères Mineurs Capucins (1890), les Pères Blancs Miss. d'Afrique (1901), les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (1905), les Frères des Ecoles chrétiennes (1837), de Saint-Vicent de Paul (1861), de la Charité (1865), du Sacré-Cœur (1872), les Frères de Marie (1880), ceux de l'Instruction chrétienne (1886), de Saint-Gabriel (1888), les Frères Maristes (1888).

Les Cisterciens introduisirent en Canada la

(1) Les Clercs de Saint-Viateur dirigent avec succès, et au prix de grands sacrifices l'Ecole-Catholique des sourds-muets de la ville Saint-Louis. Ils apprennent à ces infortunés les mystères de notre foi, et leur procurent les moyens d'assurer leur subsistance. Dans des ateliers d'imprimerie, de reliure et de cordonnerie, ces jeunes gens font l'apprentissage de métiers, qui leur permettront de se rendre utiles à la société, au lieu de lui être une charge onéreuse.

vie monastique, si florissante au moyen âge qu'elle a rempli de ses œuvres humanitaires. En 1881, ils fondèrent la TRAPPE DE NOTRE-DAME D'OKA où les fils de saint Bernard et de l'abbé de Rancé cultivent la terre, en contemplant les merveilles de Dieu dans la nature, et en chantant ses louanges (1).

Les JÉSUITES, à la demande de Mgr Bourget, reparurent en Canada en 1842, et l'ordre des FRANCISCAINS, supprimé après la conquête, fut rétabli à Montréal en 1890. Après un demi-siècle d'absence, ces religieux foulaient de nouveau le sol arrosé du sang de leurs frères, et notre patrie revoyait ses apôtres de la première heure.

* * *

Œuvres pies. — Toutes les œuvres de piété et de bienfaisance fondées dans l'ancienne mère patrie, se sont établies en Canada et y prospèrent, protégées et encouragées par l'épiscopat, dont le zèle éclairé pourvoit à tous les besoins de la société chrétienne: Propagation de la Foi, Œuvre de la Sainte-Enfance et du Denier de Saint-Pierre, Cercles Catholiques pour les jeunes gens, les ou-

---

(1) Ils ont des monastères dans les diocèses suivants : Chicoutimi, (Notre-Dame de Mistassini) ; Providence, Etats-Unis (N.-D. des Vallées) ; Saint-Boniface (N.-D. des Prairies) ; Chatham (N.-D. du Calvaire, Rodgersville) ; Antigonish (N.-D. du Petit Clairvaux, Tracadie).

vriers, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Société de Tempérance (1), de Colonisation (2), Patronages, maisons de Refuge, Apostolat de la prière, Œuvres eucharistiques, etc., etc.

Le Canada ne le cède en rien sous ce rapport aux pays les plus favorisés de la vieille Europe, et la propagande du bien y est active. Le peuple canadien est un peuple missionnaire; l'Amérique du Nord lui doit la plupart de ses apôtres. Les femmes, dans cette œuvre de dévouement, semblent rivaliser avec les hommes; et nos religieuses, ré-

---

(1) Sur l'invitation de Mgr Bourget, Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, prêcha une vraie croisade de tempérance (1846) ; les conversions furent nombreuses et les résultats très consolants. En 1906, s'est formée dans la province de Québec une *nouvelle croisade* contre l'abus des liqueurs enivrantes. La tempérance a été prêchée dans la plupart des paroisses par des missionnaires envoyés expressément à cette fin, et des milliers de personnes ont pris la croix de la société.

L'abbé Chiniquy, curé de Kamouraska, après avoir prêché la tempérance en plusieurs endroits avec un grand succès (1847-49) fut *enivré* par la gloire, et dans un esprit de révolte, renia la foi de ses aïeux. Retiré à Sainte-Anne de l'Illinois, il y forma un schisme et entraîna à sa suite le plus grand nombre des Canadiens qui se trouvaient dans cette contrée. A plusieurs reprises, il tenta d'infiltrer ses doctrines en Canada, mais sans réussir ; il ne recueillit que le mépris de ses compatriotes. Cet apostat mourut impénitent à Montréal, en 1899.

(2) "Mgr Labelle, protonotaire apostolique, un des ecclésiastiques les plus dévoués à son pays, que le Canada français ait eu la gloire de posséder, fut un zélateur insigne de la colonisation."

pandues partout, ont été vues jusque sous les latitudes les plus rapprochées du pôle arctique.

* * *

Pèlerinages. Notre-Dame de Bonsecours. — Les Canadiens, comme leurs ancêtres, aiment les pèlerinages ; leur foi forte et simple y trouve un aliment convenable à leur piété. Ils n'ont pas craint de traverser la mer, pour aller déposer l'hommage de leur conviction et de leur amour à Notre-Dame de Lourdes (1887), et à Paray-le-Monial (1890).

Nous avons vu en ce siècle, se ranimer la dévotion populaire envers le sanctuaire de NOTRE-DAME DE BONSECOURS, le plus vénérable qu'il y ait à Montréal, par son antiquité, par le concours des pèlerins et par les grâces qui s'y obtiennent (1). Cette chapelle a subi plusieurs transformations depuis son érection (1673). En 1754, l'incendie désastreux qui consuma une partie considérable de la ville, n'épargna pas l'église privilégiée de la Mère de Dieu. Une consolation resta cependant aux citoyens désolés ; la statue miraculeuse donnée par le baron de Fancamp, fut retrouvée

(1) Depuis l'établissement du mois de Marie à Montréal en 1838, l'ouverture s'en fait chaque année au sanctuaire de Notre-Dame de Bonsecours.

au milieu des débris calcinés, dans un parfait état de conservation. On la déposa à la Congrégation de Notre-Dame, en attendant la reconstruction de Bonsecours, qui ne s'accomplit qu'en 1773.

Dans le cours de l'hiver de 1831, une main sacrilège osa enlever de son trône la statue vénérée ainsi que les diamants qui la couronnaient; les recherches pour la retrouver demeurèrent sans résultats. Cette profanation sembla avoir ébranlé la confiance du peuple, et la dévotion alla toujours en diminuant, jusqu'à ce que l'église de Bonsecours, abandonnée, devint presque déserte. Mgr Bourget, s'émut de cette désertion et entreprit de raviver au sein de son troupeau, l'amour de la Vierge Mère. Après avoir gémi dans une lettre pastorale, sur la solitude où cet auguste sanctuaire était laissé, il exhorta les fidèles à mettre de nouveau leur confiance en Marie, qui les avait toujours protégés, et fit vœu de donner une nouvelle statue. Elle fut solennellement couronnée, le 24 mai 1848, au milieu de fêtes splendides. Le 24, s'ouvrit la série des pèlerinages. Toutes les associations catholiques de la ville et les paroisses de la campagne, tinrent à honneur de venir saluer la Reine du ciel dans sa chapelle restaurée. Les ex-voto suspendus aux murs, sont le témoignage permanent de leur foi, de leur reconnaissance et de la maternelle bonté de Marie. Depuis

ce jour, la piété envers Notre-Dame de Bonsecours n'a fait que s'accroître (1).

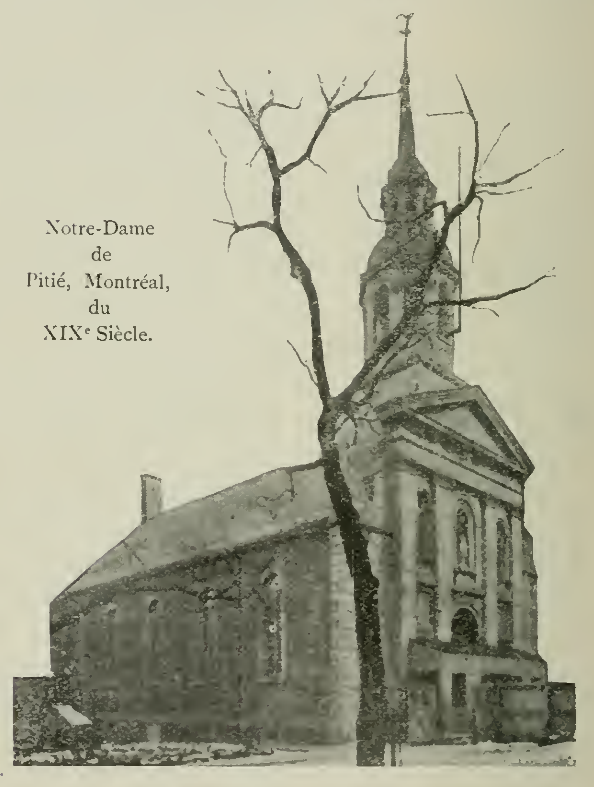
Des restaurations importantes, œuvres de M. Lenoir, s. s., furent faites à cette église de 1885 à 1897. Ce prêtre zélé conçut le projet d'élever un oratoire de Notre-Dame de Lorette au chevet de la vieille chapelle. Ce fac-similé de la sainte maison de Nazareth ajoute un nouvel attrait au sanctuaire quasi national de Bonsecours. Il dressa au sommet une statue colossale de la Vierge (2), dominant le fleuve et protégeant le port. Elle accueille et bénit les marins, préserve les travailleurs, sur les quais de la métropole. C'est le 9 septembre 1894 que fut inauguré ce monument, par Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal.

Notre-Dame de Pitié. — La statue miraculeuse qu'on vénère dans cette église, date du XIV[e] siècle; dès cette époque, elle était honorée dans l'église collégiale de Saint-Didier à Avignon (1632). Durant la Révolution, elle fut soustraite par des mains pieuses à l'impiété et à la destruction. Devenue propriété de M. Fabris, s. s., cette précieuse madone, par l'entremise de M.

(1) Le 6 octobre 1848, eurent lieu la procession navale et la translation solennelle de la statue de Bonsecours. Cette imposante cérémonie se fit sous la présidence de Mgr Bourget.

(2) Mesurant 30 pieds de hauteur.

Faillon, s. s., échut en don aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame qui se firent un bonheur d'élever un temple digne de la Mère des Douleurs.



Notre-Dame de Pitié, Montréal, du XIXe Siècle.

L'édifice terminé en 1860, fut solennellement consacré par Mgr Bourget, le 31 juillet de la même année. Depuis cette époque, les fidèles n'ont cessé

d'y affluer de toutes parts. Cette chapelle est, avec celle de Bonsecours, le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de Montréal. De nombreux miracles ont été opérés et des faveurs spirituelles, accordées par Marie, dans ce sanctuaire béni (1).

Notre-Dame de Liesse. — La statue de NOTRE-DAME DE LIESSE, vénérée au Gésu (2), avait été depuis 1793 jusqu'en 1857, en grande vénération à la chapelle de Notre-Dame de Liesse en France. Elle contient les cendres d'une madone brûlée pendant la Révolution française, et qui, selon la légende, aurait été donnée par Marie elle-même, à trois chevaliers croisés, vers l'an 1134.

Notre-Dame de Lourdes. — Montréal, qui se distingue entre toutes les villes du Canada par le nombre des sanctuaires consacrés à Marie, a vu s'élever en ses murs, une gracieuse chapelle dédiée à NOTRE-DAME DE LOURDES, ouverte au culte le 30 avril 1881. La dévotion à MARIE-IMMACULÉE avait brillé d'un vif éclat en 1854, à l'occasion de la proclamation du dogme de sa Conception sans tache. Notre Canada, si profondément religieux et si

(1) Notre-Dame de Pitié occupe l'endroit même où fut construite la première église de la Congrégation de Notre-Dame en 1695.

(2) Eglise et résidence des Pères Jésuites, rue Bleury, situé en 1742, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville, le Palais de Justice et le Champs-de-Mars.

dévoué à son auguste patronne, fut alors témoin de fêtes restées inoubliables.

Notre-Dame du Rosaire.—L'origine du pèlerinage de NOTRE-DAME DU ROSAIRE, au Cap de la Made-



Notre-Dame du Rosaire, Cap de la Madeleine.

leine, remonte à deux siècles (1). Il prit une grande extension à la suite du miracle opéré en 1878, par la puissance de la Reine du ciel (2). SA SAINTETÉ PIE X autorisa le couronnement de la statue de Notre-Dame du Rosaire (1904). La cérémonie, présidée par SON EXCELLENCE MGR SBARETTI, délégué apostolique, s'accomplit au milieu d'un concours immense. Depuis cette date mémo-

---

(1) M. l'abbé Vachon, curé du Cap, l'y établit avec l'approbation de Mgr de Saint-Vallier en 1694.

(2) Au mois de mars 1878, les paroissiens voulaient transporter de Sainte-Angèle — situé sur la rive opposée au Cap de la Madeleine — la pierre destinée à la construction d'une nouvelle église. Malheureusement le *pont de glace* faisait défaut et, malgré le chapelet récité par les fidèles chaque dimanche après la messe, le fleuve demeurait toujours libre. Ce contretemps devait retarder les travaux jusqu'à l'année suivante. Dans cette extrémité, le curé (M. Désilets) fit vœu que, si la sainte Vierge lui accordait *"un pont"* à cette saison avancée, il conserverait la vieille église pour la dédier en *ex-voto* à *Notre-Dame du Rosaire.* Le 15 mars, l'anse du Cap apparut couverte d'une légère couche de neige parsemée de petits glaçons. Emerveillés et pleins de confiance, les paroissiens tentèrent le passage ; par un miracle évident, la glace se raffermissait sous les pas des chevaux, tandis que l'eau bouillonnait de chaque côté des voitures lourdement chargées. "Ne craignons rien, on dit le chapelet pour nous", se disaient entre eux les courageux charroyeurs. Le pont se désagrégea aussitôt qu'on eut fini le transport de la pierre destinée à l'église. En mémoire de ce fait merveilleux, un monument dit "*Pont des chapelets*" a été élevé près du quai. Si l'on en croit les témoins oculaires, la *Vierge-Mère* aurait manifesté sa satisfaction, en laissant voir grands ouverts les yeux de la Madone du sanctuaire.

rable, les pèlerinages déjà nombreux, se sont multipliés, venant de tous les points des Etats-Unis et du Canada.

Sainte-Anne de Beaupré. — La confiance en SAINTE ANNE ne s'est jamais ralentie parmi les descen-



Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.

dants des Bretons, elle eut un regain de ferveur quand, en 1867, les autorités ecclésiastiques décer-

nèrent canoniquement à la glorieuse aïeule de Jésus, le titre de Patronne de la province de Québec. Les Canadiens affluèrent à l'antique pèlerinage de Beaupré, où une splendide église a été bâtie avec les dons de la reconnaissance. On accourt aujourd'hui de toutes les parties de l'Amérique du Nord, dans ce sanctuaire, élevé au rang de basilique mineure en 1872, et que de nombreux miracles rendent justement célèbre (1).

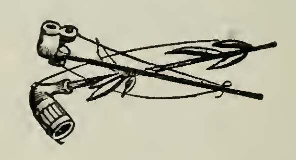
La sainteté dans le cours du XIXe siècle. — Au milieu d'un peuple si profondément chrétien, la sainteté continua de se développer, et, comme aux premiers siècles de notre histoire, nous avons eu les martyrs du sacrifice et du dévouement dans l'épiscopat, le clergé, et au sein de nos communautés religieuses.

Nos évêques furent des hommes de prière et d'action. Ils surent lutter pour conserver la foi dans notre patrie. Le clergé, si dévoué au peuple et à ses intérêts, marcha sur leurs traces; les pauvres et les malheureux étaient toujours assurés de trouver secours et protection auprès de lui. La vertu de plusieurs de ses prêtres éminents, rappelle les plus beaux exemples donnés par les grands saints des siècles passés.

(1) A l'occasion du deuxième centenaire de l'érection du diocèse de Québec, la cathédrale, par un bref de Sa Sainteté Pie IX, fut créée basilique mineure (1874.)

L'ombre des cloîtres nous a dérobé plusieurs de ces âmes amies de Dieu, qui dans la prière et l'immolation, travaillaient au bien de l'Eglise et du prochain. Il faudrait lire les annales de nos maisons religieuses, pour voir jusqu'à quelles limites était poussé l'amour divin dans ces asiles de la perfection chrétienne. Que d'âmes ont aussi donné au milieu du monde l'exemple des plus pures vertus !

En ces dernières années du XIXe siècle, Dieu a suscité dans notre patrie, un émule des Louis de Gonzague, des Stanislas de Kostka, des Jean Berchmans, dans la personne du Père ALFRED PAMPALON rédemptoriste. Sa vie angélique, écoulée dans la parfaite observation de ses Règles, est digne d'être proposée à la jeunesse étudiante, comme un admirable modèle. Ce fervent religieux mourut à Sainte-Anne de Beaupré, le 30 novembre 1896, à l'âge de 29 ans. De nombreuses guérisons obtenues par son crédit auprès de Dieu, ont fait solliciter l'introduction de la cause de sa béatification. Les procédures diocésaines ont été commencées à Québec, le 8 septembre 1907.



V

L'EGLISE ET L'EDUCATION

Luttes pour l'éducation. — Au nombre des plus belles pages de notre histoire religieuse, se trouvent celles qui racontent les luttes de nos ancêtres, pour garder la foi, et assurer l'instruction chrétienne de leurs enfants. Nous avons vu ce qu'ils ont accompli au XVIIe et au XVIIIe siècle pour cette cause si légitime et si importante. Ils continuèrent de revendiquer leurs droits, durant toute la première partie du XIXe siècle, avec une persévérance inlassable.

Institution Royale. — En 1801, le lieutenant-gouverneur, Sir ROBERT SHORE MILNES, au nom de Sa Majesté, invita la Législature à accorder des subsides pour l'éducation. Une loi fut alors passée, autorisant la formation d'une corporation composée de l'évêque anglican, des juges et des membres du conseil exécutif sous le nom d'INSTITUTION ROYALE. L'établissement et la direction de toutes les maisons d'éducation devaient être du ressort de cette corporation. Cet acte dont le but évident était de détruire le sens catholique dans l'âme de la jeunesse, en plaçant l'instruction entre les mains des hérétiques, demeura sans effet jusqu'en 1818. On avait compté sur l'appui du clergé catholique

pour sa réalisation ; celui-ci vit le danger, et ne manqua pas de jeter le cri d'alarme à son troupeau. Son abstention paralysa entièrement le fonctionnement de cette institution. Eclairée par ses vigilants pasteurs, la population des campagnes n'envoya pas ses enfants aux écoles où des maîtres d'une autre croyance enseignaient, et où la douce langue maternelle ne pouvait se parler. Les mères canadiennes se montrèrent admirables de foi et de dévouement ; elles se firent les institutrices de leurs enfants, heureuses d'exercer cet apostolat, pour conserver la foi dans ces âmes si chères.

A partir de ce moment, l'idée des écoles séparées était conçue et la résistance, organisée par le clergé. Cette semence de discorde, jetée dès lors sur le sol canadien, a grandi et s'est fortifiée jusqu'à nos jours.

Cette lutte se termina en 1811, quand l'Angleterre fit comprendre à ses représentants en Canada, que le droit à l'instruction indépendante faisait partie de nos libertés. Lord Dalhousie, pour remédier à cet état de choses, créa en 1820, deux Institutions Royales : l'une pour les catholiques et l'autre pour les protestants. Mgr Plessis lui écrivit pour le féliciter de la sagesse de cette décision.

Ecoles de fabriques. — Cette même année, le zèle éclairé du prélat lui fit trouver les moyens d'établir

plusieurs écoles primaires. En 1824, fut émise la première loi concernant les classes élémentaires, dites *écoles de fabriques ;* cette loi permettait au curé de surveiller les études dans sa paroisse. Ces maisons scolaires ne vécurent que des sacrifices du clergé, aidé par le patriotisme des principaux citoyens. Mgr CLAUDE PANET (1753-1833) donna un soin tout particulier aux écoles paroissiales ; il conçut le premier mode de formation du bureau du comité catholique de l'Institution Royale. Un système identique fonctionne de nos jours, avec quelques légères modifications, au Conseil de l'Instruction publique.

Collèges.—C'est aux évêques, à leur dévouement, à leurs sacrifices et à ceux du clergé, que nous devons les établissements de haute culture intellectuelle et morale, dont fut dotée notre patrie, et qui de nos jours font sa gloire. Au séminaire de Québec et au collège de Montréal, datant des premières années de la colonie, s'ajoutèrent les collèges classiques de Nicolet (1803) (1), de Saint-Hyacinthe (1811) (2), de Sainte-Thérèse (1825) (3), de Sainte-Anne de Lapocatière (1829) (4), de l'Assomption (1832) (5), de Joliette (1846) (6), de Saint-Laurent (1847) (7), de Sainte-Marie

(1) *Fondateurs.* — 1. Mgr Plessis. — 2. M. l'abbé Girouard. — 3. M. l'abbé Ducharme. — 4. M. l'abbé Painchaud. — 5. M. le curé Labelle. — 6. M. Joliette et les Clercs de Saint-Viateur. — 7.

(1848) (8), de Rigaud (1850) (9), d'Ottawa (1856) (10), de Trois-Rivières (1860) (11), de Rimouski (1867) (12). Ces institutions, véritables pépinières ecclésiastiques, ont prospéré; les noms de leurs fondateurs sont honorés comme ceux des bienfaiteurs publics.

A ces noms illustres, on peut ajouter celui de M. Jérôme Demers, qui fut le véritable restaurateur des études classiques en Canada (1774-1853). Sa vie entière se passa au séminaire de Québec, dans un dévouement incessant au progrès des élèves, pour lesquels il rédigea lui-même plusieurs traités scientifiques. Ses modestes économies étaient consacrées à l'achat des instruments nécessaires aux expériences d'astronomie et de chimie. Il contribua à répandre le goût de l'architecture classique; la sculpture et la peinture lui doivent leurs meilleurs artistes canadiens, qu'il a encouragés et assistés. Peu de prêtres ont exercé une aussi grande influence sur toutes les classes de la société, que M. Demers. Cet abbé, aussi humble que savant, refusa deux fois la dignité épiscopale.

D'autres institutions d'enseignement secondaire supérieur ont été établies depuis, et toutes doivent leur existence aux membres du clergé: Sher-

---

Les RR. PP. de Sainte-Croix. — 8. Les RR. PP. Jésuites. — 9. Mgr Bourget. — 10. Mgr Guigues. — 11. Mgr Cooke. — 12 MM. les abbés Lapointe et Potvin.

brooke (1), Chicoutimi (2), Lévis (3), Sainte-Marie de Monnoir (4), Valleyfield (5), etc., etc.

Universités catholiques. — La création d'une université catholique à Québec, marqua une ère nouvelle dans les annales de l'instruction au Canada. La charte royale l'établissant fut signée le 8 décembre 1852; le Souverain Pontife Pie IX, par une lettre canonique du 10 mai 1876, en accordait l'érection canonique. Montréal réclama bientôt une succursale (1881); Mgr Fabre obtint du Saint-Siège, une constitution apostolique (2 février 1889), approuvant cette branche de l'Université Laval.

La même année (1889) était fondée à Ottawa une UNIVERSITÉ CATHOLIQUE, confirmée par Sa Sainteté Léon XIII; les Oblats en ont la direction.

Collège canadien à Rome.—Les Sulpiciens avaient ouvert à la jeunesse studieuse, leur magnifique séminaire de philosophie, sur le penchant de la montagne de Montréal, le 8 septembre 1876. Non contents de cet acte généreux, en 1888, ils fondaient à Rome, le COLLÈGE CANADIEN, où les jeunes prêtres vont puiser à sa source le véritable esprit de la tradition catholique, et compléter leurs études sacerdotales.

---

(1) 1. M. le curé Dufresne. — 2. M. le curé D. Racine. — 3. Mgr Déziel. — 4. Le grand vicaire Crevier. — 5. Mgr Emard.

Ecoles normales. — Au cours de 1835-36, une loi ordonna la création d'écoles normales à Québec et à Montréal. M. l'ABBÉ HOLMES, du séminaire de Québec se rendit en Europe pour y étudier le système de ces institutions, et choisir des professeurs. Les troubles de 1837 ne permirent pas de conduire ce projet à bonne fin. Ce ne fut qu'en 1857 que trois écoles normales furent ouvertes; deux pour les catholiques: l'école normale LAVAL à Québec, l'école normale JACQUES-CARTIER à Montréal, et l'école normale McGILL pour les protestants. Le bien opéré par ces établissements est incalculable. La jeunesse qui se destine au professorat, se forme dans ces centres intellectuels, aux sciences et à la pratique souvent si pénible de l'enseignement, pour aller ensuite exercer un véritable apostolat au sein de notre peuple.

Après l'ACTE D'UNION des deux Canadas (1841), les écoles séparées furent légalement reconnues dans la province de Québec. Partout ailleurs—Ontario excepté—sont établies des écoles neutres, c'est-à-dire ni catholiques ni protestantes, où l'on fait abstraction de la religion.

L'instruction primaire a été l'objet de soins tout particuliers de la part des autorités religieuses;

(1) Les écoles normales de filles sont confiées aux Ursulines à Québec, à Rimouski et à Trois-Rivières; aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal; les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec sont chargées de celle de Chicoutimi.

le peuple, comme la bourgeoisie, trouve où puiser les connaissances utiles à ses besoins religieux et sociaux.

Frères des Ecoles chrétiennes. — En 1837, sur l'invitation des Messieurs de Saint-Sulpice, les FRÈRES DES ECOLES CHRÉTIENNES arrivèrent en Canada. Ces fils dévoués de saint Jean-Baptiste de la Salle ouvrirent à Montréal la première de leurs écoles, aujourd'hui si nombreuses et si florissantes. D'autres éducateurs de l'enfance se sont répandus depuis dans toutes les parties du Canada, où ils sèment avec la vérité chrétienne, le germe de ces vertus qui font le citoyen intègre, loyal à Dieu et à la patrie.

L'éducation des jeunes filles intéresse au plus haut point le bien et la prospérité religieuse d'une nation; car c'est la femme qui maintient la foi et les bonnes mœurs au foyer (1). Cet apostolat, espérance de l'Eglise, a fait surgir un nombre de communautés enseignantes qui se dévouent non seulement à la formation intellectuelle des jeunes personnes, mais surtout à leur formation morale. Ces institutions jusqu'ici, ont rendu d'immenses services au pays.

---

(1) Napoléon 1er disait souvent: "L'éducation d'un homme doit commencer par celle de sa mère."



Saint Jean Baptiste de la Salle.

Le droit de l'Eglise en matière d'éducation. — Le droit de l'Eglise catholique et le rôle de l'Etat dans les questions d'éducation, ont parfois occasionné des discussions assez vives en Canada. MGR MERRY DEL VAL ayant fait rapport au Saint-Siège des difficultés scolaires du Manitoba, Sa Sainteté LÉON XIII, dans une lettre encyclique aux archevêques et évêques du Canada, les félicita de leurs protestations contre l'injustice du gouvernement, touchant les lois scolaires de cette province. "Cette question, dit le Saint Père, est de la plus haute et de la plus sérieuse importance. Les décisions prises il y a sept ans sur la question des écoles, par le parlement de la province du Manitoba, doivent être rappelées.... L'acte de la Confédération assure aux catholiques le droit d'être instruit dans les écoles publiques selon leur conscience, et cependant ce droit, le parlement du Manitoba l'abolit par une loi contraire. C'est une loi pernicieuse. Car nos enfants ne peuvent aller pour l'instruction, dans les écoles qui ignorent ou combattent la religion catholique, ou qui méprisent ses enseignements et répudient ses principes.... La justice et la raison demandent que les écoles donnent aux enfants, non seulement l'instruction dans les sciences, mais aussi l'enseignement moral en harmonie avec les principes de leur religion, sans lesquels l'instruction, au lieu d'être utile, devient

nuisible. Rien ne peut être plus injuste que de placer les catholiques dans l'alternative de laisser leurs enfants croître dans l'ignorance, ou de les jeter dans un milieu qui constitue un danger manifeste pour les intérêts de leurs âmes. Ces principes de jugement et d'action, basés sur la justice et la vérité, forment la sauvegarde des intérêts publics aussi bien que celle des intérêts privés ; il est illégal de les mettre en question ou de les abandonner de quelque manière que ce soit."

* * *

L'Eglise et la Presse. — Un autre champ de combat pour l'Eglise du Canada, c'est celui de la *presse*. Des conflits sont plus d'une fois survenus entre la hiérarchie ecclésiastique et les journaux, les éditeurs et les auteurs de pamphlets, etc. Des appels ont même été faits à Rome contre les jugements des prélats en diverses occasions. Mais les décisions du SAINT-OFFICE ou de la CONGRÉGATION DE L'INDEX mettaient fin aux contestations des catholiques sincères du Canada, qui n'oublient jamais que l'Eglise a une autorité doctrinale jugeant en dernier ressort, de toutes les questions concernant la foi et la morale, dans le journalisme et dans la politique.

Les délégués apostoliques. — Cinq délégués apostoliques sont venus en Canada depuis la Confédé-

ration (1867), pour étudier les questions politico-religieuses du pays et pour régler diverses matières d'administration ecclésiastique : en 1877, Mgr Conroy, évêque d'Armagh (Irlande), il mourut à Saint-Jean, N.-B., avant d'avoir terminé sa mission (4 août 1878) ; Mgr Smeulders, prélat belge, en 1884 ; Son Excellence Mgr Merry del Val en 1897 (1) ; Mgr Diomède Falconio, lui succéda en 1899. Il fut le premier délégué permanent en Canada. Enfin Mgr Sbaretti, actuellement résidant à Ottawa, en 1902 (2).

L'art chrétien en Canada. — L'histoire de l'art chrétien en Canada commence avec la colonie(3). Les premières demandes de tableaux religieux furent faites par les missionnaires, dans le but d'aider à la conversion des sauvages. Des lettres

---

(1) Mgr Merry del Val, fils de l'ambassadeur espagnol au Vatican, est aujourd'hui cardinal et secrétaire de Sa Sainteté Pie X.

(2) En 1853, le Canada fut visité par Mgr Bedini, nonce apostolique au Brésil. La population canadienne lui fit de brillantes ovations.

Une autre visite moins agréable fut celle de l'ex-moine Gavazzi. Ses prédications injurieuses contre la religion excitèrent la plus grande indignation chez les catholiques. A Montréal, les troupes durent intervenir pour le maintien de la paix.

Mgr Satolli, délégué papal aux Etats-Unis, visitait le Canada en 1899.

(3) Le fondateur de Québec esquissait les paysages qu'il admirait durant ses explorations.

très curieuses écrites à ce sujet par des Jésuites, existent encore aujourd'hui ; on peut y lire les minutieuses instructions données au peintre chargé de faire des œuvres appréciables au goût naïf des enfants de nos forêts. Plus tard, quelques curés zélés, mais peu fortunés, s'occupèrent entre les travaux du ministère, à manier le pinceau pour embellir leurs églises. Au siècle suivant (XVIIIe), quelques œuvres remarquables des maîtres, furent importées d'Europe,—surtout à l'époque de la Révolution française,—et placées dans les églises de la province de Québec. Beaucoup de ces tableaux ont été renvoyés en France lorsque le calme fut rétabli. Nous avons encore des copies des célébrités de l'école française : Philippe de Champagne, Le Sueur, Coypel, Restoul, Van-Loo (1) etc., etc. Ces œuvres, multipliées par la copie, ont fourni des suggestions, et guidé le goût dans la décoration des églises, dont le style bien souvent est loin d'être artistique. Ces toiles étant pour la plupart de la période *maniérée*, il n'est pas étonnant qu'elles n'aient rien inspiré à leurs imitateurs. Il y a quelques années, un changement s'est effectué et donne à espérer pour l'avenir de l'art religieux en Canada.

Un des premiers Canadiens qui aient cultivé la peinture est l'abbé Jean-Antoine Créqui (1749)

(1) Le séminaire de Québec possédait une riche collection de peintures, que l'incendie de 1889 a détruite en partie.

(1). Il peignit un grand nombre de tableaux pour les églises de la province; on en voit encore quelques-uns. De nos jours, les artistes Antoine Plamondon, Théophile Hamel, Antoine Falardeau, formés dans les écoles européennes, ont exécuté un grand nombre de toiles religieuses très appréciées, et Napoléon Bourassa, élève de Flandrin, a donné un nouvel élan à la décoration de nos temples.

M. Jean Baillargé (1805) architecte, est le plus ancien scuplteur. Le baldaquin de Notre-Dame de Québec est son œuvre principale. Philippe Hébert est justement renommé pour son talent: ses statues religieuses ornent plusieurs de nos églises, notamment Notre-Dame de Montréal, où l'on admire son groupe, "le Baiser de Judas." Charles Dauphin (1873) plein d'idéal eut le vrai génie de la sculpture; il possédait le sentiment de son art. Ses figures de saints sont remplies d'émotion et l'inspiration semble les animer.

On voit dans le sanctuaire de Notre-Dame de Montréal quelques-unes des statues de Louis Fréret. Des madones d'un grand intérêt historique et religieux, sont celles de Notre-Dame de Bonsecours (2) et de Notre-Dame de Pitié, œuvre du XIVe siècle.

---

(1) On pourrait aussi mentionner M. P. Leber de Montréal qui cultiva les arts d'agrément, spécialement la peinture. (1672)

(2) La première statue.

Dès les premiers jours de la colonie le plain-chant était en honneur dans les églises et les communautés. Lorsque Mgr de Laval, sur les instances des fidèles et du clergé, eut permis en 1665 de célébrer la fête de la sainte Famille, le chant de la messe et de l'office fut composé par M. l'abbé Charles-Amador Martin ; c'est le premier monument de l'étude de la musique religieuse en ce pays.

Les Canadiens ont un goût inné pour le chant et la musique ; même dans les campagnes les plus reculées, on peut entendre les dimanches et les fêtes, les mélodies grégoriennes, les cantiques anciens et nouveaux exécutés avec entrain.

De nos jours, l'art musical religieux a pris un grand développement en Canada. Quelques-uns de nos artistes-musiciens — au nombre desquels on doit mentionner Sabatier, Gagnon, Pelletier, Couture, Letondal, — ont produit des œuvres vraiment remarquables en chants sacrés.

* * *

Conclusion. — En terminant, il est consolant de constater que durant le XIXe siècle, le catholicisme s'est prodigieusement développé dans l'Amérique anglaise. Les sièges épiscopaux se sont multipliés sur les rives du Saint-Laurent et dans l'étendue du Nord-Ouest ; des églises se sont élevées, des universités, des académies, des écoles

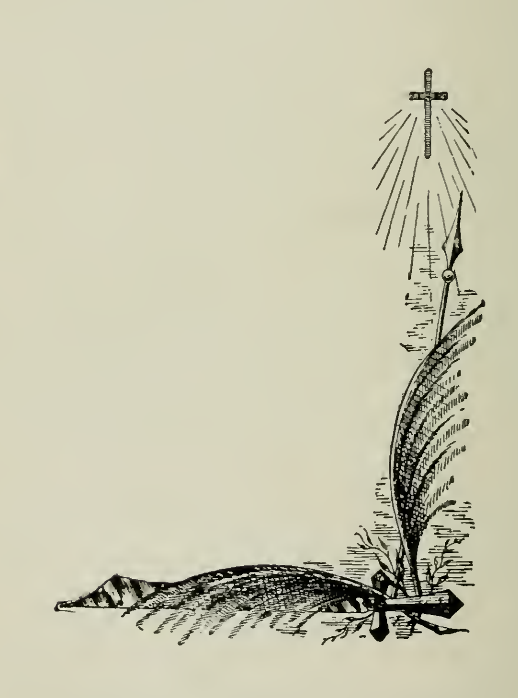
paroissiales se sont ouvertes, toutes les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle se sont épanouies à l'abri de la neutralité du gouvernement britannique.

Sans doute, l'Eglise demeure toujours militante; elle combat pour ses droits et pour la justice. Les haines coalisées des loges maçonniques, des orangistes, des nombreuses sectes dissidentes, les intrigues des partis politiques, ont, plus d'une fois, mis en péril la paix religieuse; mais le triomphe final est pour la Religion Catholique, qui seule a reçu la promesse de l'immortalité.

Toutes les œuvres de dévouement et de sacrifices s'épanouissent et fructifient aujourd'hui sur l'étendue entière du Dominion. En 1800, il n'y avait plus de communautés religieuses d'*hommes* que les Sulpiciens. Aujourd'hui, tous les grands ordres du passé, ainsi que la plupart des Congrégations nouvelles ont jeté leurs racines dans cette terre féconde. Le développement des Congrégations religieuses de *femmes* a pris un essor plus remarquable encore. La plupart ont germé et fleuri sur le sol canadien en face de l'hérésie, impuissante à cultiver une pareille semence.

"Pas une misère physique ou morale qui ne trouve une main amie pour la calmer ou la guérir; pas une souffrance qui n'ait un écho dans un cœur compatissant. De telles œuvres font honneur au

zèle de l'épiscopat et du clergé canadien. Un pays, un peuple qui peut enregistrer de telles victoires dans un espace si restreint, est un pays qui doit vivre, un peuple qui ne saurait mourir."



RESUME

Situation de l'Eglise en 1800. — Au commencement du siècle, le pouvoir ambitionne le privilège de nommer aux charges ecclésiastiques.... exile les Canadiens des emplois civils... proscrit des écoles, la foi catholique et la langue maternelle, et dans ce but, institue les *écoles royales*.... Cette politique perfide et habile est combattue par des pasteurs vigilants, qui poussent le cri d'alarme. — L'illustre Mgr Plessis lutte avec fermeté contre les ambitions du gouvernement colonial.... combat l'hypocrisie de Ryland, secrétaire provincial, et les prétentions de l'évêque anglican Mountain. L'Eglise du Canada lui doit sa liberté qu'il réclame fermement jusqu'à la cour d'Angleterre. Durant la guerre américaine de 1812, dans un magistral mandement, Mgr Plessis trace aux Canadiens leur ligne de conduite.... et les maintient loyaux à la couronne britannique....

Erection de nouveaux diocèses. — Ayant obtenu de l'Angleterre la reconnaissance de son titre d'évêque de Québec, Mgr Plessis sollicite à Rome et auprès du gouvernement, la division de son immense diocèse. — Deux suffragants lui sont accordés en 1819 : Mgr McDonell chargé du Haut-Canada et Mgr McEachern préposé aux provinces du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince-Edouard. — La même année, Mgr Burke est nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse. — Deux ans plus tard, suivent deux nouvelles nominations : Mgr Lartigue pour Montréal et Mgr

Provencher pour les Territoires du Nord-Ouest. — Mgr Plessis , plein de jours et de mérites meurt en 1825.... il emporte les regrets de son peuple.

Epreuves. — Une série de calamités fondent sur la contrée de 1833 à 1850.... Le choléra asiatique décime la population et endeuille toutes les familles, en 1832-34.... Onze ans plus tard, deux terribles conflagrations détruisent trois mille maisons dans la ville de Québec (1845). En 1847, l'immigration irlandaise jette sur les rives du Saint-Laurent près de cent mille infortunés atteints du typhus. — Dans tous ces malheurs, le dévouement des évêques et du clergé est au-dessus de tout éloge.... Mgr Power, évêque de Toronto, plusieurs prêtres et religieuses perdent la vie en se prodiguant auprès des pestiférés.... Après la cessation du fléau, les catholiques s'empressent de recueillir les orphelins, qui errent par les rues de nos cités.

Insurrection de 1837-38. — A cette époque, les Canadiens, opprimés par l'oligarchie anglaise, s'agitent pour réclamer leurs droits.... des événements sanglants se produisent en divers endroits.... L'attitude du clergé en cette circonstance est loyale et conservatrice. — Mgr Lartigue, dans un mandement, exhorte le peuple à conserver la paix et la concorde. — Lord Durham, dans un rapport qu'il envoie à la cour britannique, rend hommage au zèle et à la fidélité du clergé canadien.

Etat de l'Eglise en 1850. — Après un demi-siècle de combats et de luttes persévérantes, l'Eglise du Canada, qui sort pour ainsi dire des catacombes, est dans un

état florissant. — En 1851, se réunit le premier concile provincial de Québec, auquel assistent tous les évêques de l'Amérique du Nord. — Les Pères du concile, entre autres questions graves et sérieuses, étudient celle de l'éducation.... décident l'érection de l'Université Laval. — Les conférences ecclésiastiques, suspendues depuis la conquête, sont rétablies. — Deux diocèses nouveaux sont érigés : celui de Trois-Rivières et celui de Saint-Hyacinthe (1852).

L'élévation de Mgr Taschereau au cardinalat (1886) est un événement glorieux pour l'Eglise. Il est le premier Canadien honoré de la pourpre romaine.

Prélats remarquables. — L'Eglise du Canada voit à sa tête, un nombre de prélats distingués par leurs talents et leurs vertus : Nos Seigneurs les évêques Panet, Signay, Turgeon, Baillargeon, illustrent le siège épiscopal de Québec.... A Montréal, Mgr Bourget donne l'exemple de la sainteté unie au zèle le plus actif. Son amour pour l'Eglise en fait un défenseur intrépide de ses droits et de sa doctrine. — Mgr Fabre se distingue par son amour pour la discipline, et par la fécondité de son apostolat. — Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, est un vaillant missionnaire et un orateur éloquent. — Mgr Moreau de Saint-Hyacinthe embaume les âmes du parfum de sa douceur et de son humilité.

Les Zouaves pontificaux. — Un noble mouvement se manifeste en Canada à la voix de Pie IX, réclamant les secours du monde catholique contre la révolution italienne... Cinq cents zouaves canadiens, encouragés

par les évêques et le clergé, partent pour la ville éternelle (1868-69). Ces nouveaux croisés reçoivent une véritable ovation dans l'ancienne mère patrie. — Ils rentrent dans leurs foyers après la prise de Rome par les Piémontais, en 1870. — Aujourd'hui, leurs noms gravés en lettres d'or sur des tablettes de marbre, se voient avec leur étendard glorieux, au côté de l'autel du Sacré-Cœur, dans la cathédrale de Montréal.

Missions canadiennes. — Les missionnaires, au prix des plus grands sacrifices, continuent l'œuvre évangélique dans les Territoires du Nord-Ouest, l'Alaska, le Labrador, etc., etc. — Mgr Taché est l'apôtre principal de ces régions, où se dévouent les Oblats, ouvriers infatigables de la vigne du Seigneur... Mgr Faraud fonde les missions du Mackenzie, et Mgr Seghers, celles de l'Alaska.—Durant la rébellion des métis en 1885, deux oblats, les Pères Fafard et Marchand sont massacrés par les sauvages furieux. — Mgr Taché revendique avec fermeté la liberté de l'enseignement catholique, et meurt avant d'avoir vu le succès de sa cause (1894). — Les missions du Nord-Ouest, de l'Alaska, etc., etc., prospèrent aujourd'hui, malgré la concurrence que leur font les ministres anglicans et les Russes schismatiques. — Plusieurs de nos religieuses canadiennes enseignent aux enfants indiens dans ces lointaines contrées : les Sœurs Grises, celles de la Providence, de Sainte-Anne, etc., etc.

Progrès de l'Eglise dans les provinces maritimes. — Dans ces vastes régions le développement de l'Eglise est laborieux et lent durant la première partie du siècle.

—plusieurs immigrations écossaises augmentent les populations catholiques de la Nouvelle-Ecosse et de l'île du Prince-Edouard.... Aujourd'hui la religion catholique progresse dans toute l'étendue des provinces, et l'éducation se poursuit chrétienne et religieuse, sous la surveillance des évêques et du clergé, qui travaillent pour fonder des écoles libres.

Dans l'Ontario. — L'Eglise doit lutter contre le fanatisme protestant. — Les prêtres peu nombreux avant 1850, se dépensent avec courage, pour répondre aux besoins des fidèles disséminés dans toute la province. — Vers 1835, les catholiques allemands prennent racine sur le sol canadien. — Bientôt Bavarois, Badois, Irlandais, s'établissent dans les comtés de Bruce, Huron et Perth, ce qui est un progrès pour l'Eglise.... Depuis cinquante ans, il n'y a plus d'immigration catholique dans l'Ontario... La minorité lutte pour la création d'écoles séparées, accordées en 1894.

Fondation d'instituts religieux. — Les communautés de femmes vouées à l'instruction et aux œuvres de charité se multiplient.... Les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, de Sainte-Anne, de l'Assomption, de la Providence, les Servantes du Cœur Immaculé de Marie, etc., etc.. D'autres instituts viennent de France collaborer à ces travaux : Sœurs du Sacré-Cœur, de la Présentation de Marie, de Sainte-Croix, du Bon Pasteur, Petites Sœurs des Pauvres, etc., etc..... La vie contemplative se développe d'une manière admirable : aux adoratrices du Précieux Sang, se joignent les Carmélites, les Clarisses, les Trappistines, etc....

Les Sulpiciens, seuls prêtres vivant en communauté en 1800, voient, dans le cours du siècle, arriver les Dominicains, les Oblats, les Rédemptoristes, les religieux de Sainte-Croix, ceux du Saint-Sacrement, etc., etc..... tandis que les Frères des Ecoles chrétiennes, ceux du Sacré-Cœur, de Saint-Gabriel et les petits Frères de Marie, donnent l'instruction aux enfants du peuple.... Les Jésuites (1842) et les Récollets (1890) revoient le premier théâtre de leurs travaux.... Les Cisterciens introduisent en Canada la vie monastique et fondent la Trappe de Notre-Dame d'Oka (1881).

Œuvres de piété et de bienfaisance. — Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, Denier de Saint-Pierre, Cercles Catholiques pour les jeunes gens, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Apostolat de la Prière, Œuvres-Eucharistiques, etc., etc.,.. toutes ces œuvres fondées dans l'ancienne mère patrie prospèrent en Canada, protégées et encouragées par l'épiscopat.

L'Education. — Après les luttes du XVIIe et du XVIIIe siècle, les Canadiens continuent de revendiquer leurs droits au sujet de la liberté de l'enseignement catholique. — L'Institution Royale anglaise et protestante, privée de l'appui du clergé, voit ses classes vides ; elle est obligée de céder le pas aux écoles de fabriques. — Deux universités, un grand nombre de collèges, d'établissements d'éducation secondaire sont fondés avec les libéralités ecclésiastiques. — Après l'Acte d'Union (1841), les écoles séparées dans la province de Québec sont légalement reconnues. —

Elles sont aujourd'hui très florissantes dans toute l'étendue de la province.

Les arts religieux sont cultivés avec succès dans le Canada, qui compte aujourd'hui plusieurs peintres et sculpteurs de mérite.—Dans nos églises le plain-chant et les œuvres des maîtres s'exécutent depuis le commencement de la colonie. — Plusieurs artistes consacrent leur talent à embellir le culte divin par leurs compositions musicales.



PAPES	
Grégoire XV	1621
Urbain VIII	1623
Innocent X	1644
Alexandre VII	1655
Clément IX	1667
Clément X	1670
Innocent XI	1676

Divisions Ecclésiastiques du Canada.

Québec.

Québec. — *V. A.* 1657 — *Ev.* 1674 — *Arch.* 1819 — *Officiellement* 1844. *Evêques :* F. de Laval 1658—J. B. de St-Vallier 1688—L. F. de Mornay 1727 — P. H. Dosquet 1733—F. L. de l'Aube Rivière 1739—H. M. de Pontbriand 1741 — J. O. Briand 1766 — L. P. d'Essglis 1784 — J. F. Hubert 1788 — P. Denaut 1797. *Archevêques :* J. O. Plessis 1806 — B. C. Panet 1825 — J. Signay 1833 — P. F. Turgeon 1850 — C. F. Baillargeon 1867 — E. A. Taschereau 1871 — L. N. Bégin 1898.

Trois-Rivières 1852. — T. Cooke 1852—L. F. Laflèche 1870 — F. X. Cloutier 1899.

Rimouski 1867. — J. P. F. Langevin 1867 — A. A. Blais 1891.

Chicoutimi 1878 — D. Racine 1878 — L. N. Bégin 1888 — N. T. Labrecque 1892.

Nicolet 1885. — E. Gravel 1885 — J. S. H. Brunault 1904.

Golfe St-Laurent.— *Préf. Ap.* 1882 — *V. A.* 1905.—Pr. Ap., Mgr Bossé 1882 — G. Blanche 1907.

Montréal.

Montréal.—*Ev.* 1836—*Arch.* 1886.—*Evêques:* J.J.Lartigue 1836—I. Bourget 1840 — *Archevêques :* E. C. Fabre 1876 — P. Bruchési 1897.

St-Hyacinthe 1852. — J. C. Prince 1852 — J. Larocque 1860 — C. Larocque 1866 — L. Z. Moreau 1875 — M. Decelles 1901 — A. X. Bernard 1906.

Sherbrooke 1874. — A. Racine 1874 — P. Larocque 1893.

Valleyfield 1892. — J. M. Emard 1892.

Joliette 1904. — J. A. Archambault 1904.

Alexandre	VIII	1689
Innocent	XII	1691
Clément	XI	1700
Innocent	XIII	1721
Benoît	XIII	1724
Clément	XII	1730
Benoît	XIV	1740
Clément	XIII	1758
Clément	XIV	1769
Pie	VI	1775

Ottawa.	Ottawa. — *Ev.* 1847 — *Arch.* 1886. — *Evêque :* J. E. Guigues 1848. — *Archevêque :* J. T. Duhamel 1874. Pembroke. — *V. A.* 1882 — *Ev.* 1898. — N. Z. Lorrain 1882.
Toronto.	Toronto. — *Ev.* 1841 — *Arch.* 1870. — *Evêques :* M. Power 1842 — A. F. M. de Charbonnell 1850. — *Archevêques :* J. J. Lynch 1860 — J. Walsh 1889 — D. O'Connor 1899. Hamilton 1856. — J. Farrell 1856 — P. E. Crinnon 1874 — J. J. Carbery 1883 — T. J. Dowling 1889. London 1856. — P. A. Pinsonnault 1856 — J. Walsh 1867 — D. O'Connor 1890 — F. P. McEvay 1899.
Kingston.	Kingston. — *Ev.* 1826 — *Arch.* 1852. — *Evêques :* A. McDonnell 1826 — R. Goulin 1840 — P. Phelan 1857 — E. J. Horan 1858 — J. O'Brien 1875. — *Archevêques :* J. V. Cleary 1880 — C. H. Gauthier 1898. Peterboro 1882. — J. F. Jamot 1874 — T. J. Dowling 1887 — R. A. O'Connor 1889. Alexandria 1890. — A. MacDonnell 1890 — W. A. MacDonnell 1906. Sault-Ste-Marie 1904. — D. J. Scollard 1904.

Divisions Ecclésiastiques du Canada.—(Suite).

Pie	VII	1800	*Halifax.*	**Halifax.** — *V. A.* 1818—*Ev.* 1842 — *Arch.* 1852. — *Evêques :* E. Burke 1818 — W. Fraser 1820. — *Archevêques :* W. Walsh 1844 — T. L. Connolly 1859 — M. Hannan 1877 — C. O'Brien 1883 — E. J. McCarthy 1906.
Léon	XII	1823		**Charlottetown** 1829.—B. A. McEachern 1829— B. D. McDonald 1837—P. McIntyre 1860 — J. C. McDonald 1891.
				St-Jean, N. B. 1842.—W. Dollard 1843 — T. L. Connolly 1851—J. Sweny 1859 — T. Casey 1901.
Pie	VIII	1829		**Antigonish** 1844. —W. Fraser 1827 — C. F. MacKinnon 1852 — J. Cameron 1877.
				Chatham 1860.—J. Rogers 1860—T. F. Barry 1902.
Grégoire	XVI	1830	*St-Boniface*	**St-Boniface.** — *Ev.* 1847 — *Arch.* 1871. — *Evêque :* J. N. Provencher 1847. — *Archevêques :* A. A. Taché 1853 — L. P. A. Langevin 1895.
				St-Albert 1871. — V. J. Grandin 1871 — E. Legal 1902.
Pie	IX	1846		**Athabaska.** — *V. A.* 1862. — H. Faraud 1864 — E. Grouard 1890.
				Saskatchewan. — *V. A.* 1890. — A. Pascal 1891.
Léon	XIII	1878	*Vancouver.*	**Victoria.** — *Ev.* 1847 — *Arch.* 1903. — *Evêques :* M. Demers 1847 — C. J. Seghers 1863 — J. B. A. Brondel 1870 — C. J. Seghers 1885 — J. N. Lemmens 1888 — L. Lootens 1897 — A. Christie 1898. — *Archevêque :* B. Orth 1900.
Pie	X	1903		**New Westminster.**—*V. A.* 1863 — *Ev.* 1890.— L. J. d'Herbomez 1864—P. Durieu 1890 — A. Dontenwill 1899.
				Mackenzie & Yukon. —*V. A.* 1901.— J. C. Breynat 1901.

TABLE DES MATIERES

XVIIe SIECLE

I

II

IV

V

XVIIIe SIECLE

I

II

XIXe SIECLE

I

II

III

IV

V





IMP. DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS,
MONTRÉAL